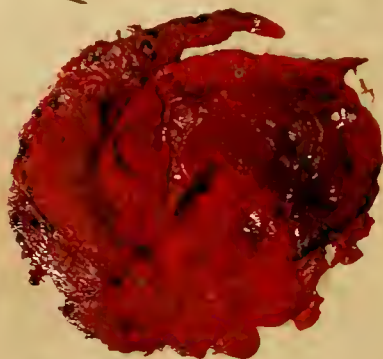


No 217.

Lapoliteguen
Pierge de France
Violetes d'aignan



RAKE

Division

Section

F. S. C. B.

4 8433

LIBRARY OF PRI

LA

No 217

LA
POLITIQUE
DU

CLERGE

DE

FRANCE.

ou

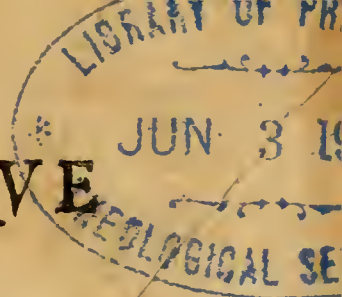
ENTRETIENS CURIEUX

*De deux Catholiques Ro-
mains, l'un Parisien & l'autre Pro-
vincial, sur les moyens dont on se
sert aujourd'hui, pour détruire
la Religion Protestante dans
ce Royaume.*



A COLOGNE,

Chez Pierre Marteau, 1681.



Par J. J. J.



CHAND

1845

1845

1845

1845

1845

1845



UN homme que la tempeste a jetté dans le port, après avoir eu sa bonne part aux maux que l'on fait aux Reformez, regarde avec douleur les orages qui agitent ses freres, & ceux qui les menacent. Mais il voit aussi avec chagrin que sa chere Patrie s'arme contre ceux de ses enfans qu'elle auroit le plus d'interêt de conserver. Il n'a pû s'empêcher de met-

tre dans ces Dialogues ce
qu'il a souvent oüi dire à
de tres habiles gens, & qui
sont aussi sçavans dans les
interêts de l'Estat qu'on y
peut être. Il espere que si cét
ouvrage tombe entre les
mains de ceux qui se lais-
sent vaincre par les pres-
santes sollicitations des en-
nemis des Protestants en
France , il ouvriront les
yeux aux veritables inte-
rêts du Roy & du Royau-
me.

Politique du Clergé

DE FRANCE.

O U

ENTRETIENS CURIEUX

De deux Catholiques Ro-

mains l'un Parisien, & l'autre Pro-
vincial, sur les moyens dont on se sert
aujourd'huy, pour détruire la Reli-
gion Protestante dans ce Royaume.

ENTRETIEN I.

Le Parisien.

VOicy, Monsieur, une heu-
 reuse rencontre pour moy ;
 Qui vous sçavoit à Paris ? Il
 semble que vous negligez bien
 vos anciens amis. Je ne devois
 pas être de derniers à qui vous
 deviez faire sçavoir vôtre arrivée ;

A 3 puis

puis qu'il n'y a personne qui soit plus disposé à vous rendre service. Qu'est-ce qui vous amène icy ? ne peut-on pas vous y servir ?

Le Provincial.

Je vous suis infiniment obligé, Monsieur, de toutes vos honnêtetez, & de vos offres. Mais je n'ay presentement aucune affaire importante ; le dessein de me divertir, de voir mes amis, d'apprendre ce qui se fait dans le monde, & de perdre un peu de la rouille de la Province, m'a amené à Paris. Et je suis ravi que ma bonne fortune m'ait fait rencontrer un des hommes du monde, que j'honore le plus, dont je me souvenois fort bien ; mais dans le souvenir duquel je ne croyois pas être depuis long-temps.

Le Par. D'aussi loin que je vous ay vû, je vous ay reconnu Il y a un quart d'heure que je vous regarde pour être assuré que mes yeux ne m'avoient pas trompé. J'ay même

re-

remarqué que vous aviez une conversation fort attachée dans la boutique de ce Libraire , avec un homme qui m'est inconnu. Qui est-il ? Il me paroît avoir l'air fort honnête , il sent l'homme de qualité.

Le Prov. C'est un vieux Gentil-homme Huguenot qui est fort de mes amis. Nous avons fait plusieurs campagnes ensemble , & comme j'ay reconnu en luy beaucoup de vertu & de sincérité , je ne me suis jamais repenti des grandes liaisons que j'ay faites avec luy.

Le Par. Avez-vous beaucoup de commerce avec les gens de cette religion-là ?

Le Prov. Assez. La plus-part de mes voisins en sont , & j'en connois peu qui ne soient honnêtes gens.

Le Par. Pour moy je n'ay aucun commerce avec eux. Ce n'est pas que ie ne prenne une grande connoissance de leurs affaires, & que je n'en entende souvent parler ; mais

Je ne connois personne d'entr'eux.
Et même, sur ce que j'en ay ouï dire, je croy que ce commerce est assez dangereux.

Le Prov. Je ne suis pas de vôtre avis. Je me pique d'être aussi bon Catholique qu'aucun autre ; mais je n'ay jamais rien reconnu dans ces gens-là qui nous doive obliger à les fuir. Ils sont d'une communication tres commode & tres aisée ; Ils ne se mettent point dans le monde sur le pied de convertisseurs ; Nous ne parlons presque jamais de Religion ensemble ; & quand on en parle, c'est toujours d'une maniere fort honnête. Nous parlons assez souvent de leurs affaires, mais sans chaleur & sans emportement. Au reste je les ay toujours reconnu bons François braves, sinceres, fideles dans leur commerce, bons amis ; & vous sçavez que c'est tout ce que l'on demande pour la conversation & pour la vie civile. Car du reste, je ne pe-
ne-

netre point dans leur intérieur pour
 ſçavoir s'ils font leur devoir à l'é-
 gard de Dieu.

Le Par. Je ſuis bien aîſe de vous
 entendre parler ainſi : car je ne ſuis
 pas fâché d'avoir bonne opinion de
 tout le monde. Mais ſi vous avez
 des amis dans ce parti-là , conſeillez
 leur de ſ'en retirer promptement. Il
 tombe , & ceux qui n'en ſortiront
 pas bientôt , courent riſque d'être
 accablés ſous ſes ruïnes. C'eſt une
 Religion fort décriée , qui roule par
 tout dans la décadence , mais ſur
 tout dans ce Royaume. On n'a plus
 aucune conſideration pour ce corps :
 Un reſte de ſouvenir qu'on avoit
 conſervé de quelques ſervices qu'ils
 avoient rendus à la Couronne , les
 avoit ſoutenus juſques-icy. Préſen-
 tement cela eſt abſolument effacé.
 Les rebuts qu'ils rencontrent à cha-
 que pas découragent les plus échauf-
 fez. Ils quittent un parti qui fait un
 obſtacle invincible à leur fortune. Et

de la maniere que les choses vont , humainement parlant , nous n'en avons pas encore pour dix ans. On les ramenera fans doute au giron de l'Eglise , d'où l'audace de leurs pretendus Reformateurs les a tirez. Ce n'est plus une chose dont on fasse mystere. Vous voyez comme en parle le P. Maimbourg dans son Epître au Roy , qui est à la teste de l'Histoire du Lutheranisme. Il espere , dit - il , écrire bientôt l'Histoire de la naissance & de l'aneantissement du Calvinisme en même tems ; & il se fait un plaisir de cette esperance.

Le Prov. Je suis ravi que vous soyez tombé sur la matiere. Elle fait un grand bruit dans les Provinces , & j'en ay parlé souvent à des personnes qui ne m'ont pas entierement satisfait. Vous estes icy à la source des affaires , & il faut que vous ayez la bonté de m'instruire là dessus. Mais il faut choisir un lieu plus com-
mode

mode que le pavé de la ruë St. Jacques. Il n'est guere meilleur que le rivage de la Mer où le P. B... fait avoir de si longs entretiens à Ariste & Eugene , malgré l'ardeur des rayons du Soleil. Vous sçavez qu'on a raillé l'Auteur là-dessus. Quand nous ne sçaurions pas cette petite histoire, la saison & l'heure nous obligeroient à chercher un azyle & de l'ombre.

Le Par. Montez dans mon équipage , ma maison n'est qu'à trois pas d'icy ; vous aurez la bonté d'y prendre tout à l'heure un mediocre dîné , & toute l'après dînée nous ferons ce qu'il vous plaira.

Le Prov. Je l'accepte sans façon : à cette maniere d'agir je croy que vous reconnoîtrez l'homme sans ceremonie que vous avez connu autresfois.

Ils entrent chez le Parisien ; on y dîne , & après dîné ils entrent dans une Salle où la conversation recommence ainsi. Le

Le Prov. Puis que vous m'assûrez que vous n'avez point affaire aujourd'huy , & que nous ne verrons personne , je vous demande cette apresdinée , afin d'être instruit de la maniere dont on pretend reduire le parti des Huguenots à la Religion Catholique. Cette affaire tient en suspens toute la France. Les Catholiques sont dans une grande impatience de voir le succès des esperances qu'on leur donne là dessus. Les Huguenots de leur part ne disent pas tout ce qu'ils pensent : je les voy fort allarmez. Ils font bonne mine : ils esperent , disent - ils , que Dieu n'abandonnera pas le parti de la verité. Ils rappellent la memoire de ce qu'ils appellent leurs délivrances. Mais avec tous cela je ne le croy pas fort assûrez.

Le Par. Certainement ils n'ont pas grand lieu de l'être , car l'on se prépare à faire jouer de grandes machines contr'eux.

Le

Le Prov. Mais le Roy est-il de la partie ?

Le Par. N'en doutez pas. Le Roy est bon Catholique, & souhaite la reduction des Hugunots à l'Eglise avec autant de zele qu'aucun de ses sujets. Mais outre cela , il est possédé plus qu'homme du monde de cette noble passion , qu'on appelle l'amour & le desir de la gloire. On luy fait voir qu'après avoir fait trembler toute l'Europe, conquis de belles Provinces , pris tant de Villes, fait tant de Sieges , & gagné tant de Batailles , il n'y a rien qui soit plus digne de luy , & plus capable de rendre la memoire de son regne glorieuse , que de réunir les Religions en France. Il a donné là dedans, & n'oubliera rien pour l'accomplissement de ce dessein. Naturellement le Roy n'aime pas à chagriner les gens , & si on le laissoit agir selon ses inclinations, les choses n'iroient pas si vite; mais on le pousse, & on ne luy donne point de repos.

Le

Le Prov. L'on ne croit pourtant pas qu'on employe des moyens violens , c'est à dire , le fer , le feu & le bannissement.

Le Par. Si l'on en croyoit quelque zelez, il n'y a rien qu'on ne fît. Mais l'esprit general du Royaume ne va pas là. Le Roy n'aime pas la violence. Outre cela ; quelque foible que soit un parti, quand'on le pousse a bout , il est capable de faire quelque coup de desespoir : On n'a pas remarqué que cette conduite ait reussi dans le Siecle passé. Et enfin le Roy , dont le principal but est de se rendre redoutable à se voisins , n'a pas dessein de dépeupler ses Estats. On les dépeupleroit sans doute , considerablement , si l'on destruisoit les Huguenots par l'épée , ou qu'on les chassât par le bannissement.

Le Prov. L'on comprend fort bien que le Roy a des veuës bien opposées à celles-là ; car il a fait diverses ordonnances pour empêcher ses
su;

sujets de sortir du Royaume. Il y a apparence que les Huguenots y ont une fort grande part. On ne veut pas qu'ils sortent pour aller chercher du repos ailleurs. On veut qu'ils demeurent , qu'ils soient exposez aux maux qu'on leur veut faire ; & qu'enfin ils changent lassez de tant de fatigues , ou attirez par des esperances.

Le Par. C'est cela même, il ne faut pas le dissimuler. Voicy donc la maniere dont on pretend venir à bout du grand dessein de les réunir à l'Eglise. On a remarqué par experience qu'il y a deux choses qui font prendre des racines à une heresie dans un Estat. La première est la grande liberté que les heretiques ont de prêcher leur doctrine. La seconde est la commodité de la vie, quand on les laisse vivre dans une profonde Paix , & jouïr des charges , des emplois , & de toutes les autres dignitez

tez & de privileges dont jouïssent les autres sujets.

Le Prov. Il est certain que quand un homme est né d'une Religion, & qu'il y trouve tout, le repos, les richesses, le plaisir & l'honneur qu'il pourroit souhaiter, il ne luy prend guere envie d'en changer, quelque peu zelé qu'il soit.

Le Par. Cela est vray, & c'est pourquoy durant cinquante ans on n'avoit pas vû autant de conversions qu'il s'en est fait en cinq ans. Les Edits donnez en faveur des Huguenots par Henry IV. & confirmez par son Successeur Loüis XIII. leur accordoient de grandes libertez. Dans les Villes où ils estoient en plus grand nombre, ils possedoient une partie des Magistratures; ils avoient des chambres de l'Edit dans les Parlemens, & même des Chambres mi-parties dans les Provinces où ils étoient en plus grand nombre. Ils évoquoient toutes leur causes à
ces

ces Chambres , afin que le zele Catholique ne leur fit pas d'injustice. Ils exerçoient toutes sortes de professions honorables & lucratives avec la même liberté que les Catholiques. Ils étoient Avocats & Procureurs dans les Barreaux , Medecins aggregez dans les Corps de la Faculté. Ils étoient reçûs aux arts , ils exerçoient la marchandise , ils entroient même dans les affaire du Roy comme les autres. A la guerre on ne faisoit pas de distinction entr'eux & les Catholiques : l'on ne regardoit qu'au merite , à la fidelité au service & au courage. Ils étoient reçûs à toutes les dignitez militaires, ils avoient des pensions. Il y en avoit de Maistres de Camp , & Brigadiers , de Mareschaux de Camp, de Lieutenans generaux , & mesme de Mareschaux de France qui commandoient des Armées en chef. D'autre part , pour ce qui regarde l'exercice de leur Religion, ils jouissoient

soient fort librement de ce qui leur avoit esté accordé. Ils avoient les lieux marquez dès les tems de l'Edit pour leurs prêches. Chaque Gentil-homme ayant haute Justice étoit comme un petit Souverain chez luy. Il pouvoit assembler au son de la cloche tous les Religionnaires d'alentour ; il faisoit une paroisse dans sa maison , & personne ne l'inquiétoit. Les Evesques étoient accoustuméz à souffrir ces gens-là dans leurs Diocèses. Ils avoient mêmes des liaisons avec les principaux de ce parti, Le Seigneur Huguenot ne faisoit point de scrupule d'aller rendre visite à Monsieur le Prelat , & le Prelat d'autre part regardoit de fort bon œil le Gentil-homme Huguenot. Ainsi l'on vivoit dans une fort grande paix. Mais à la faveur de cette paix on voyoit visiblement que l'heresie prenoit de grandes racines , comme les mauvaises herbes se fortifient par les douceurs du printems.

Le

Le Prov. L'Estat où s'estoit trouvé le Royaume depuis long-tems, avoit sans doute contribué à la tranquillité dont jouïssent les Huguenots. Une guerre de trente ans avec l'Espagne, une longue minorité, des guerres civiles, & des affaires étrangères, avoient empêché qu'on ne pensât à eux.

Le Par. Cela est certain. Car après tout, nos Roys, qui portent avec justice le nom de tres-Chrétiens & de fils aînez de l'Eglise, n'ont jamais perdu le dessein de détruire les Heretiques. Mais leur prudence les a obligez à suspendre l'usage des moyens dont ils avoient dessein de se servir pour cela.

Le Prov. Pour ce qui est d'Henry IV. je ne pense pas qu'on puisse dire cela de luy. Il avoit traité avec eux de bonne foy. Il croyoit en avoir reçu de grands services ; il avoit été long-tems de leur Religion : il ne la quitta que pour achever de dissiper la
Li-

Ligue qui se couvroit du manteau de la cathol cité. Et nous ſçavons aſſez que ce reſte d'inclination , qu'il avoit conſervé pour eux , luy coûta la vie. Après la mort , durant la minorité de Louïs XIII. & le Miniſtre du Marquis d'Ancre , les affaires de la Cour & de l'Eſtat furent ſi broüillées , qu'on ne ſongeoit gueres à l'extirpation des Huguenots. Il eſt vray , que le Cardinal de Richelieu leur ôta leurs Villes de ſûreté , mais ce fut par une ſageſſe politique , plutôt que par un zele de Religion. Il voyoit que c'étoit un Eſtat dans un Eſtat , & que ces Villes étoient des retraites de rebelles & de mécontents : mais dans le fonds il ne cherchoit pas leur rüine. Il avoit trop peu de liaiſon avec la Cour de Rome , & étoit trop habile politique pour ruiner un parti de la fidélité duquel il pouvoit touſjours ſ'affûrer. On peut dire encore avec plus d'affurance que le Cardinal Ma-

zarin

zarin ne pensa jamais à l'extirpation de l'heresie. Le bon homme, tout Italien qu'il étoit & voisin de l'Eglise, n'avoit pas grand zele pour elle, les richesses étoient son unique Divinité. L'un de ses Epitaphes a fort bien dit, *si Cælum rapitur, habet*. Il n'a jamais cherché d'autre chemin pour aller au Ciel que celui de la rapine. Sur tout il n'a jamais pensé à ce chemin du Ciel qu'on appelle la conversion des heretiques. Au reste, son Ministère a esté rempli de tant de traverses, & il a eu tant de peine à se deffendre contre de puissans ennemis, qu'on ne peut imaginer qu'il ait jamais eu d'autres vûës que celles qui alloient à l'establissement de sa maison, & à la conservation de sa fortune, Ainsi je croy que l'on peut dire que le dessein de rüiner le parti des prétendus reformez en France, n'est né que depuis l'an 1660.

Le Par. Je vous avouë que le projet n'en a esté bien formé que de-

depuis la paix des Pyrenées : & voicy de quelle maniere il fût resolu qu'on s'y prendroit. Il faut ôter à ces gens là , dit - on alors , la liberté qu'ils ont de prêcher leur Religion. Par ce moyen ils ne seront plus instruits, ils tomberont dans l'ignorance de leurs propres dogmes. Il faut razer leurs temples, leur ôter la liberté de l'exercice. Il faut persécuter leurs Ministres , en bannir les uns , en emprisonner d'autres , ôter les biens à d'autres par de grosses amandes. Il leur faut faire des crimes de tout : il n'est rien si aisé que de les surprendre. Ils ne sçauroient prêcher leur Religion qu'ils ne prêchent contre la Religion Catholique , & il n'y a point d'expressions dont on ne leur puisse faire naître des affaires. Par ce moyen on intimidera les peuples, on dégoûtera les Peres & Meres qui ne pousseront pas aisement leurs enfans à l'estude de la Theologie pour en faire des Ministres. Il faut outre cela

cela les inquieter de toutes les manieres ; leur ôter les charges , leur fermer l'entrée à tous les emplois & de paix & de guerre , les éloigner de la Cour, les bannir de la maison du Roy , & même des Armées tant de Mer que de Terre. Il faut leur enlever leurs Enfans , & les faire instruire dans la Religion Catholique. Il faut les tenter par la crainte , par l'esperance , par les biens qu'on leur donnera & par les maux qu'on leur fera. Quand une fois ils auront changé de Religion , on leur défendra sous de grandes peines de retourner à la Religion qu'ils auront quittée. Il faut diminuer peu à peu leurs libertez , & quand cela sera réduit à peu de chose , & que leur nombre sera fort diminué , on révoquera tout d'un coup tous leurs édits.

Le Prov. Cela paroît bien concerté. La premiere chose que ce dessein produisit , ce fut la declaration

tion que le Roy donna peu de tems, après la paix des Pyrenées, par laquelle il ordonna des Commissaires pour connoître des infractions de l'Edit de Nantes.

Le Par. Cela est vray. Les Huguenots donnerent bien alors dans le piege qu'on leur tendoit. Ils s'imaginerent que cette declaration leur étoit avantageuse, & ils crûrent que par le moyen de ces Commissaires, ils alloient se faire relever de toutes les contraventions qu'on avoit faites aux édits & aux declarations qui leur étoient favorables, & ces contraventions dès ce tems-là n'estoient pas en petit nombre.

Le Prov. Je vous assure qu'il y en eût peu qui donnassent dans ce panneau. Ils sçavoient déjà fort bien qu'on leur vouloit beaucoup de mal, & les plus pénétrants jugerent qu'il y avoit quelque chose là - dessous à quoy l'on ne pensoit pas.

Le Par. Ce feut la chose du monde
de

de la mieux imaginée. Car en vertu de cette declaration , on les a obligez à représenter devant ces Commissaires tous les titres par lesquels ils possédoient leurs temples & la liberté d'exercice de Religion en chaque lieu. Et par ce moyen on a déjà condamné plus de la moitié de leurs temples , & on en a razé plus d'un tiers. Et de la maniere qu'on y procede, il est presque impossible qu'aucun subsiste: au moins il en restera si peu qu'ils ne seront pas de nombre.

Le Prov. Comment cela ?

Le Par. Premièrement vous sçavez qu'une longue paix jette les gens dans la negligence : on ne prend point ses sûretés quand on ne voit pas de peril. Les Huguenots vivoient sous la bonne foy des édits & des declarations depuis plus de soixante ans. Ils s'imaginoient n'avoir plus besoin de titres, parce qu'ils étoient en possession depuis si long-tems : de sorte qu'ils ont eu assez peu de

B soin

soin de conserver les tittres de leur établissement. Après l'Edit de Nantes il y eût des Commissaires nommez par le Roy pour l'exécution de cet édit. Ils se transporterent dans les lieux où il y avoit quelque difficulté. Ils donnerent des actes d'établissement pour quelques prêches, mais non pas pour tous : car où il n'y avoit pas de difficulté ni de procès à juger, ils ne rendoient pas de jugement. Dans les lieux où les Commissaires n'avoient pas donné d'acte d'établissement, parce que cela n'étoit pas nécessaire, ayant trouvé l'établissement tout fait, on s'en est prévalu, & on les a condamnés parce qu'ils n'ont pû représenter un titre qu'ils n'avoient jamais eu, & dont on avoit jugé qu'ils n'avoient pas besoin. Dans les lieux où les Commissaires avoient donné des actes d'établissement, si ces actes n'ont pas esté representez, quoy que l'on en donnât des enseignes
tres

tres évidentes, & qu'on eût d'autres pieces où celles-là étoient rapportées, on n'y a eu aucun égard. Dans les lieux où l'on a trouvé ces premiers titres, on y a trouvé des nullitez; & vous sçavez qu'il n'est pas difficile d'en faire là même où il n'y en a point. La plus-part de leurs temples sont fondez sur un certain droit, qu'ils appellent de possession appuyé sur un des articles de l'Edit de Nantes qui dit, que dans tous les lieux où l'exercice de la R. P. R. aura esté fait dans les années 1596. & 1597. il y sera fait & continué. On leur a demandé des preuves qu'ils faisoient leur prêches en un tel lieu dans les années marquées par l'Edit.

Le Prov. Je vous arrête-là. Avoient-ils besoin de preuves & de titres pour un bien dont ils étoient en possession depuis soixante ans? n'y a-t-il pas de prescription pour eux? C'est un droit si general, qu'on le peut appeller droit des gens: on

prescrit même pour les crimes. Trante ans fait prescription par tout, & les Huguenots étoient en possession depuis deux fois trête ans.

Le Par. On s'est bien moqué de cela. On a razé des temples qui étoient plus anciens que l'Edit. Pour revenir à ce que je dois, on leur a demandé des pauvres de leur possession, & on les a réduit à l'impossible pour ces pauvrez. Premièrement la preuve par enqueste est comme impossible, à cause qu'il n'y a plus de gens de ce tems-là. Les preuves par escrit sont, ou des registres de mariage ou de baptême, ou des papiers consistoriaux, ou des actes de leurs Synodes. Pour ce qui est des registres de baptêmes & de mariages, on n'en veut pas recevoir; l'on dit qu'ils marient & qu'ils baptisent par tout, & que ce ne peut pas être une preuve qu'ils ont eu dans un certain lieu, un temple & un exercice public. Quant
aux.

aux actes des Consistoires ou des Synodes , il leur est difficile d'en produire , parce que ce tems estoit calamiteux au Souverain degre , à cause de la guerre de la Ligue. Ils n'avoient pas la liberté de s'assembler , ni de faire des actes des resolutions qu'ils prenoient. Cependant ils ne laissent pas d'en produire un assez bon nombre. Mais tout cela ne fera rien , on n'y a aucun égard ; on n'a pas même égard aux arrests du Conseil & du Parlement rendus pour l'établissement de leurs temples. Et pour vous le dire en un mot , le Commissaire Catholique a un ordre secret de ne trouver aucun titre bon , & de condamner tout. Il est vray que l'on a donné pour adjoint vn Commissaire de la R. P. R. sans lequel rien ne se devoit juger. Mais ce n'est qu'une forme , ce Commissaire Catholique fait tout. Il instruit les procès seul ; souvent il les juge seul. Si un

Huguenot se plaint d'une contravention aux Edits, on ne l'écoute pas. Si un Catholique veut se plaindre d'une prétendue contravention, il obtient tout ce qu'il demande contr'eux. Dans les jugemens de leurs temples on corrompt ou l'on intimide le Commissaire Huguenot, on le trompe, on luy promet de confirmer un temple s'il veut consentir à la démolition d'un autre. Et enfin si l'on ne peut rien obtenir de luy le Commissaire Catholique condamne, le partage se fait, & on envoie ce partage au Conseil où l'on prononce ordinairement sur le jugement du Commissaire Catholique sans autre examen. Seulement, afin de garder quelque apparence de justice, quelquefois de trente partages, on en laissera emporter un aux Huguenots, afin de leur pouvoir dire, vous voyez comme on vous fait justice, quand on trouve que vous avez raison.

Le Prov. J'entens aussi souvent dans la Province les Gentils - hommes se plaindre sur les vexations qu'on leur fait pour les prêches qu'ils font faire dans leurs maisons.

Le Par. C'est un article sur lequel on ne les a pas épargnez non plus. Henry IV. croyant avoir reçu de grands services de la Noblesse de ce parti, accorda à tous les Seigneurs de haute Justice le pouvoir de faire faire le prêche dans les lieux de leur demeure, d'y pouvoir recevoir tout le monde, & de l'assembler mesme au son de la cloche : cela leur fait un grand nombre de prêches. Ce n'est pas qu'à la Cour on fasse un grand cas de ces établissemens, parce qu'ils perissent avec la maison du Gentil - homme qui les soutient, ou cessent quand il se fait Catholique. Or les Gentil - hommes se ruinent par la dépense ; & souvent pour se relever par quelque employ qui luy donne moyen de

subsister, ils changent de Religion & se convertissent. Ainsi la maison tombant, ou devenant Catholique, les Huguenots en sont chassés. Cependant on n'a pas laissé de pourvoir par divers arrests à la ruine de ces sortes d'établissmens. Premièrement on a déclaré, qu'on ne vouloit pas que les hautes Justices erigées nouvellement eussent ce privilege quand elles tomberoient entre les mains des Seigneurs Huguenots. On a même estendu cela jusques au tems de l'Edit, declarant qu'on ne veut pas qu'on puisse faire exercice public de la R. P. R. dans toutes les terres erigées en haute Justice depuis l'Edit. Ainsi l'on interprete l'article de l'Edit des terres qui alors étoient en droit de haute Justice. L'on va même bien plus avant, car on pretend que les Seigneurs n'ont pas droit de faire prêcher chez eux, à moins qu'ils ne montrent que les terres qu'ils possèdent en haute

Ju-

Justice, ayent esté du temps de l'E-
dit entre les mains des Seigneurs de
la R. P. R. & en possession d'y faire
prêcher. Il est vray que ce dernier
article ne s'est pas encore executé
par tout avec la dernière rigueur :
mais c'est un affaire où l'on revien-
dra bien aisément. En attendant on
fait défense à ces Seigneurs Hugue-
nots d'avoir aucune marque d'exer-
cice public dans le lieu de leur
maison où ils font faire le préche.
On en a fait ôter la cloche & les
bancs : & cela de peur qu'avec le
tems cela ne prît forme de lieu de
possession. On leur a même fait def-
fense de faire prêcher hors de leur
maison & de l'enceinte de leur Cour.
Et pour plus de sûreté l'on avoit
rendu un arrest par lequel il étoit
défendu aux Ministres préchant
dans les hautes Justices & dans les
Maisons de Fiefs de se trouver à
leurs Synodes, & de se faire écrire
sur les tables de ces Synodes. Il est

vray qu'ils ont obtenu surseance à l'exécution de cet arrest , comme aussi à l'exécution d'un autre arrest qui ordonna à leurs Ministres de résider dans les lieux où ils prêchoient ; ce qui eût obligé les Ministres qui prêchent à Charenton d'y demeurer , & de quitter Paris.

Le Prov. Ces surseances que le Roy a accordées font voir que ce Prince est bon , & qu'il leur donneroit beaucoup plus de repos , s'il n'étoit continuellement sollicité par le Clergé.

Le Par. Je n'en doute pas. Mais heureusement nous avons auprès de sa Majesté des personnes qui ne luy donnent aucun repos là dessus. Le Conseil de conscience ne s'occupe à autre chose. Le Clergé a des donneurs d'avis qui ne pensent qu'à inventer de nouveaux Edits , comme le Financiers en ont qui s'occupent à penser aux moyens d'augmenter le revenus du Roy.

Le

Le Prov. Voules-vous achever de m'apprendre ce que l'on fait pour la destruction de leurs temples?

Le Par. Je ferois trop long si je voulois tout dire. Car depuis vingt ans on a rendu là dessus tant d'arrests qu'on en a composé de gros volumes, & il n'y en a pas un qui ne porte coup pour leur ruine. Je vous assure qu'on ne se neglige sur rien, & nos gens veillent de toutes parts pour les détruire.

Le Prov. Je les entens souvent se plaindre de la mauvaise foy de leurs parties.

Le Par. Il est vray qu'on fait un peu valoir contr'eux la maxime ; *dolus, an virtus, quis in hoste requiratur?* Je voy cela par ceux qui me sollicitent, & qui me mettent des affaires en main contr'eux. On produit des pièces fausses, qui souvent passent pour bonnes. Je vous en diray un ezemple qui vous fera rire. Le Clergé de Niort, Ville de Poitou, sol-

licitoit la destruction d'un temple que les Huguenots y ont. Leur député me presenta un arrest du Parlement en datte de l'an 1601. ou 1602. qui ordonnoit que le temple de cette Ville seroit razé, parce qu'il n'avoit esté souffert dans la Ville que par tolerance, pour la sûreté des Huguenots qui n'auroient pû faire leur exercice à la campagne à cause des Ligueurs. Cet arrest ayant esté communiqué à l'Avocat de la partie, il découvrit, qu'il y avoit sur les bords de la Loire entre Orleans & Blois, un gros Bourg fermé, ou petite Ville, appelée *Mer*, dans laquelle il y avoit beaucoup des Huguenots: cet arrest avoit esté rendu contr'eux. Le Clergé de Niort avoit rencontré cette place par hazard. Ils avoient, dans le mot de *Mer*, separé la derniere jambe de l'*M*, & en avoient fait un *I*: ils avoient fermé l'*E*, & en avoient fait un *O*; de sorte qu'après ces changements

mens on lisoit *Noir*. Mais le malheur fût que dans cet arrest il estoit parlé des Ligueurs d'Orleans qui faisoient des courses, & qui venoient piller. Il étoit parlé d'un certain Seigneur du lieu de *Mer*, & de diverses autres choses de cette nature qui n'avoient non plus de liaison avec Niort qu'avec Rome. Ainsi la pièce fût convaincuë de faux.

Le Prov. Voilà une étrange fourbe, le Curé qui avoit falsifié cette pièce, & qu'il avoit produite ne fut-il pas châtié ?

Le Par. Et quel châtiment luy auroit-on fait ? tout le mal qui luy en revint, c'est qu'il perdit son procès.

Le Prov. Puis que nous avons vû les principales choses qui se font pour la ruïne des temples des P. Réformez, il faut voir, si vous le trouvez bon, de quels autres moyens on se sert & l'on se veut servir pour les obliger à quitter leur Religion.

Le

Le Par. Vous sçavez que la crainte & l'esperance sont les deux grandes machines par lesquelles on remuë les ames. L'on a crû qu'en leur faisant beaucoup de mal pendant qu'ils demeureroient Huguenots, & beaucoup de bien après leur conversion, on en attireroit un grand nombre.

Le Prov. C'est un moyen infail-
 lible. Combien y a-t-il de gens qui
 sont d'une Religion par hazard plu-
 tôt que par choix ; qui n'ont aucun-
 ne attache à la Religion de leurs Pe-
 res ; qui y demeurent par ce qu'ils
 y sont nez, & qu'ils y trouvent leurs
 commoditez ? n'ayans ny pieté, ni
 devotion, il leur importe peu de
 quelle Religion ils soient. Combien
 croyez-vous que nous ayons de Ca-
 tholiques qui ne sont pas de la Re-
 ligion de Dieu, mais de celle du
 Roy, & qui changeroient incon-
 tinent s'ils étoient dans un Estat où
 l'on ne voulût leur donner les char-
 ges qu'à cette condition là ? *Le*

Le Par. Je ſçay qu'il n'y en a que trop. On a donc commencé par leur ôter les charges & toute eſperance d'y pouvoir parvenir. Leur Nobleſſe s'étoit conſumée en grandes dépenses auſſi bien que la nôtre. Eſtant devenue pauvre , elle étoit pourtant demeurée vaine & ambitieufe. Vous ſçavez que la plus-part des Grands n'ont pas d'autre divinité que leur grandeur, & qu'ils ſacrifieroient toutes choſes pour la ſouſtenir. Ces gens-là ont paru à la Cour , le Roy les a bien reçûs , on les a careſſez , ils ont eu part à tous les plaiſirs , & n'en ont point eu aux charges ; c'eſt à dire , qu'on leur a permis de ſe ruïner encore davantage dans le grand jeu de la Cour & par les grandes dépenses : par ce moyen ils ont pris goût au monde. C'eſt là que le zele de Religion diminué ordinairement : car il n'y a pas de remede plus ſeur pour guerir de la bigoterie que de venir à la
Cour.

Cour. Cependant on leur disoit perpetuellement, vous estes d'une Religion qui n'est plus à la mode ; pendant que vous serez de cette Religion , on ne fera rien pour vous ; faites vous Catholique , & vous êtes assûrez que vous aurez des pensions , des Gouvernemens , des regimens , des Brevets de Duc & Pair & des Bâtons de Marefchaux de France.

Le Prov. Je conçois bien que de jeunes ames ambitieuses , libertines & indévotes ne sçauroient resister à de semblables tentations ; & voila de quelle maniere on leur a enlevé toutes leurs personnes distinguées.

Le Par. Il y avoit long-tems qu'on les chicanoit sur les charges de Ville & de Magistrature. Quand Ils en avoient acheté quelqu'une, on les arrêtoit au sceau , on les consumoit en sollicitations , & souvent après cela on les renvoyoit , s'ils n'étoient recommandez par quelque

que Seigneur Catholique qui faisoit de leur affaire la sienne. Mais enfin on s'est lassé de cela , & tout d'un coup on leur a interdit l'entrée dans toutes les charges de Magistrature : on leur a osté tous les Consulats mi-partis du Languedoc ; de sorte que l'on ne souffriroit pas aujourd'huy un petit Maire de Village qui fût de cette Religion-là.

Le Prov. Il est vray : je voyois l'autre jour un homme des Cevennes qui me disoit que dans leurs Montagnes ils sont tous Huguenots, & qu'il ya de gros bourgs où il n'y a que le Curé. De sorte que l'on ne sçait comment l'on pourra executer l'édit du Roy dans ces lieux , car on sera obligé de faire venir des gens de 25. lieuës de là pour exercer les Consulats.

Le Par. Il y avoit beaucoup de ces gens qui entroient dans les affaires du Roy & des Finances , & cela faisoit entr'eux de bonnes maisons.

sons. Ils avoient eu des Intendans des Finances ; ils avoient de gros traitans qui souvenoient par les commissions une multitude de mediocres gens. Le Roy vient de leur ôter ce moyen de subsister , & on leur a deffendu d'avoir aucune part aux affaires des Finances ni directement , ni indirectement. C'est un coup pour eux plus terrible qu'on ne scauroit imaginer. Car enfin l'on peut dire que c'étoit-là l'unique ressource qui leur restoit pour se tirer de la bassesse, & pour faire quelque fortune , & pour acquérir du bien.

Le Prov. Cela me fait souvenir de ce que j'entendois dire l'autre jour à un vieux Ministre dans une maison Huguenote où je me trouvoy. Le Roy , disoit-il nous fait plus de bien qu'il ne croit , en nous ôtant les charges & en nous éloignant des Finances. Les premieres entretenoient nôtre vanité , & ruïnoient

noient nos Maisons, & les Seigneurs nous apportent des richesses iniques qui faisoient un interdit dans nôtre parti. Tout aussi-tôt qu'un homme de Ville par son trafic & ses épargnes, ou par celles de ses peres, avoit gagné quatre ou cinq mille livres de rente, il vouloit être distingué. Pour cela il achettoit une charge : pour en soutenir la dignité il faisoit de la dépense au delà de son revenu. Les meilleurs ménagers n'amassoient rien. Leur bien, qui dans une masse étoit un peu considerable, ne l'étoit plus étant partagé entre plusieurs enfans. Ainsi le Fils dès la premiere generation ruïnoit une maison que le Pere avoit edifié. Au lieu que s'ils eussent vescu en particuliers, ils auroient augmenté leur fonds, & auroient laissé des enfans à leur aise. Pour ce qui est des emplois dans les Finances, l'on ne sçauroit dire le mal qu'ils nous ont fait. Ce
sont

sont des moyens de s'enrichir en volant le Roy, ou en rucçant le Sang du Peuple : l'un & l'autre est un crime odieux, & qui attire la malediction de Dieu. Ces gens acqueroient l'argent avec une grande facilité, c'est pourquoy il ne leur coutoit rien. Ils ont donné dans toute sorte de dépenses, de luxe & de vanitez. Les maisons riches de leur estoc, qui se sentoient plus eslevées par la naissance & par le rang, n'ont pas voulu se laisser surpasser par ces maisons naissantes. On a rencheri sur la dépense, & ainsi l'on s'est ruiné à l'envi. Quand nous serons pauvres, peut-être serons nous sobres & modestes par force, puis que nous ne le pouvons être par inclination. L'on nous fait grand honneur de ne vouloir pas que nous soyons Publicains & Peagers. C'est ce que disoit ce Ministre.

Le Par. Cela est beau pour une
pre-

predication ; mais il y aura peu de gens de l'avis de ce Ministre. Dans le fonds ils verront combien cela va leur enlever de personnes. Il y a déjà de grands Partisans Huguenots qui se vont faire Catholiques : ils seront suivis de bien d'autres ; & ces grosses têtes entraîneront une multitude de mediocres gens qui travaillent & qui vivent sous eux.

Le Prov. Mon Ministre prévoyoit bien cela : il ajoûtoit qu'à l'abord ce que vous dites ariveroit , mais que cela n'auroit pas de suite.

Le Par. Il est vray que c'est un coup une fois frappé dont les effets ne dureront pas long-tems pour les conversions : aussi n'est-ce pas celuy qu'on regarde comme le plus considerable. C'est une grande affaire que de leur avoir ôté les Chambres de l'Edit & les Chambres mi-parties. Ces corps qui avoient esté établis tout expres pour eux & en leur faveur , les rendoient conside-
ra-

rables ; sans conter qu'ils avoient des Presidens & la moitié des Conseillers dans les Chambres mi-parties , cela faisoit voir que l'on conservoit encore de la consideration pour eux. Presentement les voilà abandonnez à l'injustice & à la violence. Quand ils ont une partie Catholique , ils sont assurés de perdre leurs procès ; & quand les deux parties sont Huguenotes , celle qui donne esperance de changer de Religion est assurée du gain de sa cause.

Le Prov. J'étois en Languedoc quand on supprima la Chambre mi-partie de Castelnau-dary , & qu'on ordonna aux Conseillers Huguenots de se rendre à Toulouze pour être partagez dans les Chambres. Ces pauvres gens étoient dans une conternation qui ne se peut représenter. Ils disoient que le Roy les envoyoit à la boucherie. Ils me conterent plusieurs evenemens

tra-

tragiques qui étoient arrivez ou par la fureur populaire , ou par l'injustice du Parlement de Toulouze contr'eux. Entr'autres ils me dirent qu'un jour deux Conseillers Huguenots en sortant de leur chambre furent pendus dans la Cour du Palais sans aucune forme de procès.

Le Par. Il est vray que cette Ville a bien changé depuis qu'elle étoit Albigeoise ; elle est passée dans une autre extrémité : car il faut avouer que le zele pour la Religion Catholique y est accompagné de trop de violence. Pour revenir au sujet de nôtre conversation , ce que l'on a fait pour se rendre maîtres des enfans des Huguenots est tout à fait bien concerté. Premièrement on a ordonné que les filles à l'âge de douze ans , & les garçons à quatorze , seroient en liberté de faire choix de Religion. Vous sçavez que c'est dans cet âge que le joug paroît pésant aux enfans : parce
que

que c'est l'âge dans lequel il faut qu'ils fassent choix d'une profession, on les oblige à travailler , & l'on veut qu'ils commencent à revenir du libertinage de l'enfance. Ils n'ont encore aucun amour pour la Religion , & souvent ils en ont très peu de reconnoissance. Le joug de l'obéissance & celui des châtimens leur estant dur , ils ne cherchent qu'un moyen de le secoüer. Pour leur faciliter l'exécution de ce dessein , on a établi dans les Villes où les Huguenots sont en grand nombre, des Maisons de la Mission & de la Propagation de la Foy , où les enfans rebelles se retirent sous prétexte de se vouloir faire Catholiques. Quand ils sont dans ces maisons , on ne permet pas à leur parens de les voir , on les instruit fort légèrement ; peu de jours après on leur fait faire abjuration de l'hérésie , & on leur en fait signer l'acte. Après cela on leur donne un peu de liberté,

té , parce que par la déclaration contre les rélaps on les empêche de retourner à leur premiere Religion , Souvant même on les remet entre les mains de leurs Peres & Meres qu'on oblige d'en répondre. Et si les enfans s'échappent & s'en vont par libertinage , on accuse les Peres & Meres de les avoir envoyez hors du Royaume : sur ce pretexte on leur fait leur procès , & on les ruïne.

Le Prov. J'ay oüy dire aussi quelque chose des écoles , à propos de ces enfans.

Le Par. C'est que l'on a rendu un arrêt par lequel il leur est deffendu d'avoir plus d'un Maître d'école dans chaque lieu où ils ont exercice. C'est pour les obliger à envoyer leurs enfans aux écoles des Catholiques , parce qu'il y a des lieux où il est absolument impossible que six Maîtres d'école puissent instruire tous les enfans. Et ceux qui iront

C

aux

aux écoles Cotholiques , on travaillera à les instruire secretement, & on les attirera.

Le Prov. Pour moy je vous avoüe que je trouve cet article qui regarde les enfans, tres dur. J'ay peine à comprendre comment on peut donner liberté à une Fille de faire choix de Religion dans un âge dans lequel nous ne voudrions pas luy donner permission de choisir une jupe. Mais outre cela je les entens fort souvent se plaindre, qu'on va bien plus loin que la declaration du Roy ne permet. Ils disent qu'on enleve leurs enfans avant l'âge marqué par les édits ; que quand ils en demandent raison , l'on se moque d'eux Les Intendans, qui sont juges de ces infractions & des autres, éludent des années entieres jusques à ce que les enfans ayent atteint l'âge de douze ans ou de quatorze ; & alors on leur fait faire leur declaration. Quand la Mere est

est Catholique , veuve d'un preten-
du reformé , selon le dernieres de-
clarations les enfans devroient être
instruits dans la Religion du Pere.
Mais la Mere les enlève , les fait
instruire en sa Religion , & l'on
n'en peut avoir aucune raison. Ils
disent même que souvent on prend
leurs enfans dans les ruës , on les
enferme dans des cloîtres , & qu'ils
n'en entendent jamais parler.

Le Par. Toutes ces plaintes ne
sont pas sans fondement. Mais quel
tort leur fait-on en cela ? on sauve
leurs enfans , & l'on cherche à les
sauver eux mêmes.

Le Prov. J'ay appris que depuis
peu l'on a rendu quelque arrêt qui
regarde la tenuë de leurs Synodes.

Le Par. C'est que desormais on
leur veut donner des Commissaires
Catholiques de la part du Roy.
C'est un acheminement à leur ôter
bien-tôt toute liberté de tenir leurs
Synodes. Par là l'on veut connoître

leur fort & leur foible. On ſçaura
quels Miniſtres ſeront capables d'é-
tre gagnez, on ſemera des diſiſions
entr'eux, on gagnera les uns par des
promeſſes, & on intimidera les au-
tres par la crainte, enfin on les con-
noîtra juſques dans les entrailles,
& ce ſera un grand moyen pour les
détruire. Outre les arrêts que l'on
rend contr'eux pour les rûiner, on
en obtient d'autres pour les rendre
infames. On leur fait deſſendre de
mettre des fleurs de Lys ou dedans
ou deſſus leur temples, comme s'ils
étoient indignes de porter ces mar-
ques d'honneur, & comme s'ils n'é-
toient pas bons François. On a or-
donné que tous leurs bancs diſtin-
guez ſeroient abbatus dans leurs
temples, & toutes les baluſtrades
& les appuys razez. Les Eveſques
ont obtenu un arrêt par lequel il eſt
ordonné, que pendant leur viſite
dans les lieux où il y a exercice de
cette Religion, on l'interrompra
par

par respect pour la Religion Catholique, comme si ces gens-là étoient Turcs, & Mahometans. Cela semble peu de chose : mais cella ne laisse de porter coup , & de frapper les esprits des peuples , d'augmenter l'aversion que l'on a contre les Huguenots , & de les disposer à quitter une Religion pour laquelle ils voyent qu'on a tant d'aversion & de mépris.

Le Prov. L'arrêt que l'on vient de rendre pour défendre à leurs sages-femmes & à tous autres de leur Religion d'accoucher les femmes , est une chose qui les chagrine furieusement. On ne sçauroit dire l'effroy que cela jette en la plus-part des lieux dans l'esprit de leurs femmes grosses. Car il y a beaucoup de Villes où il n'y a aucune sage-femme catholique qui ait quelque habileté dans cet art : il y en a même où il n'y en a point du tout. J'ay sçeu de bonne part , que dans les lieux

où l'on a publié cet arrêt public-
ment , plusieurs femmes sont ac-
couchées de frayeur avant leur ter-
me , & sont mortes.

Le Par. Cet arrest est une affaire
essentielle ; c'est-pourquoy il faut
passer par-dessus ces premieres diffi-
cultez pour les faire executer. Quand
leurs femmes seront revenuës de
leurs premieres frayeurs , il leur se-
ra tout aussi commode de se faire
accoucher par des Catholiques que
par des femmes de leur Religion

Le Prov. Mais que feront-elles
dans les lieux où il n'y a point de sa-
ges femmes Catholiques ?

Le Par. On en fera venir d'ail-
leurs. N'avez - vous pas sceu que
dans quelques Villes de Languedoc
on y a envoyé des Juifves d'Avig-
non ? c'est en attendant qu'on y
en puisse envoyer des Catholiques.
D'abord elles n'auront pas grande
experience, il en coûtera la vie à
quelques femmes ; mais pour un
plus

plus grand bien il faut permettre quelque mal. Car enfin par ce moyen on les accoûtumera peu à peu à perdre la liberté de conscience qu'on leur veut ôter. C'est un de leurs articles de foy, que le baptême des Laïcs n'est pas bon : il faut qu'ils souffrent presentement qu'on leur ravisse cet article de foy. Mais il y a un autre Mystere caché là dessous qu'il n'est pas tems de relever, & qui se manifestera dans son tems. Voulez-vous que je vous dise ma pensée ? Nous n'avons pas encore touché aux declarations les plus importantes qui ayent esté renduës contr'eux ; c'est la déclaration contre les relaps, & l'arrest qui vient d'être rendu, portant deffence à un Catholique, sous peine de bannissement, d'amande honorable & de confiscation des biens, de se faire de la Religion Pretendue Reformatée.

Le Prov. J'ay veu ces declara-
C 4 tions

tions, & j'en fais le même jugement que vous.

Le Par. On peut dire que voilà les deux tiers de l'affaire faite. La liberté de conscience qu'on leur avoit accordée ne consistoit que dans ces trois points. Le premier de pouvoir vivre dans la Religion P.R. quand on y étoit né. Le second, de s'en pouvoir faire quand on n'en étoit pas né. Le troisième, de la pouvoir reprendre quand on l'avoit quittée. Le dernier est éteint par la déclaration contre les rélaps. Le second par cette dernière déclaration qui défend à un Catholique de se faire Huguenot. Il ne reste plus que la première partie qui ne doit pas durer long-tems selon toutes les apparences. Ainsi tous les autres arrêts qu'on a rendus contr'eux, ne font que retrancher les branches ; mais ceux-cy coupent les racines. Ils peuvent bien comprendre par là, qu'on va droit & promptement à leur ruïne. Le

Le Prov. Je vous assure qu'ils le comprennent bien aussi ; & ceux que j'ay vûs m'ont paru extrêmement allarmez. Mais je ne sçay si vous avez appris qu'il y a beaucoup de Catholiques qui en sont très mécontents, & qui disent ; Nous voulons estre Catholiques par conscience , & non par contrainte. Quoy ; l'on nous ramène à l'inquisition , on nous ôte cette liberté de conscience qui est la chose du monde la plus précieuse ! Si nous estions assez mal-heureux pour être abusez & pour tomber dans l'Herésie , le Roy nous sauveroit-il en nous retenant par force dans l'Eglise Catholique ? Nous serions damnez malgré le Roy , & en qualité d'Herétiques cachez , & en qualité d'Hypocrites. Au reste le Roy perdra par là tous ceux de ses sujets qui voudront changer de Religion. Il ne sera pas difficile à un Catholique, qui voudra se faire Huguenot , de

se défaire de son bien avant que de se déclarer , & en suite passer en pays estrange.

Le Par. Outre ces moyens d'éclat dont on se sert pour les convertir, il y en a grand nombre d'autres qui font moins de bruit qu'on emploie pourtant avec un grand succès. On leur fait autant de mal que l'on peut ; on leur ôte tous les moyens de gagner leur vie, ou leur refuse l'entrée aux arts , & aux métiers, quoy-que les declarations, & les Edits portent expressement qu'ils y seront reçûs ; on leur fait des injustices ; on les a chassés de la plus-part des barreaux ; on ne les veut point aggreger dans les Facultez de Medecine : on leur offre de l'argent, & l'on met entre les mains des principaux Juges & Gouverneurs des sommes quel'on distribue aux convertis ; l'on avance même à ceux qui promettent de se convertir. Quand par tous ces moyens on
les

les a induits au changement de Religion , la déclaration contre les relaps les attache de maniere qu'ils n'oserent plus retourner à leur premiere Religion, bien que souvent leur conscience les y sollicite.

Le Prov. Je les entens se plaindre sur tout , des maux que l'on fait à leurs Ministres. Ils disent qu'on envoie des gens pour écouter leurs prêches,& que ces personnes ignorantes de mauvaïse foy leur imputent des choses qu'ils n'ont pas dites,& même leur font de crimes des expressions les plus innocentes: qu'on fait des affaires à ces Ministres , qu'on les met en prison ; qu'on les condamne à faire amende honorable , se dedire en plein barreau ; quelques-uns à être traînez sur des clayes avec le bourreau, d'autres à être bannis , & d'autres à souffrir la confiscation& la perte de tous leurs biens. Il y a peu d'années que dans la Province de Poictou

prisons des Villes estoient toutes pleines de leurs Ministres & de leurs Anciens, à cause qu'ils avoient prêché sur les ruïnes des temples qui avoient esté abbatus.

Le Par. Trouvez - vous cela étrange ? Ne sont-ce pas les Ministres qui les entretiennent dans l'erreur ? Effarouchant ces gens , & en les chassant par les chicanes qu'on leur fait , les troupeaux n'étant point instruits dans leur Religion , seront facilement ramenez à la Religion Catholique.

Le Prov. Mais à propos , n'avez vous point ouï parler de ce qui a esté fait contre les Ministres dans la Province de Xaintonge par le Lieutenant General de Xaintes ?

Le Par. Oüy ; l'affaire est venue jusques à nous. Vous voyez comme on lâche la bride à tout le monde contr'eux. Tout est permis pourvû que cela tende à leur faire du mal. La Cour ne fait plus même

me de myſtere de la haine qu'elle a & qu'elle veut que les peuples ayent pour eux. Vous pouvez avoir remarqué dans l'arrest qui deſend aux Catholiques de ſe faire Huguenots , que l'on fait dire au Roy , que la liberté de conſcience qui a eſté accordée aux P. Reformez a augmenté la haine que les Catholiques avoient contre leurs perſonnes & contre leur Religion.

Le Prov. Je vous avoüe que cét endroit m'a ſurpris. Dans toutes les autres declarations on a toujours dit , que les Edits avoient pour but d'établir la paix entre les ſujets de l'une & de l'autre Religion : & les Rois ont toujours commandé l'union & la bonne intelligence entr'eux. Mais il eſt clair preſentement qu'on abandonne ces gens-là à la haine & à la fureur du peuple Catholique. Le Roy eſt trop bon & trop ſage pour avoir fait inferer cette clause : aſſûrément on l'a-
ſur-

surpris. Mais revenons à l'affaire de Xaintonge.

Le Par. Voicy ce que c'est. Le Lieutenant Civil de Xaintes s'est fait présenter Requête par le Procureur du Roy du même lieu, demandant que les Ministres fussent tenus à l'observation de l'article onzième de la déclaration de Charles **X.** du dixseptièmede Janvier 1561. Voicy les termes de l'Article; *Les Ministres seront tenus de se retirer par devers nos Officiers des lieux, pour juger entre leurs mains l'observation de ces Presentes, & promettre de ne prêcher Doctrine qui contrevienne à la pure parole de Dieu selon qu'elle est contenuë au Symbole du Concile de Nicée, & dans les livres canoniques du V. & du N. Testament, afin de ne remplir nos sujets de nouvelles heresies.* Selon cet article, le Lieutenant general de Xaintes a ordonné que les Ministres de sa Province seroient obligés de prêter
ce serment

entre ses mains , & sur le refus , il leur a interdit toute fonction de leur Ministère , jusqu'à la visite des malades. A quoy imprudemment plusieurs se sont soumis ; car il leur étoit fort aisé de se pourvoir & de ne point obeir, parce qu'il n'appartient qu'au Roy, & à ses Intendants de Justice d'interdire les Ministres.

Le Prov. Mais pourquoy les Ministres Huguenots font-ils difficulté de prêter le serment ?

Le Par. Parce que sous-pretexte du serment qu'ils auroient fait de ne rien enseigner contre la parole de Dieu , on les pourroit empêcher de prêcher contre la Religion Catholique : Vous sçavez bien que les dogmes qui nous separent des Huguenots sont dans la parole de Dieu, & tous nos Docteurs les prouvent par l'Ecriture aussi-bien que par les Peres & par la raison. Outre cela , par ce moyen on faisoit revivre une
de-

declaration qui ne leur est pas favorable laquelle est éteinte il y a plus d'un Siecle , & qui même n'a jamais esté exécutée. En la faisant revivre dans un article , on la fait revivre dans tous les autres : & même en renouvelant cette declaration , on se met en droit de pouvoir rappeler aussi toutes les autres qui leur étoient beaucoup plus contraires. Ils ajoutent encore qu'il n'appartient pas à un petit Juge particulier d'aggraver leur joug ; qu'ils vivent sous les Privileges des Edits du Roy , & que le Roy est leur seul maître dans les choses qui regardent la Religion. Mais il faut que je vous apprenne une chose qui a esté imaginée contre eux en Bretaigne , qui vaut bien celle de Xaintonge. Un Curé s'est avisé de jeter un Monitoire sous peine d'excommunication , pour obliger ses Paroissiens à relever tous ceux qui avoient parlé irreveremment , de la Religion

gion Catholique. On a trouvé un nombre prodigieux de témoins faux ou vrais , qui ont déposé contre les Huguenots de ce quartier-là : de sorte qu'ils ont tous esté obligez de se sauver pour éviter la prison. Je croy que le lieu s'apelle *Quintin* ; c'est une terre qui appartient à la Maison de la Mouffaye.

Le Prov. Cette affaire de Bretagne aussi bien que celle de Xaintonge m'en remet dans l'esprit une autre de Dauphiné qui à cela de ce commun avec elles de faire voir que generalement tout ce qu'on fait contre ces gens là, part du mesme principe que nous avons desja remarqué ass. qu'on n'y épargne rien, jusqu'à croire faire une œuvre agreable à Dieu en leur imputant de faux crimes pour les jetter dans une ruïne veritable ; mais vous savez. peut - estre l'Histoire aussi bien que moy ; c'est ce qui se passa il y a quelques années à la poursuite des Recollets.

Le

de Nions, n'en avez vous point ouïy parler.

Le Par. Un jour me rencontrant par hazard chez feu M. le Chancelier N. j'entendis qu'on parloit d'une cloche que ces Religieux vouloient ôter aux Huguenots de ce lieu là, & il me souvient mesme qu'ils faisoient tant de bruit avec leur cloche que le Conseil en étoit étourdi. Mais je ne sçay rien de plus.

Le Prov. Ce que je m'en vay vous raconter à bien fait plus de bruit encore que la cloche de Nions. Ces bons Peres se mirent en tête que le Ministre de Vinsobres petit Village voisin de leur Convent entretenoit une intelligence secreete avec les Anglois. Ils coifferent si bien de cette imagination creuse, le Procureur General du Roy dans la Province, que d'abord il se declara partie. Tout le Parlement de Grenoble donna dans ce panneau ; un Con-

Conseiller des plus habiles de leur
 corps fut député Commissaire pour
 informer incessamment sur les lieux.
 Le Grand Prevôt se mit en campag-
 ne avec luy, suivy de toute la com-
 pagnie des Archers. Le Sieur
 B . . . (c'est le nom du Ministre)
 qui aimoit mieux estre oiseau de
 forest qu'oiseau de cage , épouvanté
 de leur marche prend la fuite dès
 qu'il en fut averty. Son évafion
 fortifia les soupçons que l'on avoit
 donné contre luy. On crût que le
 Syndic du Consistoire pouvoit bien
 être de la partie , & que le Ministre
 n'avoit rien fait sans sa participa-
 tion. C'étoit le Coq de la paroisse,
 & un homme d'ailleurs tres - ac-
 commodé qui en tout cas pouvoit
 payer les noilons. On se saisit de sa
 personne sans autre forme de pro-
 cés. Il fut conduit les fers aux mains
 & aux pieds dans la Conciergerie
 du Palais. Les peuples crioient
 par tout Hâro sur luy le long de la
 rou-

route. Il devoit être écorché vif tout du moins & toutes parts on acouroit à Grenoble pour voir faire l'exécution , mais enfin *Partus iunct montes. exit ridiculus mus.*

Le Par. Comment ! est-ce que tout s'en alla en fumée ?

Le Prov. Justement : Après qu'on eut approfondi l'affaire on trouva que ce n'étoit rien , & ceux qui s'en étoient mêlés feurent la risée du public. Il est vray que le Parlement pour mettre son honneur à couvert en quelque maniere détint deux ans entiers ce Syndic en prison ; Mais au bout de ce tems-là, il en sortit sans être condamné ni absous. On luy ouvrit la porte un jour qu'il s'y attendoit le moins. Et tout le fruit qu'on a recueilli de ce fameux procès , c'est que ce bon homme se fit Catholique pendant sa detention.

Le Par. C'est pousser bien loin le zele de Religion, & se rendre furieusement ridicule. Quelle apparence

rance que dans le Dauphé qui est la Province de France, la plus reculée de l'Angleterre, on ait entrepris de nouër une intelligence avec ce Royaume pendant que dans la Guienne, & dans la Normandie qui en sont Voisines, & où tout est plein d'Huguenots, on n'y songeoit pas; d'ailleurs, je ne puis concevoir qu'un Ministre de Village se trouve assez hardi pour entreprendre & assez habile pour conduire une affaire de cette importance. Mais n'a-t-on point châtié ces Recolets de ce qu'ils avoient intenté une fausse accusation.

Le Prov. On ne leur a pas sçû trop bon gré de cette levée de bouclier, mais que faire à des gens de froc? Ils se sont excusés sur leur bonne intention, & ils en ont été quittés pour une petite Mercuriale que leur fit le premier President de la Berchere qui est asseurement un des plus integres Magistrats & un des meilleurs serviteurs du Roy qu'il y ait en France. *Le*

Le Par. Et le Ministre qu'est-il devenu ? ne l'a-t'on pas condamné par contumace ?

Le Prov. Bien loin de cela , on luy a laissé prendre tous ses effets qui avoient été annotés , & il feroit retourné dans son Village , si cette tempête ne l'avoit pas jeté en Suisse dans un bon port. Il occupe un poste incomparablement meilleur que Vinsobres, & que ses Reverens Peres luy ont procuré du bien & du repos sans y penser. Un autre Ministre de la même Province depuis deux ans en a fait autant. Les Religieux de S. Antoine du Viennois le persecutoient. Il s'est retiré en Hollande, où il a esté assez bien reçu.

Le Par. N'est-ce point le Ministre de . . qu'on a vû rouler un assez long-tems à Saint Germain & à Versailles à la suite de la Cour ? J'ay ouï dire confusement qu'il a été accusé de crime d'Etat & detenu plusieurs mois en prison. Mais qu'il s'en

s'en est purgé, & neantmoins qu'il a esté interdit par arrest du Parlement de Grenoble. Je ne sçay pas autrement le détail de son affaire, si vous en êtes informé je vous prie dites moy ce que c'est.

Le Prov. Vous l'avez deviné c'est le même; son aventure a quelque chose d'assez singulier. Les Huguenots du Dauphiné avoient fait un Jûne dans toutes leurs Eglises & le Synode qui l'avoit ordonné, avoit enjoint en même tems à tous les Ministres de son ressort assistez de leurs anciens de visiter les familles & de les faire ressouvenir de ce qu'on avoit promis à Dieu le jour du Jeune. Ce sont les termes de l'article qui fut imprimé & divulgué. Ce Ministre ne manqua pas d'exécuter cet ordre dans son département. C'étoit durant la chaleur de la guerre avec la Hollande. Les Religieux de St. Antoine qui le guettoient depuis long-temps prirent,

rent cette occasion au poil pour se faire un merite à la Cour à ses depens. Ils écrivirent à Mr. le Tellier alors Secrétaire d'Etat , qu'on machinoit quelque chose contre le service du Roy, que les Huguenots avoient célébré un Jeune par tout le Dauphiné , qu'il y avoit de la conjuration dans ce Jeune , & que la devotion n'en étoit que le pre-texte : que le Ministre de .. avoit fait des assemblées secretes chez les Principaux de sa Paroisse ; qu'il avoit prié Dieu pour le bon-heur des Armes des Hollandois & qu'il avoit recuilli de grandes sommes d'argent de ceux de son parri pour les envoyer à Monsieur le Prince d'Orange.

Le Par. Bon ! Cela peut il tomber dans le bon sens ? Quand tous les Huguenots du Royaume auroient contribué dans cette collecte il n'y en auroit pas eu pour fournir l'avoine à la Cavalerie de l'Armée
que

que commandoit Monsieur le Prince d'Orange. Ils ont assez de peine à entretenir six ou sept cens Ministres qu'ils ont, depuis qu'on leur a ôté les deniers de l'octroy & de la subvention destinés à cet usage sans songer encore à des Collectes pour les païs étrangers.

Le Prov. Je sçavois bien que vous vous récrieriez sur cela. Cependant toute étrange & hors d'apparence que soit la chose on n'a pas laissé d'en faire une grande affaire à ce Ministre. Il y eut ordre du Roy de s'assurer de sa personne. On le tint en prison pendant plus de quatre mois ; On luy suscita de faux témoins pour soutenir l'accusation, & s'il n'eût pas eu l'esprit de les convaincre dans la confrontation, asseurement il auroit mal passé son tems.

Le Par. Voila qui est horrible ! C'est une fureur plutôt qu'un zele ! Mais il en est de nos Religieux com-

D me

me des Anges, quand ils se corrompent ce sont des Demons. Il n'est méchanceté dont ils ne soyent capables. Ceux de St. Antoine surpassent en cela tous les autres ordres. Ils se sont approprié quantité de biens de St. Lazare sous pretexte de servir les malades. Monsieur de Louvois qui est le chef de cet ordre a dessein de leur faire restituer ces biens & de les appliquer à l'Hôtel de Mars destiné à l'entretien des invalides , sans doute que ces reverens Peres pour étourdir ce coup dont ils sont menacez & s'insinüer dans les bonnes graces du Roy , se sont avisez de donner cet avis à la Cour & de sacrifier ce Ministre à leur interest.

Le Prov. Vous avez donné droit au but , & il me semble qu'on ne devroit pas tant souffrir des Moines. La Politique de France remarque qu'il y en a trop. Il seroit bon d'en retrancher du moins les deux tiers & d'appliquer les revenus de
leurs

leurs maisons qui sont immenses aux necessitez de l'Etat & au soulagement du peuple. Il faudroit mesme rogner les aisles à l'autre tiers & l'empêcher de s'agrandir en leur deffendant comme on fait à Venise d'acquérir des fonds & de recevoir des donations & des legs considerables. Il en est de leurs confrairies comme de la Tanriere du lion d'Esoppe , tout y entre & rien n'en sort , & il n'est pas possible autrement qu'à la longue ils ne se rendent encore plus puissans & plus redoutables.

Le Par. Je suis dans l'impatience de sçavoir l'issuë de ce procès , dites la moy je vous prie ?

Le Prov. Les faux témoins en ont été quitte pour un an d'absence de la Province , & les Religieux pour quelques rebuffades qu'ils essuserent de la part des Juges. Pour le Ministre il a été condamné à une amande sans note d'infamie , & aux dépens à cau-

se des visites qu'il avoit faites & que l'on traitta d'Assemblées, avec une interdiction de son ministere, trop heureux encore d'avoir échapé au piege qu'on luy avoit tendu. J'ay vû l'arrest imprimé & affiché par l'ordre du Bureau. Vous voyez par toutes ces Histoires qu'il n'est rien qu'on n'imagine pour fatiguer ces gens-là; leur ruïne s'avance fort; considerez combien de declarations contr'eux depuis deux ans.

Le Par. Deux choses sont cause de cela. La premiere est la paix : pendant que le Roy a moins d'affaires étrangères, il s'occupe à réformer les desordres qui peuvent être dans l'Etat & dans la Religion. De plus les démelez du Pape avec le Roy l'ont obligé à paroistre severe contre les Huguenots.

Le Prov. Ce que Mezeray a remarqué dans la vie de Henry II. est très vray; que les démelez des Rois de France avec les Papes ont
 touz

toûjours coûté cher aux Huguenots. Tout aussi-tôt qu'un Prince veut un peu se deffendre contre les entreprises de la Cour de Rome , on l'accuse d'être fauteur de l'heresie ; & les Princes pour se garentir de ce soupçon redoublent leur severité contre les Heretiques.

Le Par. Vous voyez que le Pape dans les brefs qu'il a écrits au Roy, le louë de son zele contre l'heresie, & le felicite de ce qu'il a tant fait abbatre de temples ; & le Roy de sa part pour appaiser le Pape , n'a pas manqué de luy faire remarquer qu'en peu de semaines il avoit rendu trois déclarations fortes contre les Huguenots.

Le Prov. Puis que nous sommes tombez là dessus , dites-moy en peu de mots quels étoient ces démellez du Roy avec le Pape.

Le Par. Il y en avoit deux. Le premier étoit au sujet de la Regale ; & le second au sujet des Urbanistes.

D 3 La

La Régale est un droit que nos Rois ont sur les Evêchez vacans par le decez ou par la démission de ceux qui les possédoient. Durant la vacance , les fruits en appartiennent au Roy ; & même jusqu'à ce que le nouvel Evêque ait prêté serment de fidelité en personne , tous les benefices qui seroient à la nomination de l'Evêque , sont à celle du Roy. La plus-part des Evêchez de France sont soumis à ce droit. Cependant il y en a quelques uns qui prétendent n'être point en Régale ; & entre les autres ceux de la Guyenne & du Languedoc. L'Evêché de Pamiers près des Pyrénées est de ceux-là, Le Roy a prétendu qu'il avoit droit de Régale sur cet Evêché ; l'Evêque a prétendu que non. On a fait saisir son temporel ; Il s'en est plaint au Pape qui est entré fort avant dans cette affaire , jusqu'à menacer le Roy de se servir contre luy des armes de l'E-

l'Eglise. Les Urbanistes sont des Filles de Sainte Claire, dont la règle fut mitigée par le Pape Urbain V. & elles en ont retenu le nom d'Urbanistes. Ces Filles avoient conservé le droit de s'élire des Supérieures & des Abbesses Regulieres selon les Canons : Le Roy au contraire a prétendu qu'il avoit le droit de nomination à ces Abbayes, comme à tous les autres grands benefices. L'Evêque de Pamiers a soutenu ces Filles, & a obligé le Pape à les soutenir :

Le Prov. Cet Evêque de Pamiers me paroît un terrible homme.

Le Par. Il est mort : mais je vous assure que c'étoit un honnête homme. Il estoit pour l'observation des anciens Canons, & si on l'eût voulu croire, il auroit rétabli la vigueur de l'ancienne discipline. Ce n'est pas que ce fût un genie par luy-même propre à soutenir une grande

affaire : mais il étoit Admirateur
 de Monsieur d'Alet qui étoit un des
 premiers hommes du Siecle pour
 la pureté des mœurs & pour l'ob-
 servation de la discipline. L'Eves-
 que de Pamiers ne faisoit rien que
 par ses ordres , & suivoit toutes ses
 maximes ; & il les a toujours sui-
 vies, mesmes depuis la mort de Mr.
 d'Alet. L'un & l'autre étoient Jan-
 senistes à brûler. Vous sçavez les
 grandes affaires qu'ils ont eûes au
 sujet de la signature du formulaire,
 à laquelle ils ont si long-tems re-
 sisté. C'estoit deux grans enne-
 mis de Jesuïtes & des relâchemens
 de la morale. C'est pourquoy le
 Pere la Chaise , Jesuïte , qui gou-
 verne la conscience du Roy , n'a
 pas esté fâché de trouver une occa-
 sion de vanger son parti , & il a por-
 té l'esprit du Roy , autant qu'il luy
 a esté possible , à chagriner ce bon
 Evesque , qui estoit aussi ennemi
 déclaré des Evesques de Cour : &
 c'est

c'est ce qui luy a mis sur les bras l'Archevêque de Paris. Car vous sçavez peut estre bien que cet Archevêque est l'original dont un petit Livre intitulé *l'Evêque de Cour*, a fait la copie. Quelques - uns ont crû que c'étoit l'Evêque d'Amiens à qui l'Autheur en vouloit principalement ; mais cela n'est pas : c'étoit l'Archevêque de Rouën qui avoit esté Evêque de Seez , & qui est aujourd'huy Archevêque de Paris. L'Autheur de ce petit livre , qui a fait tant de bruit dans le monde , & qui a si fort irrité Messieurs les Evêques , est un nommé le *Noir* qui a esté Archidiacre de l'Eglise de Seez.

Le Prov. Mais ne regardez-vous pas comme une chose bien singuliere ; qu'aujourd'huy la Cour de Rome favorise les Jansenistes contre les Jesuites.

Le Par. C'est ce qu'on n'auroit jamais prévu : car les interests de la

Cour de Rome & ceux des Jésuïtes ont toujours esté si estroitement liez , qu'on le croyoit inseparables. Les Jésuïtes font un quatriême vœu au Pape : ils portent son autorité aussi loin qu'elle peut aller : ils le placent & au dessus du Concile , & au dessus de tous les Rois , pour le temporel aussi bien que pour le spirituel ; & ils passent à des excès là dessus que les autres Catholiques n'approuvent pas. La Cour de Rome de sa part a des égards pour eux qu'elle n'a pour aucun autre ordre ; mais il y a apparence que le Pape d'aujourd'huy est favorable à la doctrine de St. Augustin sur la Grace. Sur tout il est fort ennemi de ces relâchemens de morale dont les Jésuïtes sont les principaux Autheurs. Il a fait publier une bulle qui condamne 65. propositions de cette morale relâchée.

Le Prov. Mon Dieu ! à propos de cela , que je suis scandalizé de ce
que

que cette bulle n'est pas reçue en France , & de ce qu'elle a esté défendue par un arrest du Parlement. Je sçay bien le prétexte ; c'est que cette bulle est émanée du Tribunal de l'Inquisition que l'on ne reconnoît point en France. Mais enfin on pouvoit trouver un tour pour ne pas scandalizer toute une nation. Qui ne s'imaginera que l'on approuve les détestables propositions qui sont condamnées dans cette bulle , puis que l'on défend la publication de la bulle ?

Le Par. Assûrement le crédit du P. la Chaize & du Parti des Jesuites a paru là dedans. Cela va même plus loin que vous ne pensez ; c'est que dans la premiere minute de l'arrest , on y avoit mis ces mots ; *quoy que ces propositions soiēt justemēt condamnées* : le P. la Chaize a fait rayer ces paroles , & y a fait mettre en la place un petit galimathias ; *que même les bonnes choses , qui nous viennent*

ment du Tribunal de l'Inquisition, ne doivent pas être reçues.

Le Prov. Mais que pensez-vous du Pape d'aujourd'huy.

Le Par. Pour moy je croy que c'est le plus honneste homme qui soit dans l'Eglise. Il y a long - tems que le St. Siege n'a esté occupé par une personne d'une aussi grande probité : il est d'un caractère tout à fait Apostolique.

Le Prov. J'ay vû des Huguenots qui avoient de l'estime pour luy , & qui le croyoient capable de travailler à une bonne réformation, s'il étoit aidé & suivi : mais il a trouvé par tout une opposition surprenante La Bulle qu'il a publiée contre quelques indulgences a esté si mal reçûë en France , que toutes les bonnes ames en ont esté scandalizées. On fait même dire au Roy à propos de cette Bulle , que le Pape venoit de faire plus de tort à l'Eglise , que les Huguenots ne luy
en

en pouvoient faire en cinquante ans.

Le Par. Il y a pourtant un endroit dans ce bon Pape que je ne sçaurois approuver. C'est qu'il ne veut rien rabattre des ces hautes & superbes prétentions de la Cour de Rome touchant l'infalibilité du St. Siege & la superiorité du Pape sur le temporel des Rois. Vous sçavez peut - estre qu'il a fait mettre dans l'Indice Expurgatoire , par la congregation de l'Inquisition , les livres du Pere Maimboug , & entr'autres l'Histoire de la décadence de l'Empire , parce qu'on y a trouvé quelques propositions qui n'étoient pas assez conformes à la Theologie Italienne , & qui rendoient les Princes trop indépendans du Pape dans le temporel. Il me semble qu'un Pape de son caractère devoit avoir de l'humilité , & par consequent il ne devoit pas entrer dans les superbes sentimens de ses
 Pré

Predecesseurs qui ont voulu abbaïsser les têtes couronnées jusques sous leurs pieds.

Le Prov. Vous m'apprenez ce que je ne sçavois pas. Voicy qui est assez singulier , un Jesuite escrire contre le Pape ! Ah ! sans doute c'est pour vanger la Societé des Jesuites , & châtier le Pape de ce qu'il favorise leurs ennemis. Ces Mrs. sçavent dire , vive le Roy , vive la Ligue , selon les tems.

Le Par. Assurément le chagrin du P. Maimbourg contre les Jansenistes pourroit bien l'obliger à écrire d'une maniere opposée aux interets du Pape ; car ce Pere est un des plus grands ennemis de Port Royal. Mais outre cela , la gloire du Roy & le grand succès de ses armes , engage cette societé dans cette conduite. On diroit que le P. Maimbourg se fait un plaisir & un honneur de voir ses livres dans l'Indice , & qu'il ait composé son Histoire du Lutheranisme

nisme exprés pour grossir le cata-
 logue des livres défendus à Rome.
 Car il ne perd aucune occasion de
 censurer indirectement la conduite
 du Pape. Et mesme il a trouvé
 moyen de faire un à propos dans
 l'Histoire de Luther , pour con-
 damner les sentimens & les actions
 du Pape d'aujourd'huy sur le dé-
 messé qu'il a avec le Roy au sujet de
 la Régale. Dans le fonds les Jesuites
 n'ont point abandonné leur Theo-
 logie, ils sont aussi zelez Partisans
 du St. Siege qu'ils ont jamais esté,
 mais ils dissimulent & ils tolerent
 le P. Maimbourg, parce qu'il flat-
 te un Prince qu'ils ont peur d'offen-
 cer. Le Roy est fort jaloux de son
 autorité & de sa grandeur. Il est
 bien aise de trouver des gens qui
 soutiennent le droit des Rois con-
 tre les prétentions de la Cour
 de Rome. Il flatte fort les Jesui-
 tes, il fait regner le Pere la Chai-
 ze qui est de cet orde ; il est
 juste

juste qu'ils ayent quelque complaisance pour luy. Mais dans le fons ils desavoüent le P. Maimbourg, & dans un autre regne il n'en auroit pas esté quite pour une legere discipline. Le P. la Chaize est aussi mal en Cour de Rome que l'on peut être : c'est pourquoy il a interest de ménager l'esprit du Roy, de la protection duquel il ne sçauroit se passer ; & c'est luy qui soutient le P. Maimbourg. Cependant les Protecteurs des libertez de l'Eglise Gallicane prétendent que ce Pere fait beaucoup d'honneur à sa société, & qu'il fait voir que la Theologie Italienne touchant l'autorité du Pape ne passe pas entre les Jesuites pour un article de foy, comme on avoit crû jusqu'icy ; mais pour les raisons que je vous ay dites, je ne pense pas que l'on en puisse tirer un grand avantage. Le General des Jesuites s'est expliqué là dessus fort nettement. Le Pape luy ayant fait
de

de grandes plaintes du P. la Chaize & du P. Maimbourg , il a répondu qu'il ne pouvoit rien contre deux personnes qui étoient sous la protection d'un aussi grand Roy. C'est assez dire , que si les tems ou le gouvernement changeoient , on feroit raison au Pape des entreprises de ces deux Jesuites.

Le Prov. Je suis surpris de ce que le Pape , du caractère dont je le conçois , est si jaloux de cette fausse autorité que ses Prédecesseurs avoient usurpée sur l'Eglise & sur les Rois. Et j'en suis d'autant plus estonné que le livre de Mr. l'Evêque de Condom m'avoit persuadé qu'on ne regardoit plus à Rome les controverses sur l'autorité du Pape comme des affaires importantes. Vous sçavez que dans cet ouvrage il passe fort legerement sur l'autorité du Pape , & n'en dit que des choses generales , dont tous les Catholiques conviennent. J'ay toujours ce
pe-

petit livre sur moy, voyons ce qu'il dit. *Quand aux choses dont on sçait qu'on dispute dans les écoles; quoy que les Ministres ne cessēt de les alleguer pour rendre cette puissance odieuse, il n'est pas necessaire d'en parler, puis qu'elles ne sont pas de la foy Catholique. Il suffit de reconnoître un Chef établi de Dieu pour conduire tout le troupeau dans sēs voyes.* Cela signifie assés clairement, que tout ce qui s'est dit d'excessif sur l'autorité du Pape par les Moines & par les Italiens, doit être conté pour rien. Or vous voyez comme toute la Cour de Rome approuve ce livre; & même voilà un bref du Pape qui en louë & la methode & la doctrine.

Le Par. Ce que vous dites est d'un bon Provincial, & d'un homme de bonne foy. Comment avez-vous pû donner dans ce panneau? Croiriez-vous que la Cour de Rome pût renoncer à ces prétendus droits qui luy ont coûté tant de peines,

nes & même tant de Sang à acquérir ? Croyez - moy le plaisir de régner est trop doux pour y renoncer. Cet Empire que le Pape exerce sur les Rois de la Chrétienté l'élève trop haut pour l'abandonner. Il est vray qu'une partie des Princes , à l'imitation des Rois de France , essayent à secoüer le joug. Les Empereurs ne se font plus couronner par le Pape ; on ne redoute plus tant les foudres du Vatican. Les Rois de Portugal n'ont pas abandonné leur Couronne , encore que le Pape ait voulu la leur ôter. Mais , quoy qu'il en soit , quand même la Cour de Rome auroit perdu le corps de cette puissance , elle en retiendra l'ombre jusqu'à la fin.

Le Prov. A ce conte , ce prétendu relâchement de la Cour de Rome sur le fait de son autorité , est un piège que l'on tend aux P. Reformez.

Le Par. Vous en pouvez juger
par

par la délicatesse de cette Cour à l'égard des écrits du P. Mainbourg Car enfin ce Pere à écrit d'une manière tres respectueuse pour le St. Siege. Cependant on luy fait un crime de ce qu'il n'a pas outré les matieres comme les autres Escrivains de la Societé.

Le Prov. Puis que nous sommes sur le livre de Mr. de Condom, il faut que je vous demande ce que vous en pensez. Vous m'avez promis de m'instruire de tous les moyens par lesquels on prétend ramener bientôt les Huguenots au giron de l'Eglise, & vous ne me dites rien de ces voyes d'adoucissement dont on parle tant, & que l'on regarde comme un moyen sûr de convertir tous ceux de ce parti qui ne sont ni opiniâtres ni entêtez.

Le Par. Il ne se peut rien de plus spirituel, de mieux tourné & de plus délicat que le livre de Mr. de Condom : mais je ne vous en ay
rien

rien dit , parce que je ne le croy pas utile pour conduire au bout où il tend. Dans le fonds , cette methode ne vaut rien , & dans la suite elle fera plus de mal à l'Eglise Catholique , qu'elle ne luy fait aujourd'huy de bien.

Le Prov. Je voy pourtant plusieurs personnes qui louent cet ouvrage & qui en parlent comme d'un chef d'œuvre ; & j'ay vû beaucoup de Huguenots que le livre a convertis.

Le Par. Croyez-moy , mon bon Mr. ces gens - là se feroient bien convertis sans le livre de Mr. de Condom. Ce livre ne convertit que ceux qui veulent quitter leur Religion , & qui cherchent des prétextes pour se deffendre de l'accusation de legereté. Feu Monsieur de Turenne est le premier qui s'est donné bien de la peine pour faire valoir cette pièce. Il s'étoit fait Catholique apres avoir vieilli dans le parti des Huguenots. Il craignoit qu'on

qu'on ne l'accusât d'avoir quitté sa Religion par intérêt. Comme il estoit extrêmement délicat sur le Chapitre de l'honneur , & que la gloire estoit son idole , il voulut persuader à toute la terre qu'il s'étoit converti par un principe de conscience. De converti il devint même convertisseur : & parce qu'il ne pouvoit être persuadé que bien des choses qui s'enseignent parini nous , & qui s'y pratiquent , fussent bonnes , il fut bien aise de trouver l'Abbé Bossuet , qui luy tourna les choses du côté qu'il vouloit qu'elles fussent , & qui luy déguisa ce qu'il n'avoit pû souffrir en le regardant sans ce déguisement. En suite le monde s'est entêté de cét ouvrage : on a publié qu'il faisoit de grandes conversions. Plusieurs Huguenots se sont fait instruire selon cette methode ; ils ont esté bien-aisés de pouvoir dire que leurs Ministres estoient d'insignes calomnieux.

teurs, qui leurs avoient représenté la doctrine de l'Eglise Catholique toute differente de ce qu'elle est. Le bruit de ce Livre a passé jusqu'en Italie : on a persuadé à la Cour de Rome que cet petit livre alloit rendre toute la France Catholique, & elle a donné dans ce piège. Mais dans la verité, ce livre n'est bon qu'à faire des relaps. Car si les Huguenots s'étoient convertis de bonne foy sur l'assûrance que ce livre leur donne que nous ne servons point les Images, & que nous n'invoquons les Saints que comme nous prions les fideles sur la terre de prier Dieu pour nous ? que diroient-ils quand ils se verroient dans nôtre Eglise & qu'ils y verroient servir les Images & invoquer les Saints par tous les actes externes d'une adoration religieuse ? Certainement ils nous croiroient de mauvaise foy ; ils diroient qu'on les a trompez & ils retourneroient au Bourbier de l'Herésie.

refie. Il vaut bien mieux agir de bonne foy , dire les choses comme elles sont , & faire voir aux Heretiques la verité toute nue. Mais je vous avouë que ce n'est pas le plus grand mal que ce livre pourra faire.

Le Prov. Quel est ce mal si terrible que vous prévoyez & qui vous fait peur ?

Le Par. Ce mal : c'est que de semblables ouvrages sont capables de grossir un parti qui est dans le sein de l'Eglise Catholique , & qui la ruinera quelque jour , si l'on n'y trouve du remede. Il faut donc sçavoir que jamais l'Eglise n'eût autant de mauvais Catholiques qu'elle en a aujourd'huy. Le Monde , la Cour & les Armées sont pleines de Deïstes , de gens qui croient que toutes les Religions sont des inventions de l'esprit humain. Ces esprits temeraires doutent de tout. Ils sont armez de méchantes difficultés contre les livres du V. & du N. Testa-

Testament , pour n'estre pas obligez de croire que ces livres soient veritablement des Autheurs dont ils portent le nom. De là vient qu'aujourd'huy ceux qui se piquent de quelque capacité pour écrire , se sont mis en tête de deffendre la Religion Chrétienne contre les incrédules : tous les travaux tournent de ce côté-là ; & mesme si quelque pedant fait une rapsodie de Rabinage & de Critique sur les livres du V. & du N. Testament , ou sur quelques Textes particuliers , il appelle cela , *Demonstration Evangelique ; Reflexions sur la verité de la Religion Chrétienne* : & la plus part de ces recueils sont plus propres à confirmer ces Deistes dans leur incrédulité qu'à les en faire revenir ; parce que ce sont des compilations où le jugement ne regne pas, le bon y est meslé avec le mauvais , le fort avec le foible ; & ces esprits incrédules sont plus confirmez dans leur

E in-

incrédulité par les méchantes raisons & les foibles conjectures qu'on leur donne pour des remarques solides , qu'ils ne sont touchez par les bonnes raisons qu'on mêle avec les mauvaises. Outre cela , ces sortes d'ouvrages , où cent opinions différentes sont rapportées sur un même sujet , ne servent qu'à fournir un nouveau prétexte à l'incrédulité : Elle conclut que tout est incertain ; que les plus éclairés n'ont sceu à quoy s'en tenir ; & se sont trouvez dans des sentimens tout à fait opposez. Il est vray que quelques-uns de ces écrits , qui se font pour la deffence de la Religion Chrétienne , sont de taille à épouvanter les esprits libertins qui ne sont pas capables d'une longue application ; ainsi ne lisant jamais ces gros volumes , ils n'en tirent pas de conclusions desavantageuses à la Religion Chrétienne. Mais pour ce qui est des livres de la taille de celui de Mr. de

Con-

Condom, tout le monde les lit. Or vous ne sçauriez croire combien la methode, dont se servent ces Mrs. qui ont inventé ces voyes d'adoucissement, confirme ces libertins dans leurs sentimens. On leur y fait voir la Religion sous une face toute nouvelle; & là dessus ils nous disent, voicy un homme qui nous transporte en un autre pays; dans cette Religion nouvelle on ne sert point les Images, on n'invoque point les Saints, seulement on les prie comme on prie les Fideles sur la terre de prier Dieu pour nous. Jus- qu'icy j'avois crû que les dévotions pour la Vierge & pour les autres Saints, estoit une chose importante; Je voy la plus-part des dévots qui s'en font une grande affaire; & ceux-cy disent, que ce n'est rien, qu'on s'en peut passer, & qu'il suffit d'invoquer Dieu & J. Christ; évidemment ils lâchent le pied; ils reconnoissent que l'Eglise a erré,

& qu'elle a tort de recommander le service des Images & l'invocation des Saints sous peine d'anathème. Si l'Eglise a erré dans ces articles , pourquoy feroit-elle infaillible dans les autres ? Elle s'est trompée quand elle nous a ordonné d'adorer les Images , de bâtir des temples, d'instituer des Fêtes & de faire des Sacrifices à l'honneur des Saints ; pourquoy n'auroit-elle pû se tromper aussi dans ce qu'elle nous donne pour divin , un livre qui peut - estre ne l'est pas ? Elle n'a pas d'autre garand à nous donner de la verité de ces livres & de cette Religion qui est fondée sur ces livres , que son autorité & son infaillibilité ; voicy des Autheurs Catholiques qui évidemment font brêche à cette autorité infaillible ; & ainsi ils ouvrent la porte à tous nos doutes.

Le Prov. Je comprends cela. Mais est-ce là ce parti que vous croyez capable de ruiner la Religion Catholique ?

Le

Le Par. Non : ce ne sont pas là nos plus dangereux ennemis ; ce sont ces Catholiques que j'appelle du tiers parti , qui font profession de croire que l'Eglise Romaine est la véritable Eglise , qu'on s'y doit tenir inseparablement attaché , & qu'on ne s'en devoit jamais separer : mais qui cependant n'ont aucune attache à ses dogmes, ni aucun respect pour son culte. Jamais ces sortes de gens ne furent en si grand nombre dans ce Royaume. Il y en a d'entr'eux qui poussent leur incredulité si avant qu'elle va jusqu'à revoquer en doute les plus importantes veritez du Christianisme. Ils sont Soci-niens, ne croient ni le mystere de la Trinité, ni celui de l'Incarnation. Je sçay là dessus de choses si particulieres que je n'en sçaurois douter. Je ne vous les diray point , parce que cela ne serviroit qu'à vous scandalizer. Et ce qui est de plus terrible , c'est que ce n'est pas là seule-

E 3 ment

ment la Religion de nos jeunes Auteurs, c'est la Theologie de quelques Societez graves, sages & qui font une grande parade de la pureté de leurs mœurs & de leur attachement pour la foy Catholique. Jugez si des gens qui révoquent en doute les mysteres de la Trinité & de l'Incarnation, que tous les Chrétiens reçoivent, ont du respect pour celui de la presence réelle & de la Transsubstantiation qui est exposé à tant de contradictions depuis sept ou huit cens ans? Sans conter ces Sociniens, il est certain que plusieurs Catholiques ne sont en façon du monde persuadés de la verité de ce mystere. Ils ne font pas même difficulté de s'en ouvrir aux ennemis de nôtre Religion, quand ils sont dans le tête à tête, & qu'on ne leur en peut faire une affaire. Quand on leur demande comment ils peuvent adorer un objet qu'ils ne regardent que comme une creature, ils disent qu'ils

qu'ils n'adorent pas le Sacrement , mais que leur adoration se rapporte à J. Christ qui est assis dans les cieux sur le Thrône de sa gloire.

Le Prov. Je me trouvoy il n'y a pas long-tems dans un lieu où je fus témoin d'une conversation fort eschauffée entre des Ecclesiastiques qui accusoient certains nouveaux Philosophes d'estre tres-mauvais Catholiques , & de s'entendre avec les Calvinistes sur le point de l'Eucharistie. Ne sont-ce pas les gens dont vous venez de parler ?

Le Par. Ouy : au moins ceux dont vous parlez font partie de ceux dont je parle ; car il y en a bien d'autres , outre ces nouveaux Philosophes , qui n'ont aucune foy pour les mysteres de l'Eucharistie. Ces nouveaux Philosophes dont vous parlez s'appellent *Cartesiens* & *Gassendistes*. Je ne me suis jamais extremement meslé de ces differens Philosophiques ; mais j'en entens

si souvent parler qu'il m'en est demeuré quelque chose. J'ay souvent ouï dire que ces Philosophes croient, les uns que l'essence de la matiere & des corps consiste dans l'estenduë actuelle, & les autres qu'elle consiste dans l'impenetrabilité. Là dessus les Catholiques zelés leur disent que cette philosophie ruïne le mystere de la Presence réelle; car si les corps sont essentiellement étendus & impenetrables, il est impossible que le Corps de J. C. soit dans l'Eucharistie sans étenduë & se penetrant luy-même; c'est à dire, ayant ses parties renfoncées les unes dans les autres. Or c'est la foy de l'Eglise que le corps de J. C. est dans le Sacrement renfermé sous un point.

Le Prov. Cette difficulté est sensible; il ne faut point estre Philosophe pour la comprendre: qu'y répondent-ils?

Le Par. Ils y répondent par de gran-

grandes protestations de la pureté de leur foy & de leur soumission à l'Eglise. Ils disent qu'ils parlent en Philosophes , & non pas en Theologiens : qu'ils considerent la matiere dans son état naturel quand ils la définissent par l'étendue , ou qu'ils la disent essentiellement impenetrable : qu'ils ne se mettent pas en peine de ce qu'elle peut estre dans cet estat surnaturel où Dieu la peut mettre par sa puissance. Ils se tournent de cent côtez. Les uns disent que l'étendue est de l'essence du corps , mais non pas une telle étendue ; que le corps que N. S. J. Ch. avoit à l'âge d'un an , estoit le même corps que celuy qu'il avoit à l'âge de trente ans : que le corps de J. Ch. peut estre dans l'Eucharistie n'ayant que la grandeur de la barbe d'un ciron , & que cette estendue peut suffire pour sauver cette verité que l'essence du corps consiste dans l'étendue. Ils disent encore que

E 5 l'es-

l'essence du corps de J. Ch. consiste dans une certaine petite partie du cerveau, qui est presque insensible, à laquelle l'ame est attachée; & qu'en supposant que dans l'Eucharistie il n'y a que cette partie essentielle du corps du Seigneur, il y peut estre corporellement sans y occuper beaucoup de lieu. D'autres disent que Dieu fait illusion aux sens, & qu'après la consécration ce qui paroît du pain est réellement le corps de J. Ch. que ce corps de J. Ch. est étendu; mais que Dieu par sa puissance fait que cette estendue demeure invisible: que souvent les corps conservent leur estendue, sans que cette estendue soit sensible. Quand nous regardons un géant de dessus une montagne, disent-ils, il nous paroît une pygmée: cependant il conserve toute son estendue. Enfin ils disent des choses si peu probables & si étranges, qu'il est clair qu'eux mêmes n'en sont en façon du

du monde persuadez, & qu'ils n'esperent pas d'en persuader les autres. En un mot, parce qu'on ne scauroit renoncer à son sens commun; ni croire que de si habiles gens aient perdu le leur, l'on ne scauroit se persuader que de bonne foy ils croient la Transsubstantiation possible. Le mal-heur est que les gens qui sont engagez dans ces principes ne sont pas des hommes mediocres; ce sont les plus illustres societez de l'Eglise, & les plus pures; ce sont les premiers esprits du Siecle. Les Theologiens du Port-Royal sont des hommes qui se sont distinguez autant qu'il se peut par leur probité par la pureté de leur Morale & de leur Theologie, par leur vie solitaire & retirée du monde, par leur sçavoir vaste & étendu, par la pénétration de leur esprit, par la beauté & la fécondité de leur imagination, par les beautés dont ils ont enrichi nôtre langue, & par des productions

tions qui font grand honneur à la France , & qui font de grande utilité à la République des lettres. Tous ces hommes si habiles ont autant d'attachement pour le Cartesienisme que pour le Christianisme. Cette grande Societé des Peres de l'Oratoire est dans les mêmes principes. Je ne sçay si vous avez oüy parler d'un livre qui a pour tître , *La recherche de la verité*. Il n'a pas esté fait d'ouvrage dans nôtre Siecle où il y ait plus de subtilité de raisonnement , plus de penetration d'esprit , & plus de solide Metaphysique. L'Autheur de ce livre , aussi bien que tous ceux de sa Societé , paroît avoir une attache tres grande à cette Philosophie. Il est vray que les Peres de l'Oratoire ont promis de ne plus parler & de ne plus écrire là-dessus ; mais ils n'ont pas promis de ne plus penser : Et pendant qu'ils penseront , ils ne s'empêcheront jamais de communiquer

quer leurs pensées. Après tout , cette methode d'empêcher d'enseigner une doctrine , n'est pas si bonne que l'on croit pour en empêcher le progres : sur tout quand il s'agit de Philosophie , sur laquelle les esprits se persuadent qu'on ne doit pas gêner leur liberté. Nous nous portons plus violemment aux choses qui nous sont deffenduës.

Le Prov. J'ay fort bien écouté ce que vous venez de dire , & ne l'ay pas mal compris ; quoy que cela ne soit gueres de mon métier. Mais je ne comprends pas quelle liaison tout cela peut avoir avec le livre de Mr.de Condom ; & comment ce livre , qui paroît avoir tant de respect pour le mystere de l'Eucharistie , peut servir à grossir le parti de ces gens qui font les esprits forts , & qui soulevent leur raison contre nos mysteres.

Le Par. Je vous le feray bientôt comprendre. Tous les Catholiques

ques du tiers parti, qui n'ont pas trop de respect pour nos mysteres, ont un profond mépris pour toutes les dévotions populaires. Ils regardent l'introduction des Images dans les Eglises, cōme une chose dont on auroit bien pû se passer; l'invocation des Saints, comme une superfluité dans le culte qui fait obstacle à la réunion de tous les Chrétiens; & les excès qui se commettent dans cette invocation des Saints, comme des Superstitions terribles qui souillent la Religion. Ils blâment le culte des Reliques, se moquent de tous les Miracles qui se font par les Images. Ils disent que les Pelerinages, les Indulgences, les Stations, les Visites d'Eglises & d'Autels privilegez, les Scapulaires, les Rosaires, les Confrairies, sont des dévotions monachales qui ne sont bonnes qu'à entretenir les friponneries des Moines Mendians. J'ay de mes propres oreilles entendu l'un de ces

Mrs.

Mrs. disant , que la doctrine de l'Eglise Catholique estoit bonne , mais que les trois quarts des Catholiques estoient idolatres par l'abus qui se faisoit de l'invocation des Saints & du service des Images. Vous n'estes pas assez estranger dans le monde , pour n'avoir pas oüy parler d'un petit livre qui a pour titre, *Avis salutaires de la Ste. Vierge à ses dévots indiscrets*. Ce livre introduit la Vierge qui parle & qui condamne toutes les dévotions par lesquelles on l'honore ordinairement ; Mr. l'Evêque de Tournay a fait l'Apologie de cet ouvrage dans sa lettre pastorale. Ces sentimens ont trouvé plus d'Approbateurs en France dans nôtre grand Clergé que l'on ne sçauroit croire. Mais aussi ne sçauroit-on dire le scandale que toutes les bonnes & simples ames d'entre les Catholiques en ont pris. On a réfuté ces écrits libertins par d'autres écrits tres - Catholiques.

Mes-

Messire Louïs d'Abelly Evêque de Rhodéz, & le P. Crasset Jesuite, ont defendu doctement & solidement la doctrine & la pratique de l'Eglise sur l'honneur qu'elle rend à la Mere de Dieu. Mais cela n'empêche pas le parti contraire de grossir au grand scandale des bons Catholiques. Or il est certain que rien n'a d'avantage servi à augmenter ce parti que l'ouvrage de Mr. de Condom qui reduit le service des Images à rien, l'invocation de Saints & la veneration de Saintes Reliques à tres peu de chose ; qui parle tres foiblement des indulgences, qui ne dit rien du Purgatoire, & qui ne dône pas une grande idée des fruits du Sacrifice de la Messe. On ne peut pas douter que Mr. de Condom & tous les Ecclesiastiques de son parti ne soient dans les sentimens de l'Autheur des avis salutaires de la Sainte Vierge à ses dévots indiscrets, & par consequent ils regardent toutes

tes les dévotions populaires comme de grandes Superstitions. Or certainement cela n'est pas édifiant ; les Heretiques en triomphent , & cela sert à les confirmer dans l'éloignement où ils sont de l'Eglise. Quand même il arriveroit au peuple & aux Religieux de porter un peu trop loin l'honneur & le service qu'on rend aux amis de Dieu & à sa Mere, il vaudroit mieux le dissimuler , que de confesser ces excès & de les condamner. Ces Messrs. ont même l'imprudence de produire au public des Histoires scandaleuses qui réjouissent les Heretiques. Par exemple , se peut-il rien de plus terrible que ce qu'ils ont fait imprimer contre les Indulgences & contre les Reliques , avec cette Bulle d'Innocent XI. qui condamne quelques Indulgences supposées , sans dessein de faire tort à celles qui sont veritables ? Entre les autres voicy une des Histoires qu'ils ont publiées.

L'an

L'an 1668. le Pape Alexandre VII. envoya en France trois Quaisses de Reliques pour être mises dans l'Eglise de l'Hôpital. Ces trois Quaisses étoient liées avec des cordons de soie rouge & scellées du sceau du Cardinal Ginetti Commis sur les Reliques, & du sceau du Sacristain du Pape. Ces Reliques estoient accompagnées d'une Bulle qui disoit qu'on pouvoit en toute seureté les exposer à la veneration des peuples. L'on avoit déjà fait poser dans tous les quartiers de magnifiques affiches pour attirer le peuple à cette dévotion. Les Evêques de Bayeux & de Cahors, le P. Dom Cosme, le P. Crasset & l'Abbé Fromantieres devoient prêcher pendant l'octave. On ordonna pourtant qu'elles seroient visitées. Dans la troisième quaiſſe on trouva une tête qui parut d'abord veritable. Elle avoit cette inscription, *Caput Sancti Fortunati*. En la visitant on apperçût
au

au dessus de l'oreille un morceau de
 toile peinte : le Medecin , qui s'ap-
 pelloit Mr. de St. Germain , prit
 un fer , gratta , enfonça & trouva
 que c'estoit une tête de carte. On
 mit une bougie allumée dans la tête,
 mais la lumiere ne penetroit point.
 Enfin on jeta la teste dans de l'eau
 chaude , la peinture s'effaça , & le
 carton se détrampa. Mr. de St.
 Germain en fit son procès verbal.
 Mais par une lette de cachet , il
 luy fut defendu de le monstrier,
 sous peine d'estre au moment même
 envoyé à la Bastille. Cela n'est-il
 pas insupportable , qu'il faille que
 les Heretiques apprennent de sem-
 blables Histoires des Catholiques ?
 & quels Catholiques sont-ce-là ?
 Après tout , ces Catholiques du
 tiers parti ont passé par dessus cette
 barriere de respect qui faisoit la seu-
 reté de l'Eglise ; c'est l'opinion de
 son infaillibilité. Il est impossible
 que des gens , qui regardent avec
 tant

tant de mépris des devotions que l'Eglise autorise , tiennent cette Eglise pour infallible. S'ils se donnent la liberté de croire qu'elle a erré en quelque chose , ils ne tarderont pas à examiner le reste ; & peut-estre que leurs fausses lumières les porteront plus avant qu'ils n'ont aujourd'huy dessein d'aller. C'est ainsi que je conçois que ces voyes d'adoucissement , que l'on croit de si grand usage pour la conversion des Heretiques, pourront bien un jour perdre l'Eglise de France & des Pays-bas , si Dieu & le Saint Siege n'y donnent ordre.

Le Prov. Je suis tres-satisfait de vous avoir ouïy , & vous m'avez appris bien de choses que je voulois sçavoir. Il me reste encore quelques difficultez sur ces moyens dont on se veut servir pour ramener les Huguenots à l'Eglise. Mais il faut que je me donne quelque tems pour penser à ces difficultez , afin de les di-

digerer avant que de vous en demander l'éclaircissement. Puis que ce jour-cy est pour vous un jour de repos dans la semaine, vous voulez bien, Monsieur, venir dîner à mon Auberge d'aujourd'huy en huit jours. Nous y trouverons une Sale qui ne sera que pour vous & pour moy, & vous acheverez de m'instruire.

Le Par. Je le veux de tout mon cœur, & je ne manqueray pas de me trouver au rendez-vous.

Fin du premier Entretien.

Politique du Clergé

D E F R A N C E .

O U

ENTRETIENS CURIEUX

De deux Catholiques Romains, l'un Parisien, & l'autre Provincial, sur les moyens dont on se sert aujourd'huy, pour détruire la Religion Protestante dans ce Royaume:

ENTRETIEN II.

Le Parisien.

Vous voyez, Monsieur, comme je suis exact à tenir ma parole. Je crains seulement de vous avoir fait un peu trop attendre. J'ay eu bien de la peine à me tirer des mains de mille gens qui m'ont accablé ce matin.

Le

Le Provincial.

Les personnes que l'on voit avec autant de plaisir, ne sçauroient se faire voir trop-tôt. Mais le Cuisinier est celui du logis qui attendoit le plus patiemment vôtre arrivée ; car je croy que son repas n'est pas encore prêt.

Avant le repas on s'entretient de nouvelles du tems; apres-dîné la conversation recommença ainsi.

Le Par. Dites-moy, Monsieur, qu'avez-vous fait depuis que je n'ay eu l'honneur de vous voir ?

Le Prov. Je n'ay presque rien fait, mais j'ay beaucoup souffert. En sortant de chez vous, je trouvay chez moy mon Gentil-homme Huguenot qui m'y attendoit. Après quelques conversations indifferentes, je le fis tomber sur celle de la Religion, & je me voulus servir du conseil que vous m'avez donné, c'est à dire, le pro-

porter à quitter sa Religion par la consideration de la ruine prochaine dont elle est menacée. Mais hélas ! je me suis bien repenti de l'avoir jeté sur ce Chapitre. Il a pensé m'accabler de plaintes & de raisons. Il est encore bien plus sçavant que vous dans le détail des moyens que l'on employe pour détruire son parti. Depuis nôtre entretien je l'ay vû tous les jours , sans qu'il m'ait esté possible de l'éviter : car il étoit au chevet de mon Liçt avant que je fusse éveillé. Parce qu'il est de naissance , & qu'il se distingue par son bien & par son merite , je n'osois donner ordre à mon Valet de Chambre de le congédier. Ainsi j'ay esté obligé de souffrir sa persecution , & de luy donner audience tous les jours trois ou quatre heures.

Le Par. Jesus Maria ! où a - t'il pû trouver tant de choses à dire sur un même Chapitre ?

Le Prov. Il m'a repeté tout ce
F que

que vous m'aviez dit, & l'a fort étendu en l'appuyant de diverses Histoires que vous & moy ne sçavions pas. Il m'a fait voir combien la conduite que nous tenons contre leur parti est opposée à l'honnêteté, à l'humanité, à la bonne foy, & même aux véritables intérêts du Roy & de l'Estat. Enfin je croy qu'on feroit un livre de tout ce qu'il m'a dit. Ainsi, bien loin de le convertir, peu s'en est valu qu'il ne m'ait perverti.

Le Par. Je ne seray pas fâché de sçavoir un peu quelque chose du détail de vos conversations.

Le Prov. Je vous attendois avec une grande impatience pour vous en faire part; car il a bien fortifié les difficultés que j'avois à vous proposer. Je vous assure qu'à parler sérieusement, il m'a quelquefois ému & touché. Par exemple, il me disoit hier; faut-il qu'on fasse tant d'efforts pour nous arracher ce cœur François que Dieu & la naissance
nous

nous ont donné ? Qu'avons-nous fait pour meriter tant de malheurs & de si severes châtimens ? On nous chasse , on nous éloigne , comme si nous étions les pestes de la Republique ; on nous traite comme les ennemis du nom Chrestien. Dans les endroits où l'on tolere les Juifs , ils ont toute sorte de liberté , ils exercent les arts & la marchandise ; ils sont Medecins , on les consulte , on met entre leurs mains & la santé & la vie des Chrestiens. Et pour nous , comme si nous étions souillees , on nous deffend l'approche des Enfans qui viennent au monde , on nous bannit des Barreaux & des Facultez , on nous éloigne de la personne de nôtre Roy ; on nous bannit des Societez , on nous arrache les charges , on nous défend l'usage de tous les moyens qui nous pourroient garentir de mourir de faim ; on nous abandonne à la haine du peuple , on nous ôte cette precieuse liberté que nous

avions achetée par tant de services , on nous enleve nos Enfans qui sont une partie de nous-mêmes , on nous fait mener une vie languissante dans la bassesse , dans la pauvreté , & souvent dans de noires prisons. Autrefois quand on rendoit des declarations qui nous étoient contraires , on se contentoit tout au plus de les enregistrer dans les Greffes. Aujourd'huy on les affiche , & on les fait crier par les ruës comme les gazettes , afin d'inspirer au peuple un esprit de fureur contre nous. Et l'on a si bien reüssi , que dans les grandes villes de France nous nous attendons bien de nous voir l'un de ces jours égorgés par une sedition populaire. Nous voicy tout près de l'Inquisition. Peut-on dire qu'il y a liberté de conscience dans un Royaume où l'on bannit les personnes , où on leur fait faire amende honorable , où l'on confisque leurs biens pour cause de Religion ? Il ne faut plus que

que le feu ; & ce terrible tribunal de l'Inquisition , dont la France s'est fait jusqu'icy tant de peur , s'y trouvera établi. Sommes - nous Turcs , sommes - nous Infideles ? Nous croyons en J.Ch. nous le croyons Fils éternel de Dieu , le Redempteur du monde. Nous adorons un seul Dieu , nous l'invoquons seul ; nous n'avons point d'idoles. Nous avons un Souverain respect pour les livres sacrez. Nous croyons un Paradis & un Enfer. Les maximes de nostre Morale sont d'une si grande pureté , qu'on n'oseroit les contredire. Nous respectons les Rois. Nous sommes bons sujets , bons citoyens ; fideles dans le commerce. Qu'on nous fasse nôtre procez dans les formes , qu'on voye si nous avons trempé dans aucune conjuration contre l'Estat , & si nous avons en quelque chose manqué d'obeïssance. Graces à Dieu, nous avons une fidelité à toute é-

preuve , & un fonds d'amour pour nôtre Prince qui ne se peut épuiser. Il ne tient pas à nos ennemis que nous ne soyons les ennemis de l'Estat dont nous faisons partie. Ils ont pour but de nous pousser au crime , afin que le Roy ait une juste occasion de nous perdre. Mais ils n'ont pas encore reüssi dans leur dessein , & ils n'y reüssiront jamais. Le Roy le peut voir. Pendant qu'on détourne avec tant de succès les effets de sa bonté de dessus nous , il n'y en a pas un qui ne soit prest à perdre la vie pour luy. Nous sommes François autant que nous sommes Chrestiens Reformez. Nous verserons jusqu'à la derniere goutte du Sang de nos veines pour servir nôtre Roy , & pour conserver nôtre Religion jusqu'à la mort.

Le Par. Si vôtre Gentil-homme Huguenot a estudié en Rhetorique , il n'a pas tout à fait perdu son tems.

Le Prov. Je ne sçay s'il a fort étudié ?

étudié ? Mais je m'appercevois bien que la passion estoit la source de son éloquence ; car il me disoit ce que je viens de vous dire avec un zele & une ardeur qui vous auroit émû.

Le Par. Mais ne pouviez - vous fermer la bouche à cet Orateur par un seul mot , en luy disant que si l'on vouloit dépeindre la condition des Catholiques en Hollande & en Angleterre , & dans tous les lieux où les Huguenots sont les Maîtres , on feroit un tableau de leurs miseres un peu plus touchant que n'est celui qu'il faisoit du mauvais traitement qu'on fait aux Religioneux en France ?

Le Prov. Je n'ay pas manqué à luy remettre cela devant les yeux ; mais il a eu cent choses à me dire là dessus.

Le Par. Vous m'obligerez de m'en dire quelques-unes.

Le Prov. Je vous les diray. Premièrement à l'égard de la Hollande, il me disoit , que je supposois une

chose tres - éloignée de la verité ; c'est que les Catholiques y sont dans l'oppression. Je sçay , me disoit-il, que vous avez esté en ce pays-là , & vous ne me pouvez nier que l'on n'y aille à la Messe avec autant de liberté qu'à Paris. Pleust à Dieu ! ajoutoit-il , que nos Reformez eussent les mêmes commoditez en France que les Catholiques ont en ce Pais-là. Il n'y a point de Ville dans laquelle les Catholiques soient en nombre considerable , où ils n'aient dix & vingt Maisons où l'on dit la Messe en plein jour & avec une entiere liberté. On les y voit entrer, on les en voit sortir , & personne ne leur dit jamais un seul mot. Tout le chagrin qu'ils ont c'est de n'estre pas Maîtres des Eglises & d'estre obligez de faire leur service dans des Maisons particulieres. Il y a dans la Hollande , qui est bien petite , dix fois plus d'Ecclesiastiques qu'il n'y a de Ministres dans toute la
Fran-

France qui est bien étendue. Il y a un Clergé & une Hierarchie complete. Amsterdam & toutes les autres grandes Villes ont leurs Evêques. Ces Evêques ont leur Chapitre & leurs Prêtres : il y a même des Maisons de Religieux. Il est vrai que tous ces gens sont un peu déguisez , mais les connoit-on moins ? seroit-il difficile de les deterrer ? Ils sont connus comme les Ecclesiastiques le sont en France , & on ne leur fait pas la moindre insulte. Il est vrai encore qu'à la sollicitation de quelques zelez du peuple , l'Estat faisoit autrefois des placarts de tems en tems qui défendoient l'exercice de la Religion Catholique : mais on ne le fait plus , & jamais cela n'a fait lever une pierre contr'eux. Il leur en coutoit vingt ou trente pistoles pour le Juge de Police qui mettoit ces placarts en sa poche , & l'on n'en entendoit plus parler. Il ajoutoit à cela , qu'il est

inoui que dans ce Pays - là on ait fatigué les Catholiques pour les convertir. On ne les chicane point dans leur commerce. Ils sont Marchands ; Medecins , Artisans , Avocats ; & excepté les Charges du Gouvernement de l'Estat , ils sont reçûs sans distinctions à toutes les Professions sans même qu'on s'enquiere de quelle Religion ils sont. On ne fait le procès à personne comme relaps , ou pour avoir changé de Religion. En un mot la liberté de conscience y est entiere , aussi-bieu que dans tous les autres lieux où la Religion Reformée est dominante. J'avoüe que je n'eus rien à répliquer à cet article , car j'avois vû de mes yeux tout ce qu'il disoit. Il y avoit un jour auprès de moy dans un batteau un Prêtre habillé de noir , qui n'étoit pas autrement deguisé qu'en ce qu'il estoit en habit court , qui disoit son Brevaire devant cent personnes avec autant de liberté qu'il auroit pû faire en France. Le

Le Par. Et que disoit-il de l'Angleterre ?

Le Prov. Il disoit qu'à Londres il y a vingt-cinq Maisons, sans compter celles des Ambassadeurs des Princes Catholiques, dans lesquelles on dit la Messe en plein jour sans qu'on en fasse jamais aucune recherche ; qu'à la vérité la liberté n'est pas tout à fait si grande à la campagne ; mais que tous les Gentilshommes avoient leurs Aumôniers & des Prêtres chez eux, & que tous les Catholiques y alloient à la Messe. Mais ce n'estoit pas là ce qu'il avoit principalement à m'opposer. Je le veux, disoit-il, que les Catholiques aient moins de liberté en Hollande & en Angleterre, que les Reformez n'en ont en France. Mais y a-t-il de la Justice à comparer à cet égard la France à l'Angleterre ? Que ne compare-t-on l'Angleterre avec l'Espagne, l'Italie, la Hongrie & tous les États d'Allemagne sujets

à la Maison d'Autriche ? On nous oppose la severité des Anglois contre les Catholiques , & nous opposons la cruauté des Espagnols contre nos gens. Y a-t-il de la comparaison ! Les Catholiques n'ont pas liberté d'exercice en Angleterre , mais ils y vivent, ils y trafiquent, ils y exercent les Arts , ils y sont connus sans péril , ils y font même leur service , sans autre mal , s'ils sont découverts , qu'une défense d'y plus revenir. En Espagne & en Italie ceux qu'on appelle Calvinistes & Lutheriens sont chassés comme des Lions & des Ours : on va à la quête ; si on les découvre , on les brûle tous vifs. S'ils avoient la hardiesse de faire quelque acte public de leur Religion , il n'y auroit point de supplices assez cruels pour les punir. C'est assez qu'on soit soupçonné , ou seulement accusé de Lutheranisme , pour être jetté dans les prisons de l'Inquisition où il faut périr sans ressource.

Le

Le Par. Cela n'est pas mal imaginé. Car enfin il est certain qu'on n'a pas encore établi d'Inquisition contre les Catholiques dans les païs où l'heresie de Luther & de Calvin dominant. Mais ne vous disoit-il rien de plus fort ?

Le Prov. Vous allez entendre : ce qu'il ajoûtoit me parut considerable. C'est que les Princes Huguenots ne peuvent pas avoir la même tolerance pour les Catholiques dans leurs Estats , que les Princes Catholiques peuvent avoir pour les Huguenots ; parce que les Princes Protestans ne peuvent estre assûrez de la fidelité de leurs sujets Catholiques , à cause qu'ils ont fait serment de fidelité à un autre Prince qu'ils considerent comme plus grand que tous les Rois ; c'est le Pape : & ce Prince est ennemi juré des Protestans. Il oblige les peuples à croire qu'un Souverain tombé dans l'heresie est déchû de tous les droits de
Sou-

Souveraineté , qu'on ne luy doit aucune obeïssance qu'on peut impunément se revolter contre luy , qu'on luy peut courir sus comme à un ennemi du nom Chrestien , jusqu'à l'assassiner. * Et là dessus il me cita Mariana , Carolus , Scribanus , Ribadnera , Tolet , Gretser , Hereau , Arnicus , Lessius , Valentia , Dicatillus; & plusieurs autres qui sont citez par les Jansenistes dans le Livre de la Morale des Jesuites , & par les Ministres. Tous ces Autheurs , me disoit-il , enseignent , conformément à la Theologie de Rome ; qu'un Prince Heretique & excommunié par le Pape n'est qu'un particulier contre lequel on peut prendre les armes ; que l'on peut mesme assassiner ou empoisonner. Il ajoûtoit à cela les exemples de tant de parricides qui ont esté commis ou attentez selon ces maximes.

* *Voyla Morale des Jesuites liv. 3. ch. 3. p. 660. Edit. in 4.*

mes. Combien de fois , disoit-il, a-t-on voulu assassiner la Reine Elisabeth ? Le Prince Guillaume d'Orange assassiné par deux fois ; en a perdu la vie à la seconde. Henry III. ne fut-il pas tué par un Jacobin comme excommunié par le Pape , & dépouillé de la dignité Royale ? Jean Chastel n'attenta - t - il pas la même chose sur Henry IV. & Ravallac par le même faux zele ne l'a-t-il pas assassiné ? En suite il me fit l'Histoire de la conjuration des poudres en Angleterre , par laquelle l'an 1606. les Catholiques avoient entrepris de faire sauter le Roy & tous les Grands du Royaume par une mine que l'on avoit faite sous la Maison où s'assemble le Parlement. Il me parla des Jesuites Garnet & Oldcorne , chefs de cette conspiration , qui ont esté mis au nombre des Martyrs malgré eux. Car le Jesuite Garnet allant au supplice, quelqu'un de ses camarades luy disant

fant tout bas à l'oreille , qu'il alloit
 estre Martyr , il répondit; *numquam*
audivi parricidam esse Martyrem.
 Je n'ay jamais ouï dire qu'un parri-
 cide soit martyr. Il me conta cent
 histoires scandaleuses de cette na-
 ture. Entr'autres il m'en fit une
 qui me surprit extrêmement. Il me
 la lût avec toutes ses circonstances
 dans un petit escrit qui a esté mis au
 jour par un Ministre Anglois qui se
 dit Chapelain du Roy d'Angleterre:
 la voicy en abrégé. Un Ecclesiasti-
 que , qui avoit esté Chapelain du
 Roy Charles qui a eu la tête tran-
 chée , se fit Catholique quelque
 tems avant la mort de son Maistre,
 & il entra si avant dans la confiden-
 ce des Jesuites Anglois , qu'ils luy
 firent part d'une piece terrible.
 C'estoit une Consultation répon-
 duë par le Pape , sur les moyens de
 rétablir la Religion Catholique en
 Angleterre. Les Catholiques An-
 glois voyant que le Roy estoit pri-
 son-

sonnier entre les mains des Indépendans , formerent la résolution de profiter de cette occasion pour abattre la Religion Protestante , & pour rétablir la Religion Catholique. Ils conclurent que l'unique moyen de rétablir la Religion Catholique , & de casser toutes les loix qui avoient esté faites contr'elle en Angleterre , étoit de se défaire du Roy & d'abattre la Monarchie. Afin d'estre autorisez & soutenus dans cette grande entreprise , ils députerent 18. Peres Jesuïtes à Rome , conduits par un des Grans du Royaume , pour demander au Pape son avis. La matiere fut agitée dans des assemblées secretes , & il fut conclu qu'il étoit permis & juste de faire mourir le Roy ; Ces Députez en passant par Paris avoient consulté la Sorbonne , qui , sans attendre l'avis de Rome , avoit jugé que cette entreprise étoit juste & legitime : & au retour , les
Je-

Jesuites , qui avoient fait le voyage de Rome , communiquèrent aux Sorbonistes la réponse du Pape, dont on tira plusieurs copies. Les Députés, qui avoient esté envoyez à Rome , estant de retour à Londres, confirmèrent les Catholiques dans leur dessein. Pour en venir à bout les zelez se fourrerent entre les independants , en dissimulant leur Religion. Ils persuaderent à ces gens qu'il falloit faire mourir le Roy ; & il en coûta la vie à ce pauvre Prince quelques mois après. Mais cette mort du Roy Charles n'ayant pas eu toutes les suites que l'on en esperoit , & toute l'Europe s'étant récriée avec horreur contre le parricide commis dans la personne de ce pauvre Prince , l'on voulut retirer toutes les copies qui s'étoient faites de la consultation du Pape & de celle de la Sorbonne. Mais ce Chapelain Anglois , qui s'estoit fait Catholique , ne voulut point rendre la sien-

sienne ; & il l'a communiquée , depuis le retour de la Famille des Stüarts à la Couronne d'Angleterre , à plusieurs personnes qui vivent encore aujourd'huy , & qui sont témoins oculaires de ce que je viens de vous dire.

Le Par. Je n'avois jamais ouï parler de cela. Mais les Calvinistes Anglois ne produisant point de pieces authentiques pour prouver cette accusation , on la peut regarder comme calomnieuse.

Le Prov. Mon Gentil-homme Huguenot ne voulut pas s'en rendre garand , car il est équitable. Cependant il ajoûta que ce qui rendoit la chose tout à fait probable , c'est que cette conduite est une suite de la Theologie des Catholiques zelez d'Espagne , d'Italie , & mesme de France. De plus , il y a diverses circonstances qui rendent la chose apparente. C'est par exemple , que celui qui a publié cette Histoire depuis

puis peu , l'avoit déjà publiée une fois l'an 1662. pour répondre à un petit livret qui insultoit aux Calvinistes Anglois sur ce qu'ils avoient fait mourir leur Roy. Le Theologien , qui sçavoit l'Histoire que je viens de reciter , la publia pour prouver que les Catholiques étoient coupables du crime dont on accusoit les Calvinistes. Quand cette Histoire parut au jour , il y eut une grande émotion dans la Maison de la Reine Mere du Roy d'Angleterre , parce que cette Maison estoit pleine de Jesuites , & mesme ce grand Seigneur , qui avoit mené les 18. Jesuites à Rome , & qui s'estoit fait chef de cette conjuration , estoit l'un des principaux Officiers de la Maison. D'abord ils demanderent justice au Roy par les moyens de la Reine Mere , de l'outrage que celui qui avoit publié cette Histoire scandaleuse , leur avoit fait. Le Docteur s'offrit de prouver son accusation

cusation en justice , & de produire
 ses témoins qui estoient vivans. Le
 Grand Seigneur Officier de la Mai-
 son de la Reine & les Jesuites, voyant
 la resolution de cet homme , n'ose-
 rent le pousser. Ils obtinrent seule-
 ment du Roy par le moyen de la
 Reine Mere , qu'on luy imposeroit
 silence. Vous m'avoüerez qu'il n'y
 a gueres d'innocens qui eussent au-
 tant de mollesse dans une accusation
 aussi terrible. Outre cela , il est cer-
 tain que cette consultation de Ro-
 me a esté vüe par plusieurs person-
 nes. Si elle est fausse , il faut qu'elle
 ait esté supposée par ce Chapelain
 qui s'estoit fait Catholique, & qui la
 montrée du depuis: Or il faut avouer
 que cela n'est gueres apparent. Ce-
 pendant , comme tout cela se reduit
 à un témoin singulier , mon Gen-
 til-homme reconnut que la preuve
 n'estoit pas tout à fait dans les for-
 mes. Mais il appuya fort sur la der-
 niere conjuration d'Angleterre , qui
 fut

fut découverte il y a deux ans , par laquelle on vouloit égorger la moitié du Royaume pour se rendre Maître du reste.

Le Par. Vous aviez un beau moyen de l'arrester tout court là dessus. Car vous sçavez bien que nos Catholiques soutiennent que c'est une pure calomnie inventée par les Calvinistes pour avoir occasion de persecuter les Catholiques. Les Jesuites de St. Omer n'ont-ils pas fait voir que leurs témoins Orates & Bedlovv , sont de faux témoins ?

Le Prov. Je ne manquay pas de luy opposer cela : mais je vous avouë que ma conscience ne me permit pas d'appuyer beaucoup sur cette réponse. Car pour vous dire la verité , je suis tres-persuadé qu'elle est fausse. Je sçay que le faux zele & la fureur que la fausse Religion inspire, sont capables de beaucoup de choses. Je ne conçois bien qu'il peût monter à la tête de quarante ou

cin-

cinquante faux zelez d'ourdir une trame pour la ruine du parti qu'ils veulent détruire. Mais je ne me persuaderay jamais que tout un Royaume puisse entrer dans une semblable conspiration , & qu'un Parlement composé de cinq ou six cens personnes rassemblées de toutes les parties d'un grand Estat , puisse entrer unanimement dans cet esprit infernal de supposer un tel crime à des millions d'innocens pour avoir un pretexte de les persecuter. Aussi mon vieux Huguenot, qui est plein de feu , qui a beaucoup de bon sens , me releva tout aussi - tôt avec beaucoup de vigueur en disant : Est-il possible qu'un homme comme vous me puisse dire une semblable chose ? Ah ! laissez faire ces mauvais contes aux Jesuites de St. Omer, Ils sont accusez , il n'est pas étrange qu'ils se defendent ; & l'action est si noire & si detestable , qu'ils ne sçauroient moins faire que de la
des

desavoüer. Si elle avoit eu un heureux succez , ils s'en feroient fait un honneur : aujourd'huy , parce qu'ils sont découverts , ils nient. S'il ne faut que nier pour se justifier , il n'y aura jamais de coupables. Ils se justifient d'une belle maniere ; Ils mandient des certificats & des attestations pour prouver les contradictions qu'ils imputent à Oates : ce sont des pieces fort mal-aisées à faire & à obtenir. Dans une severe Morale , comme est celle des Jesuites , c'est une grande affaire à des gēs qui sont instruits dans leurs écoles de donner des faux certificats pour sauver l'honneur de toute la Societé des Jesuites , & mesme de toute l'Eglise Romaine. Quand nous n'aurions pas le procez de Hill , de Gréen , de Buri , de Colman , d'Ireland , de Groves , & de Pickering , qui justifient la verité de cette conjuration , pourroit-on croire qu'il y auroit des Juges assez méchans pour

pour condamner à la mort tant de personnes innocentes? Si l'on avoit eu dessein simplement de se défaire de ces sept personnes , l'on avoit des voyes clandestines pour en venir à bout. Mais il faudroit avoir renoncé au bon sens , aussi bien qu'à la conscience , pour faire le procès en public , & à la veüe de toute l'Europe , à des gens dont l'innocence sautoit aux yeux de toute la terre , couvriroit de honte & d'infamie ceux qui les auroient condamnés. Si c'est une querelle d'Allemand qu'un a voulu faire aux Catholiques Anglois , afin d'avoir un pretexte de les perdre , pourquoy ne les a-t'on pas perdus? Qu'a-t'on fait après tout contr'eux que du bruit ? Tout ce qu'on a débité au deçà de la Mer sont des fables. Il n'en a coûté la vie à personne qu'à ces sept misérables. Les Catholiques Romains ont esté pour quelque tems obligez de s'éloigner de

G. Long

Londres , voilà un grand châti-
 ment pour une aussi detestable con-
 juration. Je suis assuré que si l'on a-
 voit découvert en France une pa-
 reille conjuration des Protestans
 contre les Catholiques , ce qu'à
 Dieu ne plaîse , il n'y auroit pas au-
 jourd'huy un seul Huguenot dans
 le Royaume ; & l'on n'auroit pû
 empêcher les peuples de massacrer
 ceux qui seroient eschappez aux ri-
 gueur de la Justice. L'assassinat
 commis en la personne d'Edinond
 Godfroy , le premier Juge qui re-
 çût les dépositions & le destail de la
 conjuration , est une preuve si par-
 lante & si forte , qu'elle est seule
 capable de confondre ceux qui veu-
 lent charger les Protestans de l'hor-
 rible crime d'avoir inventé toute
 cette tragedie pour noircir l'Eglise
 Romaine. Qu'avoit fait ce pauvre
 Juge pour mériter d'estre assassiné ?
 N'est-il pas clair que ces Messieurs,
 qui se sçavent servir si heureuse-
 ment

ment du poignard & du couteau pour regner, ont voulu donner de la terreur à tous les Juges, & les empêcher de poursuivre une enquête qui pourroit coûter la vie à tous ceux qui feroient l'information, & qui rendroient les jugemens? Oates & Bedlovv sont de faux témoins? ce sont donc de faux témoins d'un admirable caractère, des faux témoins qui s'accordent parfaitement entr'eux, qui ne se contredisent jamais: Mais avec tout cela ce sont des faux témoins qui ont bien mal concerté leur affaire. Si c'est une conspiration, si cette piece a esté inventée pour deshonoré la Société des Jesuites, pour prendre & pour écarteler leurs compagnons, il me semble que ces faux témoins devoient un peu mieux s'entendre. Le dix-septième de Decembre on amène cinq accusez pour être examinez, & pour leur faire leur procès. *Withebread* Provincial des Jesuites,

Guillaume Ireland, Jean Fenmich, Thomas Pickering & Jean Grove: on leur produit pour témoins OATES & BEDLOVV : ces deux témoins se trouvent en sçavoir assez & en avoir assez dit pour faire condamner trois de ces gens, *Ireland, Pickering & Grove*: OATES charge également les cinq; mais BEDLOVV n'en sçait pas assez pour faire condamner *Withebread & Fenrvich* : de sorte qu'on est obligé de renvoyer en prison ces deux derniers tous deux Jesuites, & de remettre leur procès jusqu'à ce qu'on eût plus de lumiere. Cela est étrange, ces deux faux témoins sont de grands fots. *Withebead* est le chef de la conjuration, c'est le Provincial des Jesuites, c'est celuy qu'on a le plus interest de perdre, & ils sont assez imprudens pour n'être pas d'intelligence à dire l'un & l'autre ce qui est capable de le faire condamner? Cela ne se comprend pas. OATES est un faux témoin, il

en dit trop pour être crû , à ce que l'on dit. Il faut avouer que si les dépositions de cet homme-là sont fausses , c'est la chose du monde la plus nouvelle & la plus inouïe. Tous les exemples de fureur des Siecles passez ramassez ensemble , n'approchent point de celuy qui se remarque dans ce faux témoin. Il n'y eût jamais une suite de crimes si terribles que ceux dont cet homme charge les accusez. Ils ont , dit-il, embrazé la Ville de Londres plusieurs fois ; ils veulent assassiner le Roy , les Princes , les Grands , & presque les deux tiers des habitans du Royaume , bouleverser un Estat , renverser sa Religion , changer son gouvernement , & faire couler pour cela des fleuves de Sang. Est-il croyable qu'il y ait au monde un homme assez méchant pour charger des innocens de tant de crimes ? Peut-être qu'une passion de vengeance pourroit porter un homme à ourdir

une trame aussi infernale pour se satisfaire de quelque outrage qu'il auroit reçu. Mais quel outrage paroît-il qu'Oates & Bedlovv ayent reçu des Catholiques Romains ? La plus-part des accusez soutiennent que ces gens leur sont inconnus. S'ils leur sont inconnus, ils ne leur ont donc fait aucun outrage qui les ait pû porter à une si prodigieuse vengeance. De plus, par le témoignage de ceux d'entre les accusez qui confessent connoître leurs accusateurs, il est constant que l'un & l'autre de ces témoins étoient Catholiques Romains : Ils ne changent point de Religion, ils ne deviennent point Apostats, ils n'ont aucune raison d'estre poussez d'un esprit de haine contre la Religion Catholique & contre ceux qui la professent. C'est donc la seule horreur du fait qui les a frappez & qui les a obligez à prevenir une si horrible effusion de Sang. Il me semble
que

que des faux témoins , afin de n'être pas exposez au peril de se couper & de se contredire , ne se chargent pas d'un si grand nombre de faits. Il n'y avoit qu'à dire en deux ou trois articles , telles gens ont conjuré contre l'Estat & contre la Religion , & cela se devoit exécuter de cette maniere. Mais on voit qu'Oates propose jusqu'à quatre-vingt chefs d'accusation , & fait une Histoire de plus de 15. ans bien poursuivie & bien soutenue. Il faut avoir une imagination qui n'a gueres de pareille , pour inventer un tel Roman si bien poursuivi. Je trouve aussi que ces témoins sont bien hardis d'inventer des dépositions si horribles contre des gens qui sçavent si bien se servir du couteau pour se défaire de leurs ennemis , comme il paroît par le meurtre de Godfroy. La débonnaire de ces bons Peres iroit encore assez loin, si elle ne se vengeoit pas d'Oates & de

Bedlovv, en cas que leurs dépositions fussent véritables : Mais on aura peine à croire qu'elle allât jusqu'à laisser vivre paisiblement deux imposteurs qui les auroient chargez des plus noires calomnies que l'enfer ait jamais imaginées. Et s'ils ont dessein de les perdre, il est mal-aisé qu'ils n'en viennent à bout tôt ou tard : les Sauvegardes du Roy & la protection du Parlement ne leur serviront de gueres. Si donc Oates & Bedlovv sont de faux témoins, ils sont de grands fous de s'exposer à un aussi grand peril dans cette vie pour se damner encore dans l'autre. Enfin, me dit mon Gentil-homme Huguenot, qu'avons-nous affaire d'Oates & de Bedlovv pour prouver la verité de cette conjuration ? Osons les, si vous voulez de dessus la Scence, & ne jugeons de l'affaire que par les lettres de Colman au Pere la Chaize & quelques autres. Elles ont esté reconnues ces lettres,

tres , l'accusé ne les a point niées. Il y en a une au Nonce du Pape à Bruxelles en datte du 9. d'Aoust 1674. qui dit en propres termes, que leur dessein s'avançoit fort , & qu'on verroit bientôt l'entiere ruïne du parti Protestant. Y a t-il rien de plus fort que ce que Colman dit au P. la Chaize dans une des lettres qu'il luy écrit ; *Nous avons entrepris un grand ouvrage ; il n'y va pas moins que de la conversion de trois Royaumes , & de l'entiere subversion de cette pestilente heresie qui depuis quelque tems a dominé sur cette partie septentrionale du monde. Et nous n'avons jamais eu de si grandes esperances depuis le Regne de nôtre Reine Marie.* Et sur la fin de la lettre , il sollicite puissamment le P. la Chaize à obtenir du secours d'argent & d'armes pour arriver à l'exécution de ce grand dessein. C'est peut-être par la voye de la prédication que Colman prétendoit convertir ces trois Royaumes ? les

armes & l'argent sont fort necessaires pour donner efficace à la grace & à la prédication. C'est assurement dans cet esprit de zele & de devotion bien réglée que Colman disoit; *quand j'aurois une mer de Sang & mille vies, je les perdrais toutes volontiers pour l'exécution de ce dessein; & si pour en venir à bout il falloit détruire cent Rois heretiques, je le ferois.* Ces paroles sont un peu fortes; c'est Bedlovv qui les a rapportées, & qui dit les avoir ouïes. S'il les a inventées de sang froid & sans être ému de colere, je le trouve admirable dans l'art de feindre les passions. Car il faut avouer que ces expressions nous donnent une vive Image d'un homme le plus ému & le plus touché qu'on ait jamais veu. Pour un homme de guerre comme est Bedlovv, je trouve qu'il seroit éloquent, & qu'il réussiroit admirablement à composer le caractère d'un Heros de theatre. Parlons serieusement,

fement , il faut avoir renoncé à toute pudeur pour oser soutenir que toute cette grande action n'est qu'une comédie & une feinte.

Le Par. A propos du P. la Chaise , dont vôtre Huguenot vous parloit sur l'affaire de Colman , j'ay admiré comme les Anglois l'ont noirci par la publication du procès de ce Colman. Car ce Pere y est partout, au milieu, au commencement & à la fin ; & c'est sur luy que roulent les preuves les plus convaincantes qui se produisent contre Colman. Il paroît que ce Pere Jesuite estoit de la partie , & qu'il estoit entré bien avant dans le dessein de rétablir la Religion Catholique en Angleterre par le fer & par l'effusion du sang.

Le Prov. Mon Gentil-homme me remarqua cela , & il me dit là dessus. Il me semble que l'équité du Roy le devrait porter à ne point écouter un tel homme sur ce qui re-

garde les interets de ses sujets de la Religion R. Que ne peuvent point craindre les Protestans de France de la part de celuy qui est entré si avant dans le dessein d'égorger tant de milliers de Protestans ? Quels Conseils peut donner au Roy contre nous celuy qui vouloit faire couler des ruisseaux de Sang de nos Freres & faire une S. Barthelemy au delà de la Mer ? Quand même il seroit innocent de l'affaire d'Angleterre, les avis qu'il donne contre nous devroient estre suspects. Car il est clair qu'il devoit avoir un grand ressentiment des accusations atroces qu'on auroit formées contre luy, & qu'il auroit intention de se vanger sur les Protestans de France des outrages qu'il pretendroit avoir reçû des Protestans d'Angleterre. Il est donc certain que le Roy le devoit considerer comme nôtre ennemy déclaré, & comme un ennemi passionné, & non pas comme

un Catholique zélé. Cependant ce Pere Jesuite se vante d'estre le Maître de toutes les resolutions du Roy dans ce qui nous regarde. C'est luy, si on l'en croit, à qui l'Eglise Catholique est redevable de toutes les declarations severes qui se rendent contre nous. Et quand on eut obtenu la declaration qui défend aux Catholiques de se faire de la Religion Reformée, il entra dans l'assemblée du Clergé cette declaration à la main avec un air de triomphant, & dit : *voicy la piece que l'on sollicite il y a si long - tems ; c'est moy qui l'ay obtenue.* Si cet homme étoit aussi puissant sur l'esprit du Roy comme il s'en vante, les Protestans de France ne pourroient estre assurés de leur vie. Nous sçavons de bonne part, ajoûta - t'il, que les membres du Conseil ne sont pas trop satisfaits de ce que les affaires sur lesquelles sa Majesté avoit accoutumé de les consulter, & de les
en

en croire ; sont aujourd'huy entre les mains d'un Jesuite.

Le Par. Pour moy je vous avouë que je ne suis pas trop bien persuadé non plus que vous , que cette conjuration des Catholiques Anglois soit une fiction. Mais j'essaye de le persuader aux autres , parce que je souhaite que cela soit vray pour l'honneur de la Religion Catholique qui ne devrait jamais inspirer de semblables desseins.

Le Prov. Quoy qu'il en soit , de tout cela mon Gentil-homme Huguenot concluoit , qu'un Prince Protestant ne peut jamais être assuré de la fidelité de ses sujets Catholiques. Au contraire , disoit-il , les Protestans sont sujets à leur Prince par conscience & par un principe de Religion. Ils ne reconnoissent pas d'autre Superieur que leur Roy, & ne croyent point que pour cause d'heresie il soit permis , ni de tuer un Prince legitime , ni de luy refuser obeïssance.

Le

Le Par. Vous pouviez luy demander , si ce que les Anglois font aujourd'huy contre le Duc d'York, s'accorde bien avec cette Theologie. Parce qu'il est Catholique, ils veulent le déclarer incapable de succeder à son Frere, & font une ligue pour un bâtard contre le legitime Successeur.

Le Prov. Je n'eus pas le tems de luy faire cette difficulté , car il la prévint. Il est vray , me dit-il , que les troubles qui sont en Angleterre semblent aller à refuser obeïssance au Duc d'York , à cause qu'il est Catholique. Quand un Souverain est monté sur le thrône par des voyes legitimes , il semble , luy disois-je , qu'il doive avoir tout au moins autant de Privilege que ses sujets , & jouir comme eux de la liberté de conscience. Cela est vray, me répondit-il , quand il ne s'est pas lié les mains par ses propres loix. Mais par les loix du Royaume
d'An-

d'Angleterre, qui sont le loix du Roy aussi bien que celles de l'Estat, le Roy s'est obligé à ne souffrir point d'autre Religion dans l'Estat que la Religion Protestante. Ces loix ne peuvent être cassées que par le Parlement conjointement avec le Roy, parce que dans ce Royaume, pour faire ou pour casser des loix, le Roy ne peut rien sans le Parlement, ni le Parlement sans le Roy. Si donc le Parlement s'oppose à ce que ces loix soient cassées, il faut qu'elles subsistent; & pendant qu'elles subsistent, le Roy n'est point en pouvoir d'établir dans sa Maison une Religion différente de celle de l'Estat. Vous sçavez, me disoit-il, que les peuples d'Angleterre ont de grands Privileges, & que le Roi ne sont pas en droit de faire absolument tout ce qui leur plaît. Particulièrement, ajoûtoit-il, quand il s'agit d'un Prince à établir, les Estats du Royaume, qui sont obligez de veiller à

à la conservation de la Religion ; sont autorisez pour prendre toutes leurs sûretés , afin qu'on n'y apporte aucun changement : ainsi , ou bien ils doivent éloigner du thrône , s'ils en ont le droit , celui qui y veut monter pour ruiner la Religion ; ou tout au moins ils doivent brider son autorité pour l'empêcher d'apporter des changemens. La Religion d'Henry IV. avant qu'il se fût fait Catholique , estoit un obstacle à son établissement sur le thrône , lequel il n'auroit jamais surmonté , bien qu'il fût legitime heritier de la Couronne.

Le Par. Cet homme en sçavoit beaucoup. Il venoit assûrement préparé sur la matiere : car sur le champ il n'auroit pû donner à ses raisons un si grand air de vray-semblance.

Le Prov. Sans doute , il venoit préparé ; & même je m'appercevois bien qu'il consultoit tous les jours
des

des gens plus habiles que luy : car il m'éclaircissoit & traitoit fortement le lendemain des chapitres sur lesquels je l'avois trouvé foible le jour d'auparavant. L'un des chapitres sur lesquels il m'a parlé avec le plus de zele & de passion, c'est celui de la bonne foy. On nous oppose, me disoit-il, les Catholiques Anglois & Hollandois : mais qu'a-t-on promis à ces gens-là qu'on ne leur tienne ? Les Provinces Unies des Pais-bas sont entrées dans l'union avec cette condition, de ne souffrir autre Religion dans leurs Estats que la Protestante. Quand l'Angleterre se reforma sous Edoüard VI. & en suite sous Elisabeth, par plusieurs actes du Parlement, qui sont les loix fondamentales du Royaume, il fut ordonné qu'on ne tolereroit aucune autre Religion que celle dont l'Eglise Anglicane faisoit choix, & qu'on ne souffriroit point les assemblées de ceux qu'ils

qu'ils appellent aujourd'hui Non-Conformistes. Il fut même défendu à tous les Prêtres & aux Moines de mettre le pied dans l'Angleterre, & d'y faire aucun séjour. Cependant on a relâché de cette rigueur, & chacun sçait qu'il y a aujourd'hui plus de dix mille Prêtres & Moines déguisez en Angleterre, & qu'il y en a toujours eu. L'on a donc donné aux Catholiques plus qu'on ne leur avoit promis. Mais en France où nous vivons sous des Edits favorables, l'on nous a promis ce que l'on ne nous tient pas; il n'y a que contre nous qu'on fait profession de ne rien tenir de ce qu'on promet. Les Edits de pacification sont dans toutes les formes où doivent être des loix perpetuelles, ils sont verifiez par les Parlemens, ils sont confirmez par cent declarations qui sont venuës en consequence, & par mille paroles Royales: enfin ils ont esté posez pour être des loix irre-

vocables, & comme des fondemens de la Paix de l'Estat. Nous nous reposons sur la bonne foy de tant de promesses; & tout d'un coup nous nous voyons enlever ce que nous regardions comme le plus assuré, & ce que nous possédions depuis plus de cent ans. Ainsi il n'y a ni titre, ni prescription, ni édits, ni declarations, ni arrêts qui nous puissent mettre en seureté. C'est là ce qu'il me disoit, & je vous avouë que cét endroit me fit de la peine, car je suis esclave de ma parole & idolatre de la bonne foy : je la regarde comme l'unique rempart de la société civile; & je conçois que les Estats & les personnes publiques ne sont pas moins obligez à tenir ce qu'ils promettent que les particuliers.

Le Par. Cela est vray. Mais ne sçavez-vous pas bien que le salut du peuple & le bien public est la Souveraine loy ? Tres-souvent il faut souffrir & même il faut faire quelque mal
pour

pour le bien de l'Estat. Tous les jours on rompt des Paix & des Traitez qui ont esté solennellement jurez , parce que l'interest public le demande.

Le Prov. Mon Huguenot se fit cette difficulté, & il me disoit là dessus ; Quand on declare la guerre à ses voisins au prejudice des traitez de Paix & des Alliances , cela se fait dans les formes. On met au jour des Manifestes ; on expose , ou tout au moins , on suppose des griefs & des infractions aux articles du traité, qui ont esté faites par ceux auxquels on declare la guerre. Quand un Souverain revoque des graces qu'il avoit faites à des sujets , c'est toujours sous pretexte qu'ils s'en sont rendus indignes. Mais nous accuse - t'on , ou nous peut-on accuser d'avoir trempé dans quelque conjuration , d'avoir eu intelligence avec les ennemis de l'Estat, d'avoir manqué d'amour , de fidelité & d'obeissance envers nos sou-

souverains? Si cela est, qu'on nous fasse nôtre procès, qu'on informe contre les criminels, qu'on distingue les innocens des coupables. Nous parlons hardiment là-dessus, parce que nous sommes assurés qu'on ne nous peut rien reprocher; & nous sçavons que sa Majesté a tres souvent elle-même rendu témoignage à nôtre fidelité. Elle sçait que nous ne sommes entrez dans aucune des parties qui ont esté faites contre son service depuis qu'elle est sur le thrône. Durant les troubles de sa minorité, on peut dire qu'il n'y a que les villes, où nous avons esté les Maîtres, qui soient demeurées fideles. Quand on eut fermé les portes d'Orleans au Roy, il passa à Gien; & cette ville alloit se rendre coupable du mesme crime, sans la vigueur d'un Huguenot qui perça l'espée à la main jusqu'au pont, & le baissa luy-même: Cette action fut sçûë, elle fut récompensée; car le Roy fit donner sur l'heu.

l'heure des lettres d'annoblissement à celuy qui l'avoit faite. Nous n'avons eu aucune part dans les mouvemens de Bordeaux , dans ceux de Brétagne , & d'Auvergne, ni dans la conjuration du Chevalier de Rohan: aucun Huguenot ne s'est rencontré dans ces affaires criminelles. Le Roy a eu la Bonté de le reconnoître; & ce témoignage d'un si grand Roy, nous tient lieu d'une grande récompense. Mais nos ennemis , qui le sollicitent continuellement à nôtre perte , devroient se souvenir qu'il leur seroit plus honnête de laisser au Roy la liberté de suivre ses inclinations; elles le porteroient sans doute à conserver les effets de sa Bienveillance à des gens qui ont conservé pour luy une inviolable fidelité. Voilà ce qu'il me disoit là dessus; & je vous avouë que j'étois assez embarrassé à répondre. Car je n'osois me servir de cette maxime que j'ay vû soutenir par quelques gens, qu'on n'est pas obligé de gar-

garder la foy aux heretiques. J'ay
 toujours admiré ce mot de Charles-
 quint. Il fit venir Martin Luther à
 VVormes, & luy donna sauf-conduit
 & sa parole imperiale, qu'il ne luy
 feroit fait aucun mal. Mais n'ayant
 pû obtenir de luy ce qu'il souhaittoit,
 il le renvoya. Quelqu'un voulut
 persuader à Charles, qu'il devoit fai-
 re arrêter Luther, sans avoir égard
 au sauf conduit, parce que cet homme
 étoit du caractère de ceux ausquels
 on n'est pas obligé de tenir parole.
*Quand la bonne foy seroit bannie de
 toute la terre*, répondit-il, *on la de-
 vroit trouver chez un Empereur.* Pa-
 role bien digne d'un grand homme !
 Mais dites-moy, Monsieur, n'est-ce
 point un sentiment tout opposé à ce-
 luy de Charles-quint, qui est cause
 qu'on fait si peu de conscience de ne
 pas tenir à ces gens-là ce qu'on leur
 a promis ?

Le Par. Cette doctrine, qu'on
 n'est pas obligé de garder la foy aux
 Heretiques, est enseignée par quel-
 ques

ques Casuistes , & ils pretendent qu'elle est appuyée de l'autorité du Concile de Constance , par ce que ce Concile fit brûler *Jean Hus* contre la foy du sauf-conduit que l'Empereur SIGISMOND luy avoit accordé ; & *Jerôme de Prague*, nonobstant le sauf-conduit que le Concile même luy avoit donné.

Le Prov. Cette morale m'a toujours paru terrible , & la conduite de ce grand Concile de Constance m'a souvent scandalisé.

Le Par. La plus-part des Catholiques rejettent cette morale , & soutiennent qu'on est obligé de garder la foy à tout le monde , sans excepter les infideles & les heretiques. Autrement il n'y auroit jamais de Traité entre les Turcs & les Chrétiens qui fussent de bonne foy. On pretend que le Concile de Constance n'a pas établi cette maxime , qu'on ne soit pas obligé de tenir ce qu'on a promis aux Heretiques. Jean

H

Hus

Hus n'avoit pas de sauf - conduit du Concile , il en avoit seulement de l'Empereur ; & là-dessus le Concile dans la Session dixneuvième declara, *qu'aucun sauf - conduit accordé par l'Empereur, par les Rois, & par les autres Princes seculiers aux Heretiques ne pouvoit faire prejudice à la foy Catholique & à la jurisdiction Ecclesiastique, & ne pouvoit empêcher que l'on ne procedât dans le Tribunal de l'Eglise à la punition des Heretiques qui seroient munis d'un tel sauf-cōduit.* Ainsi le Concile ne viola pas sa promesse, car il n'en avoit donné aucune. Il n'obligea pas non plus l'Empereur à violer sa foy. Mais le Tribunal Ecclesiastique , qui n'avoit donné aucune parole , fit le procès à Jean Hus.

Le Prov. Cette distinction me paroît plaisante. J'ay oüy dire que l'Eglise ne met point sa main au Sang : quand Jean Hus fut convaincu d'heresie par le Concile , il fut livré sans doute au bras seculier
pour

pour estre brûlé. Ces Juges seculiers n'estoient-ils pas Juges Imperiaux? Ainsi l'Empereur viola son sauf-conduit en permettant à ses Juges de faire mourir un homme à qui il avoit promis toute sûreté. Mais que dit-on de Jérôme de Prague à qui le Concile luy-même avoit donné un sauf-conduit, & qui ne laissa pas d'estre brûlé?

Le Par. Ils disent que le Concile, dans le sauf-conduit qui fut donné à Jérôme de Prague, avoit inseré cette clause, *Salvâ Justitiâ*, la justice sauve; qu'ainsi on n'avoit promis de garantir Jérôme de Prague que de la violence, & non pas des arrests de la justice. Mais je vous avoüe que tout cela n'est pas capable de justifier la conduite de ce Concile. Aussi ne passe-t'elle pas en France pour une regle qu'on veuille suivre, Si l'on ne tient pas aux Huguenots tout ce qu'on leur a promis, ce n'est pas sur la morale

& sur la conduite du Concile de Constance qu'on s'appuye. On ne pretend pas se départir de la bonne foy ; l'on fait profession de vouloir conserver l'Edit de Nantes : ne voyez-vous pas cela à la tête de toutes les declarations qui se font contr'eux ? & tout nouvellement dans celle par laquelle il est défendu aux Catholiques d'embrasser la Religion P. R. sous peine de confiscations de biens , d'amande honorable & de bannissement ; bien qu'il n'ait jamais été rendu de déclaration plus contrainte à l'Edit de Nantes. Nous avons un nommé *Bernard* & un autre homme de Barreau de la Ville de Poictiers , appelé *Filleau* ; qui ont fait des gros commentaires sur l'Edit de Nantes, pour faire voir que sans revorquer formellement cet Edit , on peut ôter aux Huguenots tout ce que cet Edit leur accorde , en donnant à chacun de ses articles des interpretations &

& des gloses qu'on n'auroit jamais imaginées : & c'est cette tablature que l'on suit.

Le Prov. Cela est bon pour ébloüir. Mais après tout , cela ne satisfait pas la conscience , & l'on n'en est pas moins convaincu d'avoir violé sa parole. Car ceux qui obtiennent des arrests contre les Huguenots selon les gloses de Bernard & de Filleau , sont bien persuadés que ce sont des gloses d'Orleans qui renversent les textes. Mais sçavez-vous ce que je disois à mon Huguenot pour luy fermer la bouche sur ces infractions aux Edits ?

Le Par. Peut - estre luy disiez-vous qu'on n'est pas obligé à tenir une parole qui a esté extorquée par violence : que les Huguenots ont obtenu ces Edits , les armes à la main : qu'on a esté contraint de céder au malheur des tems ; mais qu'aujourd'huy le Roy est en droit de se relever de ces promesses. Nos

Avocats tous les jours plaident ainsi dans les Barreaux , & même il y a des Auteurs graves qui l'écrivent.

Le Prov. Vous avez justement rencontré. Mais là dessus mon Huguenot s'emporta d'une manière étrange. Ah! c'est là, dit-il, une cruauté que nous ne sçaurions souffrir. C'est là nôtre fort , l'on est assez hardi pour nous attaquer par cet endroit ; comme si c'estoit nôtre foible. Il est vray nous avions les armes à la main quelques années avant que l'Edit de Nantes fût fait. Mais en faveur de qui portions-nous ces armes ? C'estoit pour établir l'illustre branche de Bourbon sur un thrône qui luy appartenoit. Nous ferons toujours gloire d'avoir épandu le plus pur de nôtre Sang pour rendre à la France ses legitimes Rois qu'on luy vouloit ôter. Après cela rentrant un peu dans son sang froid , il me fit un abregé de l'Histoire de la Ligue. Il me fit voir que la Maison de
Lor.

Lorraine dans ce tems là en vouloit moins à l'heresie qu'à la Couronne. Il me fit ressouvenir que dès le tems de Charles IX. les Princes de cette Maison firent imprimer un Livre pour prouver leur genealogie , & faire voir qu'ils estoient descendus en ligne directe de la seconde race de nos Rois , afin de se frayer le chemin à la Couronne. Il m'apprit que dans le même tems il y eut un Concordat passé entre le Duc de Guise , le Duc de Montmorency & le Marechal de St. André , ce qui fut appelé le Triumvirat. L'un des articles de ce Concordat portoit en termes exprés, *que le Duc de Guise auroit la Charge d'effacer entiere-ment le nom de la famille & de la race des Bourbons.* Henry III. me disoit il , pouvoit-il estre soupçonné d'heresie , ou d'estre fauteur des Heretiques ? il n'y eut jamais d'homme plus attaché à l'Eglise Catholique que luy. Cependant la Maison de

Guise avoit juré la perte : on le vou-
loit razer , on l'en menaçoit hau-
tement , & l'on écrivit un jour sur
la Chapelle- des Battus aux Augu-
stins de Paris ces quatre vers Fran-
çois

*Les Os des pauvres trépasséz
Qu'on te peint en Croix de Bour-
gogne.*

*Monstrent que tes jours sont passéz
Et que tu perdras ta Couronne.*

Ils sont du même sens que ces deux
vers Latins qui furent trouvez at-
tachez sur l'Horloge du Palais.

*Qui dedit ante duas, unam abstulit,
altera nutat;*

Tertia tonsoris nunc facienda manu.

La faction de la Maison de Lor-
raine faisoit faire cela. Et ce pauvre
Prince , après mille délais & mille
inquiétudes , se resolut enfin à faire
faire

faire cette execution si celeble dans
 nôtre Histoire , c'est celle du Duc
 & du Cardinal de Guise qui furent
 executez aux Estats de Blois. Il fal-
 loit bien que ce Prince vît sa perte
 prochaine & inévitable pour en ve-
 nir là , puis qu'il prevoyoit bien
 que ce coup luy devoit exciter tant
 d'orages , & luy donner tant d'af-
 faires. Qui ne sçait que la faction
 de Rome & d'Espagne avoit dessein
 d'élever la Maison de Lorraine sur
 le thrône de la France , pour en ex-
 clurre la Maison de Bourbon ? L'an
 1587. le Pape envoya au Duc de
 Guise l'épée gravée de flammes , en
 luy faisant dire par le Duc de Par-
 me , qu'entre tous les Princes de
 l'Europe il n'appartenoit qu'à Hen-
 ry de Lorraine de porter les armes
 de l'Eglise , & d'en estre le chef.
 Presque tout le Royaume estoit en-
 gagé dans cet esprit de revolte. Le
 Roy ne se trouva point d'autre ap-
 puy que celui du Roy de Navarre

& de ses Huguenots. Ce fut Châtillon fils de l'Admiral de Coligny qui sauva le Roy des mains du Duc de Mayenne à Tours. Ce chef de la Ligue luy cria , *retirez-vous écharpes blanches; retirez-vous Chastillon, ce n'est pas à vous à qui nous en voulons, c'est au meurtrier de vôtre Pere.* En effet , Henry III. encore Duc d'Anjou, avoit presidé au Conseil où la resolution fut prise de faire le massacre de la S. Barthelemy ; dans lequel perit l'Admiral de Coligny. Mais son Fils oubliant cette injure pour sauver son Roy , répondit à ces Rebelles ; *Vous estes des Traîtres à vôtre Patrie ; & quand il s'agit du service du Prince & de l'Estat , je sçay bien mettre sous les pieds toute vengeance & tout interest particulier.* Il ajoûtoit , qu'après l'assassinat commis par la Ligue dans la personne d'Henry III. Henry IV. fut tout prest de se voir abandonné par ses plus fideles serviteurs , à cause de la

Re-

Religion Protestante dont ils fai-oient profession. Ce qui paroît par une declaration que ce Prince fit en forme de harangue aux Seigneurs de son armée le 8. jour d'Aoust 1589. dans laquelle il dit, *qu'il avoit esté averti que sa Noblessè Catholique faisoit courir le bruit qu'elle ne le pouvoit servir à moins qu'il ne fist profession de la Rel. Romaine, & qu'elle alloit quitter son armée.* Il n'y eut que la fermeté & la fidelité des Huguenots qui soutinrent ce parti chancelant. Il faut estre, disoit mon Gentilhomme, de la plus mauvaise foy du monde pour dissimuler l'ardeur & le zele avec lequel ceux de nostre Religion soutinrent cette juste cause de la Maison de Bourbon contre les attentats de la Ligue. Et pour prouver, disoit-il, que leur interêt n'étoit pas la seule cause de leur fidelité; il faut voir ce qu'ils firent quand Henry IV. se fut fait Catholique Romain. On ne peut pas dire

qu'alors ils combattoient pour avoir un Roy de leur Religion. Cependant il n'y en eut pas un qui rabbatist rien de son zele & de sa fidelité , le Roy estoit paisible possesseur de la Couronne , la Ligue étoit abbatuë , il étoit Maître dans Paris , il étoit reconcilié à la Cour de Rome quand l'Edit de Nantes fut accordé & publié. Nos Huguenots n'étoient plus armez , & n'étoient plus en état d'obtenir quelque chose par la force des armes , puisque le changement de religion du Roy ayant ramené tous les Catholiques Romains à luy , il eût esté en estat de resister à la violence. Ce fut la seule reconnoissance du Roy & des bons François qui obligea toute la France à donner la Paix à un Parti qui avoit répandu son sang avec tant de zele & de profusion pour conserver la Couronne, & pour la rendre à ses legitimes heritiers. J'avouë que nous avons fait nôtre devoir ; mais ne sçait-on pas
gré

gré à ceux qui font ce qu'ils doivent ? Comment est-il possible que ces choses soient aujourd'huy effacées de la memoire des hommes ? Je suis assuré que si l'on faisoit lire au Roy l'histoire de son Ayeul , il conserveroit quelque inclination pour les enfans de ceux qui se sont sacrifiés pour la gloire de sa Maison.

Le Par. On ne peut pas nier que ce parti n'ait rendu de grands services à Henry IV. & à la Couronne. Mais la question est de sçavoir si on luy en doit tenir grand conte. N'ont-ils pas esté bien payez par un repos de tant d'années dont ils ont jouï depuis ce tems-là ?

Le Prov. Je disois à mon vieux Gentil-homme. Après tout , dans le fonds vous n'avez pas sujet de vous plaindre : Tout ce qu'on fait , c'est à dessein de vous convertir & de vous sauver. Vous devez considerer qu'il est de l'interest d'un Estat de n'avoir qu'une Religion. Chacun sçait que
la

la diversité des religions est la source des divisions , & que souvent elle cause de grands troubles. Il ne faut que lire l'Histoire du siècle passé pour en estre assuré. Là dessus il me répondit , vous m'ouvrez un grand champ , permettez que je m'y arrête un peu , & que je vous fasse voir , premierement, que c'est un zele mal-entendu que celuy qui travaille aujourd'huy à la conversion des Protestans de France : en second lieu , que ce dessein ne sçauroit jamais avoir le succès qu'on en attend : Et enfin , qu'il n'y a rien de plus opposé aux veritables interêts du Roy , que la conduite qu'on tient aujourd'huy contre nous. Quand je luy eus promis audience , il parla à peu près ainsi.

Premierement, pour ce qui est du zele qui porte aujourd'huy tant de gens à faire ce qu'on appelle des conversions , je vous diray que je n'ay jamais conçu que les veritables
con-

conversions se dûssent faire par de
sensibles voyes. On nous veut
sauver dites-vous ; à la bonne heure :
mais qu'on nous sauve par des mo-
yens honnêtes. On nous damne en
nous voulant sauver , quand même
la Religion où l'on nous pousse se-
roit bonne. On nous fait vendre
nostre Religion , on fait trafic des
ames, on employe les menaces & les
promesses , on ne donne aucun em-
ploy , on n'accorde aucune grace ,
qu'on n'y ajoûte pour condition le
changement de Religion. L'on sur-
prend les simples , on enlève des en-
fans , on profite de l'irreligion de
certains esprits ou libertins ou bru-
taux , qui n'ayant aucun sentiment
de Dieu , sont toujours prests à
trahir leur conscience pour de l'ar-
gent. En effet , l'on paye ces gens-
là , on fait faire au Roy de grandes
dépenses pour récompenser des
convertis , c'est à dire , pour entre-
tenir des personnes qui n'ont ni Re-
li-

ligion , ni pieté. Je pose en fait que de mille qui se font Catholiques , il n'y en a peut-estre pas un qui le fasse par un motif de conscience. L'un a perdu son procez & son bien, & ne sçait où donner de la teste ; un autre prest à perdre un employ qui le fait vivre, & qu'on luy veut oster, sacrifie sa conscience pour la conservatiõ de sa fortune. Un enfant dépité contre des parens qui l'ont châtié , se vange d'eux en se jettant dans une autre Religion que la leur. Une fille qui aura perdu son honneur , le va rechercher dans le parti le plus fort , & veut couvrir toute son infamie du voile de la cõversion. Si l'on excepte les Grands que le monde gagne , & qui sont attirez par l'esperance de quelque avancement considerable , ces convertis sont presque tous gens de la lie du peuple , qu'on attire par des motifs dignes de la bassesse de leur naissance & de leur courage. Qu'on lise l'Histoire Ste. & qu'on

voye si les Apôtres & leurs succes-
 seurs se sont jamais servis de sembla-
 bles voyes pour convertir les pa-
 yens & les infideles. Et avec toutes
 les peines que l'on se donne , jamais
 on ne réussira dans le dessein qu'on
 a de ramener par ces sortes de voyes
 tous les protestants de France dans
 l'Eglise Romaine. Depuis quelques
 années on fait de grands progrès :
 mais croit-on que cela durera tou-
 jours ? Une longue Paix avoit re-
 tenu dans nôtre parti un grand
 nombre d'indévots , qui se tenoient
 dans nôtre Religion , par ce qu'ils
 ne trouvoient pas mieux ailleurs.
 Ces gens , qui n'ont jamais eu de
 Religion , en changent fort facile-
 ment aujourd'huy. Mais nôtre par-
 ti se repurgera , & quand il sera e-
 puisé de ces indévots , quand il n'y
 aura plus que des honnêtes gens qui
 auront persévéré par un principe de
 conscience , l'on ne verra plus tant
 de personnes ceder aux promesses &
 aux

aux menaces. Ainsi les nombreuses conversions cesseront. De plus , il faut que vous sçachiez , Monsieur , qu'on vous en fait bien accroire , quand on vous parle de conversions nombreuses. Il y a cinq ou six Bigots en France qui se sont erigez en convertisseurs , qui tiennent registre de leurs convertis , & qui font voir ces registres au Roy de tems en tems, Mais ils enflent ces Catalogues d'une étrange maniere. Outre cela on les joüe ces Mess. les convertisseurs , & même ils veulent bien être trompez , afin de tromper ensuite sa Majesté. Parce qu'on sçait qu'on est liberal jusqu'à la profusion pour ceux qui se font Catholiques : il y a des fripons , qui n'ayant jamais esté Protestans , non pas même de profession , vont se faire mettre sur le Catalogue des convertis , afin d'estre payez de leur pretenduë conversion. Et enfin , où se font ces conversions ? C'est à Paris & dans quelques

ques autres grandes Villes de France, où il y a des Missions & des Maisons de propagation établies , où perpétuellement on sollicite les gens par des promesses & par des menaces. Mais dans toutes les Provinces , & particulièrement à la campagne , l'on ne voit quasi point de ces conversions. Peut-estre depuis vingt ans on pourra conter dix ou douze mille personnes qui de Huguenotes se sont faites Catholiques ; qu'est-ce que cela sur près de deux millions d'ames de cette Religion , qui sont en France , & quand auras-t-on fait ?

Je ne sçay pas, disoit-il encore , comment on peut esperer de venir à bout d'un si grand nombre de gens ? Il n'y a rien plus difficile à arracher de l'ame que les sentimens de Religion , & rien qu'on déracine plus difficilement d'un pays qu'une Secte qui a eu le tems de s'y fortifier , & qui s'est affermie dans ses sentimens :
le

le fer & le feu ne la sçauroient extirper. N'en voyons - nous pas une preuve dans les Pais-bas Espagnols ? depuis le tems que l'exercice & la profession de la Religion Protestante y sont deffenduës , n'y devroit elle pas estre éteinte ? Cependant on y trouve encore grand nombre de ces gens qu'ils appellent des Gueux. Et pour moy je ne sçauois m'empêcher de croire , que la doctrine & les sentimens des Albigeois se sont conservez dans le Languedoc, comme un feu caché sous les cendres , depuis le tems de ces Albigeois jusqu'au tems de Calvin. Et c'est à cela que j'attribuë que nôtre reformation a fait de plus considerables progrès dans cette Province que dans les autres. Tous ceux qui voudront faire de serieuses reflexions sur ce que je viens de dire , demeureront d'accord qu'on ne viendra jamais à bout de ramener tous les Protestans de France dans l'Eglise

se Romaine. Et ainsi toutes les peines que l'on se donne , & tous les maux qu'on leur fait , ne servent qu'à faire des mécontents & des misérables.

Le Par. C'est assurément-là tout ce que vôtre Orateur pût imaginer pour soutenir ses deux premières propositions. J'ay bien de l'impatience de sçavoir ce qu'il pût dire pour soutenir la troisième , que le dessein de réunir les Religions en France est contre les interets du Roy & de l'Estat : car c'est un étrange paradoxe ; le sens commun dicte qu'il n'y a pas un bien au monde pour le temporel & pour le spirituel qui soit preferable à celuy de voir dans un Estat, un consentement unanime sur les maximes de la Religion.

Le Prov. Quand mon Gentilhomme fut à l'endroit où je viens de le laisser , je vis bien que les forces luy manquoient. Vous m'avez,
dit;

dit-il , mais sur un Chapitre où il faudroit un peu plus de science que je n'en ay. Un homme d'espée n'est pas obligé de sçavoir plus que l'Histoire de son Siecle. Mais trouvez bon que je vous amène demain un homme qui vous en dira plus que je ne sçaurois faire.

Le Par. Vous ne fûtes pas fâché de trouver une occasion de rompre la conversation pour avoir le temps de respirer.

Le Prov. Vous avez raison. Je luy accorday volontiers ce qu'il me demanda. Nous nous separâmes , & le lendemain , à l'heure qu'il m'avoit marquée , je le vis entrer accompagné d'un vieux Juris-Consulte de son parti , qui dans la suite me parût avoir quelque habileré. Après les premiers complimens , il prit la parole , & me dit ; Vous estes genereux , Monsieur , de permettre à un homme qui se sent le plus foible d'aller chercher du secours. J'ay
scû

ſçû quel a eſté le ſujet des converſations que vous avez euës avec Monſieur. Il m'a dit où vous en eſtes demeurez , & , ſi vous le trouvez bon , nous reprendrons dans le même endroit.

Le Par. Il me ſemble qu'il avoit achevé de prouver que l'on ne réuſſiroit jamais dans le deſſein de ramener tous les Huguenots de France au Giron de l'Egliſe.

Le Prov. Je le croyois comme vous. Mais l'homme de robe ne jugea pas que l'homme d'eſpée en eût aſſez dit là deſſus : c'eſt pourquoy il continua la matiere ainſi. Il faut tomber d'accord , Monſieur , que dans la naiſſance & dans la mort des Hereſies & des Schiſmes, il y a quelque choſe de divin & qui nous paſſe. On ſe trompe quand on ſ' imagine pouvoir guerir ces playes de l'Egliſe par des moyens humains. Dieu, pour punir la froideur & la negligence des Peuples & des Pâſteurs,
per-

permet que le Démon seme de l'i-
 vroye dans le champ de l'Eglise ; &
 quand sa colere est appaisée , il fait
 cesser ces schismes , & éteint ces he-
 resies que sa Justice avoit permises ;
 & il le fait par des moyens dont il est
 seul le Maître. Il est vray ; mille
 heresies , qui ont esté dans les pre-
 miers Siecles , ne sont plus : l'Arria-
 nisme , qui a fait tant de bruit au
 monde , n'est plus. Mais à qui doit
 on cela ? Ce n'est pas à la violence ,
 ni aux supplices : les bons Empe-
 reurs ne s'en sont jamais servis ; &
 l'effusion du Sang est opposée à l'es-
 prit debonnaire de l'Eglise. Les Ar-
 riens ont bien esté persecuteurs ,
 mais ils n'ont jamais esté persecutez.
 Ce n'est point à des chicanes sembla-
 bles à celles par lesquelles on pré-
 tend aujourd'huy convertir les Hu-
 guenots de France ; sçavoir en leur
 ôtant leurs temples ; en les éloignant
 des charges ; en leur faisant des injus-
 tices ; en violant les promesses qu'on
 leur

leur avoit faites , en les reduisant à mourir de faim : l'esprit humain se roidit contre ces sortes d'oppositions. Ce n'a pas esté même par la voye des Conciles ; car après les decrets du Concile de Nicée , de celuy de Sardique , & de plusieurs autres qui ont esté tenus contre les Arriens , leur Secte s'est multipliée & a regné avec plus d'insolence qu'auparavant. Cette Secte s'est éteinte insensiblement , & l'on ne sçauroit dire comment , après avoir exercé ses fureurs dans l'Asie , dans la Grece & dans l'Afrique durant plus de deux cens ans. Mais de ce que cette heresie s'est ainsi éteinte , conclurre , qu'avec les soins qu'on y pourra prendre , l'on pourra étouffer toutes les autres heresies ; affirmer qu'un schisme ne peut pas estre de durée ; qu'après avoir subsisté quelque-tems , il faut nécessairement qu'il cesse , c'est bien mal sçavoir l'Histoire de l'Eglise.

Le Schisme & l'Herésie de Nestorius ne durent - ils pas encore aujourd'huy dans l'Orient depuis l'an 430. c'est à dire , depuis plus de douze cens ans ? Le Schisme des Eutychiens n'est plus jeune que celui des Nestoriens que d'environ vingt , ou vingt-cinq ans : car Eutyches & Dioscore furent condamnés l'an 451. dans le Concile de Calcedoine ; & depuis ce tems - là les Sectateurs de ces deux hommes ont rempli tout l'Orient & le Midy sous le nom d'Eutychiens , de Severiens , d'Acephales , d'Arméniens , de Jacobites , de Cophtes , & même d'Abyssins. Car encore aujourd'huy tous ces gens , qui font la plus grande partie de l'Eglise d'Asie & de l'Eglise d'Afrique , adherent au Schisme d'Eutyches. Il y a plus de sept cens ans que les Latins sont en Schisme avec les Grecs & toutes les peines que les Papes & les Empereurs d'Orient se sont données

nées à diverses fois , n'ont encore pû éteindre ce schisme. Si la prudence , les soins , la vigilance n'ont pû venir à bout de ruïner des Sectes qui n'étoient pas fondées sur la verité , & qui avoient violé la charité par leur separation , l'on ne doit pas esperer de ruïner le parti des Reformez qui est soutenu par la verité , qui a repurgé l'Eglise de tant d'erreurs , & qui n'a aucunement violé la charité en se separant d'une Eglise qui a mieux aimé le chasser de son sein que de souffrir aucune reformation. La conclusion de toute cette grande affaire fera voir que ceux qui ont juré la perte des Huguenots , se prennent à Dieu luy-même , & ils ne s'en trouveront pas bien.

Le Par. Voicy un nouveau Predicateur qui le prend d'un ton bien haut : & que répondiez-vous à cela ?

Le Prov. Comme il avoit plus d'avantage sur moy que je n'en a-

vois eu sur mon Gentil - homme , j'estois obligé de souffrir ; la partie estoit inégale. Mais je resolus de laisser rouler le discours , & de retenir les principales choses qu'on m'opposeroit pour m'en éclaircir avec vous. Y a - t - il quelque chose de faux dans les faits que cét homme me posa , ainsi que je viens de vous les reciter ?

Le Par. Non : mais bien que les faits qu'il vous a rapportez soient veritables , il n'est pas certain que les conclusions qu'il en tire soient fort bonnes : c'est ce que nous pourrions examiner quelque jour. Mais pour le present je ne veux pas vous interrompre.

Le Prov. Puisque vous le souhaitez , je continueray de vous rapporter ce que j'ay pû retenir d'une conversation qui me parut en quelques endroits assez au dessus de ma science. J'apprens , reprit nostre Juris-Consulte , que Monsieur s'est ob-

obligé de vous prouver , que la conduite qu'on tient aujourd'huy en France contre nos pauvres Huguenots , est tout à fait opposée aux interets du Roy & de l'Estat. Trouvez bon , Monsieur , que je vous represente diverses choses là dessus. Premièrement , n'est - il pas vray qu'il est contre les interets du Roy de dépeupler le Royaume. Il y a encore en France près de deux millions d'ames de la Religion Reformée. Si toutes ces personnes estoient dehors , asseurement leur absence feroit une considerable brèche. Il n'y a personne qui ne sçache que la force des Estats dépend de la multitude des Habitans : c'est ce qui fait la puissance des Provinces Unies. Il est incroyable qu'un si petit Estat puisse resister à de si puissans ennemis , & porter son nom jusqu'au bout du monde : Cela ne vient que de la prodigieuse multitude d'Habitans qui y sont. C'est ce

qui y fait fleurir les arts , parce que la necessité est la mere de l'industrie. C'est la cause du commerce , parce que la terre estant trop petite pour nourrir tant d'hommes , ils ont esté obligez d'aller chercher jusques au bout du monde le necessaire que leur propre País ne leur pouvoit donner. Et en cherchant par necessité dequoy ne pas mourir de faim , l'adresse leur a fait trouver des richesses immenses. Le Roy a bien compris que la force d'un Prince consiste dans la multitude des sujets. C'est pourquoy il a fait plusieurs declarations en faveur de ceux à qui Dieu donne des grandes familles & qui par là contribuent d'avantage à peupler le Royaume. Il a ordonné que les roturiers , qui auroient dix Enfans , jouïroient de l'exemption de toutes tailles , impôts , subsides , collectes & logemens de guerre. Il veut que les Nobles qui ont le mesme nombre d'Enfans vi-

vans,

vans , ayent deux mille livres de pension des deniers publics ; & afin d'exciter les jeunes gens à se marier bientôt , par une autre declaration il ordonne que les jeunes mariez jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans ne seront sujets à aucunes charges publiques. C'est à cela mesme que tendent divers arrests de sa Majesté , qui defendent à tous ses sujets de sortir du Royaume , & de s'aller habiter ailleurs. Par toutes ces voyes le Roy veut s'acquérir des sujets & les conserver. Mais sa Majesté , par les arrests qui ont esté rendus contre les Reformez , a plus perdu de sujets vingt fois qu'elle n'en peut avoir gagné ou conservé par ces autres voyes que sa prudence & celle de ses Ministres luy avoient suggerées. On luy fera voir, s'il luy plaît , que depuis 15. ans ses arrêts contre les Huguenots en ont chassé de France plus de soixante ou quatre vingt mille. Toutes les Provinces

Frontieres de l'Angleterre , de la Hollande & de l'Allemagne , comme la Normandie , la Champagne , la Picardie , se ressentent déjà de cela ; particulièrement la Ville d'Amiens. Depuis qu'on a ôté le temple aux Huguenots de cette Ville-là , il est certain que la plus - part de leurs Marchands se sont retirez en Pais étranger , & qu'ils ont bien emporté douze ou quinze cent mille livres de bien qui sont sortis du Royaume , & qui n'y rentreront jamais. Pour peu qu'on y veuille faire attention , on verra qu'il est impossible que le Royaume ne se deserte par cette voye. Il est certain que tous les Réformez qui perdent leur bien par ce que l'on appelle les disgraces de la fortune , quittent le Royaume , par ce que leur Religion empêche qu'ils ne puissent se racrocher à quelque chose. En chassant tous ceux qui portent les armes des Gardes du corps , des Mousquetaires ,

res , des Gendarmes & de toute la Maison du Roy ; en ôtant les commissions à plusieurs milliers de Commis qui vivoient de leurs commissions ; en negligéant les Officiers & leur refusant avancement ; en un mot en ôtant, comme on fait, les moyens de subsister à une infinité de Huguenots qui ne peuvent subsister par eux-mêmes , on les chasse du Royaume ; & l'on voit tous les païs étrangers couverts de François qui cherchent de l'employ & des moyens de subsister qu'on leur refuse dans leur Patrie. Je pose en fait , que de 50. mille, que la rigueur, qui s'exerce contre nous , réduit en cet estat , il n'y en a pas cinq cens qui se fassent Catholiques ; tous les autres sont autant de sujets perdus pour le Roy. L'on se trompe bien fort , si l'on croit que l'on ne perd gueres en perdant des gens qui n'ont presque rien. Car il est certain que les armées d'un Estat

sont presque toutes composées de ces sortes de gens-là ; c'est l'industrie de ces personnes qui entretient le commerce & les arts. Il y a une ville sur les frontieres de Champagne , qui fut autrefois aux Ducs de Bouillon , sur laquelle j'ay sçû qu'on faisoit extremement valoir au Roy ; que quand il en prit possession , cette ville estoit presque toute Protestante , & qu'aujourd'huy le nombre des Catholiques surpasse de beaucoup celui des autres. Mais on ne dit pas au Roy ce qui m'a esté dit , que la severité du traitement qu'on fait aux Reformez les oblige à se retirer ; que les Catholiques , dont on remplit la ville , sont des gueux & des miserables ; que d'une bonne ville on en fait une retraite de gens sans bien , & qui sont en charge à la Communauté ; que ces Catholiques dont on remplit la ville en expulsant les anciens habitans , viennent des bourgs & des bourgades voisines.

Ainsi

Ainsi le Roy ne gagne pas de nouveaux Sujets , bien que la ville gagne de nouveaux habitans; & il perd tous les bons Sujets qui se retirent , & qui vont chercher du repos ailleurs en y emportant leur bien. Il n'en arrive pas moins dans les Provinces voisines de la Suisse & de Geneve. Cette diminution ne se sent pas encore , mais on pourra s'en appercevoir quelque jour. Outre cela , l'on peut assûrer le Roy , que tous ces zelez convertisseurs , qui se vantent auprès de luy de grossir l'Eglise Catholique , contribueront beaucoup à deserter son Royaume. Il est certain que de ceux qui changent de Religion pour se faire Catholiques , il n'y en a pas la quatrième partie, j'ose dire la sixième , qui perseverent dans la Religion qu'ils ont embrassée. Ils ont changé par intérêt , par legereté , par crainte , par amour , ou par quelque autre passion qui les a surpris. Quand la passion s'est

rallentie , la raison revient , ces gens ont honte de leur changement, leur conscience se réveille. Et comme la plus-part ont aussi peu de bien en France que dans un autre Estat , il ne leur importe où ils soient , & ils s'en vont pour éviter la rigueur des Edits contre les relaps.

Dans cet endroit nôtre Docteur s'arrêta un peu , parut pensif , & reprit ainsi. Je m'en vais entrer dans un sujet delicat , je n'ay pas envie d'offenser personne , mais je ne scaurois m'empêcher de dire la verité. Nous sommes tous bons François ; mais le Roy a bien plus d'intérêt à conserver ses sujets Huguenots , que tous les autres , puis que c'est le seul parti de la fidelité auquel il puisse estre parfaitement assuré. Trouvez bon , Monsieur , que je reprenne la chose d'un peu haut. Il est certain que les grands démesses que la France peut avoir , c'est avec l'Espagne & avec l'Empereur.

reur. Il n'y a pas de Maison dans l'Europe qui soit en Estat de faire ombrage à celle de France que la Maison d'Autriche. Depuis Charles-quinz cette Maison a toujours aspiré à la Monarchie universelle. Il est vray que le Roy l'a mise aujourd'huy dans un grand abaissement & l'a fort reculée de ses hautes pretentions. Mais enfin, c'est le cours du monde, ce qui est abbattu aujourd'huy peut remonter demain. La Maison d'Autriche s'est relevée d'aussi bas : elle regne toujours en Espagne, en Allemagne & en Italie, c'est à dire, presque sur la moitié de l'Europe ; & quand ces grands Estats viendront à sentir leur force, & à estre animez d'un grand chef, ils pourront donner à la France les mêmes affaires qu'ils luy donnerent autrefois. Il est donc certain, que le grand interest de nôtre Estat, c'est d'estre toujours en garde du côté de la Maison d'Autriche, de
luy

luy ôter ses Alliez , d'affoiblir ses sujets , de ménager des Alliances , de former des adherences contr'elle , d'extirper de la France tout ce qui la pourroit favoriser , & d'y entretenir tout ce qui luy est le plus opposé. Et déjà cela fait voir combien le Roy a d'intérêt à ne pas ruiner un Parti qui ne sçauroit jamais entrer en intelligence avec l'Espagne. La Maison d'Autriche a conservé une si grande fureur contre les Protestans , & les Protestans conservent tant de ressentiment des violences qu'ils ont souffertes par les Princes de cette Maison , que ces deux Partis sont absolument irreconciliables. Il n'en est pas de même des autres parties de l'Estat. Il est vray qu'il y a quelque antipathie naturelle entre le François & l'Espagnol ; mais vous sçavez trop bien l'Histoire de nôtre Siecle , Monsieur , pour ignorer , que , malgré ces antipathies , les intérêts des Grands ont fait souvent

vent des liaisons si grandes avec l'Espagne , que l'Estat s'est vû tout prest à perir. L'Histoire de la Ligue , l'entrée du Duc de Parme en France, & les intentions qu'avoient alors les mauvais François de recevoir un Roy de la main des Espagnols , sont les garands de ce que j'avance. Je pourrois dire quelque chose de plus nouveau , & ajoûter plusieurs Histoires de nos Grands , qui mal-satisfaits de la Cour se sont jettez dans le parti de l'Espagne , ont fait des traitez avec elle , & auroient bien fait du mal au Royaume, si le Genie conservateur de l'Estat n'en avoit détourné les effets. Mais quand tout le reste de la France pourroit entrer dans un semblable esprit, le parti des Huguenots tout seul feroit barriere à l'Estat, & répandroit jusqu'à la dernière goutte de son sang pour ne pas entrer sous la domination Espagnole.

Le Par. Le Roy dans l'estat où il est n'a gueres besoin de garder des
me-

mesures avec personne pour se rendre redoutable à la Maison d'Autriche , luy qui fait trembler toute l'Europe , & qui porte la terreur de ses armes jusques dans l'Afrique.

Le Prov. Il est vray : Mais les Princes sages , comme le Roy , ont des veuës plus longues : ils ne se regardent pas simplement eux-mêmes & leur état present , ils regardent la posterité & l'avenir , & prennent leurs sûretéz contre tout ce qui pourroit arriver. Quoy qu'il en soit , nôtre Juris-Consulte entrant plus avant en matiere , me disoit. Je vous prie, Monsieur , parlons avec liberté. N'est - il pas vray que la Cour de Rome a des liaisons infiniment plus grandes avec l'Espagne & avec la Maison d'Autriche, qu'avec la France ? l'Espagne rend des soumissions au Siege de Rome que la France ne luy rend pas ; l'Espagne ne parle pas de libertez de son Eglise comme en France on parle des libertez de l'Eglise

glise Gallicane. Et ces libertez passent à Rome pour des heresies ou pour des attentats contre l'autorité du St. Siege. L'Espagne est soumise au Tribunal de l'Inquisition ; la France le rejette, même dans ce qu'il fait de bon. Enfin l'Espagne tient à foy & hommage de la Cour de Rome une partie de ses Estats , comme les Royaume de Naples & d'Arragon ; & les Rois de France au contraire ne veulent point dépendre du pape pour le temporel, & ne tiennent leur Estat que de Dieu & de leur épée. En un mot , ces liaisons entre l'Espagne & la Cour de Rome sont telles , que quand il s'agit de prendre parti entre la France & l'Espagne , la Cour de Rome ne balance point , & elle ne s'est jamais tenuë neutre , que quand elle a redouté les forces de la France. Il faut donc regarder le parti Italien & le parti Espagnol comme le même parti. Le Roy d'Espagne est Maître de la pluspart de l'Italie , les Papes

Papés sont souvent Espagnols de naissance, & ils le sont toujours d'inclination ; la faction d'Espagne entre les Cardinaux est toujours la plus nombreuse. Ainsi le grand intérêt du Roy & de la France est de se donner toujours de garde de ce parti Italien qui peut facilement devenir espagnol. Or ce parti Italien n'est pas seulement en Espagne & en Italie, il est en Allemagne, en France, & par tout ailleurs, c'est le corps du Clergé. L'on ne peut pas ignorer les liaisons que tout le Clergé de l'Eglise Catholique & Romaine a nécessairement avec la Cour de Rome. Cette Cour est le chef, le Clergé est le corps, les Ecclesiastiques & les moines sont les membres, & tous ces membres se remuent par les ordres du chef. Encore une fois, je n'ay pas dessein de choquer Messrs. du Clergé dont je respecte les personnes : je ne doute pas qu'ils n'ayent le cœur bien François ; mais enfin ils ont leurs **Maxi-
mes**

mes de conscience; ils sont d'une Religion, il faut qu'ils ensuivent les principes. Or les principes de leur Religion les attachent au St. Siege & à sa conservation, preferablement à tout. De plus, l'interêt fait illusion aux cœurs & aux esprits. Leur interêt les oblige à prendre le parti du Pape qui est leur conservateur & leur protecteur; & ce qu'ils font par interêt, ils se persuadent qu'ils le font par conscience. Premièrement on peut dire des moines, que toutes les Maisons qu'ils ont en France sont autant de citadelles que la Cour de Rome a dans le Royaume: ces grandes societez se sont tirées de dessous la domination des Evêques, elles relevent immédiatement du St. Siege, elles ont toutes leurs Generaux d'ordres à Rome: & ces Generaux, qui sont Italiens ou Espagnols, sont l'ame de la Societé; on s'oblige à suivre leurs sentimens & leurs ordres; la Theologie Italienne est la Theologie

gie des Cloîtres. Ainsi le Roy peut conter que tous les moines le regardent comme sujet au Pape , comme pouvant être excommunié , son Royaume mis à interdit , ses sujets dispensés & relevés du serment de fidélité ; & ses Estats donnez par le Pape à un autre Prince. Et toutes les fois que cela arrivera , ils se croiront obligés par conscience à obéir au Pape. Si dans ces ordres de Moines il se rencontre quelques particuliers qui suivent d'autres principes , il est certain qu'ils ne font point de nombre , & que cela n'empêche pas que le gros des moines ne soit absolument dans les intérêts de la Cour de Rome , & par conséquent dans ceux de l'Espagne. Voilà déjà un parti très-considérable , de la fidélité duquel les Rois de France ne sçauroient être assurés. Et qu'est-ce que ce parti ? On peut dire que c'est toute la France : car les Moines mendiants & les Jésuites sont maîtres de toutes les consciences ;

sciences ; ils sont confesseurs, ils sont directeurs , ils persuadent ce qu'ils veulent à leurs devots. La maison de Bourbon ne devoit pas douter de cette verité , pour peu qu'elle se souvint des efforts que les Moines ont fait pour luy arracher la Couronne , quand la Race de Valois vint à manquer. C'est ce parti si considerable contre lequel l'Etat doit prendre ses précautions , en conservant cét autre parti qui ne peût jamais estre d'intelligence avec celuy-là ; c'est celuy des Reformez. L'Histoire nous apprend combien il est impossible d'être long - tems sans avoir des démêlez avec la Cour de Rome. Elle entreprend toujours, on est obligé de se défendre contre ses entreprises. Elle est capable de remüer de grandes machines, de faire des liaisons & des alliances. Vingt fois elle a pensé perdre l'Allemagne , elle a déthrôné de grands Empereurs , elle a causé même de grands troubles en France,

&

& l'on ne sçauroit prendre trop de sûreté contre son ambition.

Le Par. Je m' imagine que vôtre Avocat des Huguenots n'épargnera pas le reste du Clergé, & qu'il essaiera de prouver, qu'on ne peut pas estre plus assuré de leur fidelité que de celle des Religieux.

Le Prov. Ce que vous avez déjà ouï le peut faire aisément deviner. Afin de rendre plus fort ce qu'il avoit à dire contre nos Ecclesiastiques il prevint ce qu'on luy pouvoit opposer. Si vous entendiez ces matieres, Monsieur, me dit-il, vous me pourriez dire que nôtre Clergé de France enseigne une Theologie toute differente de celle de Rome; que tous font profession de tenir pour les libertez de l'Eglise Gallicane, dont les principaux articles sont, 1. Que les Rois de France ne peuvent estre excommuniez par le Pape. 2. Que leur Royaume ne peut être mis à interdit. 3. Qu'il ne peut estre donné

à d'autres. 4. Que le Pape n'a rien à voir sur le temporel des Rois. 5. Qu'il n'est point infallible. 6. Qu'il est au dessous du Concile. Ce sont-là, me diriez-vous, les maximes de la Sorbonne qui a souvent censuré les propositions contraires. Cette Theologie est soutenue par l'autorité des Parlemens qui ont souvent déclaré les bulles des Papes nulles, abusives, scandaleuses & impies, & ont appelé de l'exécution de ces bulles, quand elles se sont trouvées contraires aux libertez de l'Eglise Gallicane. La Cour de Parlement, assemblée à Tours durant la Ligue, fit brûler par la main du bourreau les bulles d'excommunication qui avoient esté publiées contre Henry III. & Henry IV. Tout cela est beau & magnifique, si vous voulez, mais ces belles apparences n'ont pas de fonds. Je ne parle point de la Theologie des Parlemens, qui est celle des Politiques; je parle de la Theologie du Clergé.

En-

Encore une fois , ajouta-t'il , je ne doute pas de la fidelité des Ecclesiastiques de France pour leur Roy. Mais on ne vous persuadera jamais , que cette fidelité & cet attachement pour leur Prince soit sans exception ; & je n'y mets point d'autre exception que celle qu'eux-mesme y mettent. Voulez-vous les entendre parler eux-mesmes ? Lisez la Harangue que le Cardinal du Perron fit au tiers estat , au nom de tout le Clergé de France , dans les Estats de 1616. & vous souvenez que ce n'est point le Cardinal du Perron qui parle , c'est le Clergé de France assemblé en corps qui parle par la bouche de ce Cardinal. Toute la France saisie d'horreur des deux horribles parricides qui avoient été commis dans les personnes de deux derniers Rois , tous deux assassinés par ce faux zele de Religion , voulut dresser un formulaire de serment , & établir une loy fondamentale de l'Estat , sur laquelle

le on feroit jurer tous les sujets ; & cette loy portoit, que chacun feroit serment de reconnoître & croire, que nos Rois ne dépendent pour le tēporel de qui que ce soit , que de Dieu ; que pour aucune cause il n'est point permis d'assassiner les Rois ; que même , pour cause d'heresie & de schisme, les Rois ne peuvent être déposez , ni leurs Sujets absous du serment de fidelité , ni sous quelque autre pretexte que ce soit. Voilà, ce me semble, une loy qui fait la seureté des Rois ; voilà une doctrine que tous les Huguenots sont prêts de signer de leur sang. Que fit là dessus le Clergé de France ? Il s'opposa formellement à cette loy. * Il voulut bien reconnoître l'indépendance des Rois à l'égard de leur temporel ; il consentit qu'on prononçât Anathème contre les assassins des Rois. Mais il ne voulut jamais passer le dernier Article ; que pour quelque cause que ce soit

K un

* *Oeuvres diverses du Card. du Perron. pag. 600. & suiv.*

un Roy ne peut estre déposé par le Pape , dépoüillé de ses Estats , & ses sujets absous du serment de fidelité. Celuy qui parla pour eux apporta tous les exemples des Empereurs & des Rois qui avoient esté déposez & excommuniez par les Papes pour cause de refus d'obeïssance au St. Siege , & les approuva. Il apporta l'exemple d'Urban II. qui excommunia Philippe I. & mit son Royaume en interdit parce qu'il avoit répudié sa femme Berthe fille d'un Comte de Hollande , pour épouser Bertrande femme de Foulques Comte d'Anjou encore vivant. Il se servit du témoignage de Paul Æmile qui dit, que le Pape Zacharie dispensa les François du serment de fidelité lequel ils avoient fait à Chilperic. Ces deux Princes n'estoient point Heretiques. Cependant le Clergé de France trouve bon qu'ils ayent esté dépoüillez de leurs Estats par les Papes ; ce qui fait voir que le Clergé dans le fonds juge

juge que le Pape a droit d'interdire le
 Royaume de France, & d'en dépouil-
 ler ses Rois pour toute autre cause,
 aussi bien que pour celle d'heresie.
 N'est ce pas bien se moquer du mō-
 de, de confesser d'un côté que le
 temporel des Rois ne dépend point
 du Pape, & d'établir de l'autre que
 le Pape peut en de certaines occa-
 sions interdire ces Rois, les excom-
 munier, & absoudre leurs sujets du
 serment de fidelité? Enfin voicy le
 resultat de ce celebre avis du Clergé
 de Frāce : *Demaniere que si les Chré-*
tiens sont contraints de défendre leur
Religion & leur vie contre les Prin-
ces Heretiques ou Apostats, de la
fidelité desquels ils ont esté absous, les
loix politiques chrétiēnes ne leur per-
mettent rien plus que ce qui est permis
par les loix militaires & par le droit
des gens, à sçavoir la guerre ouverte,
& non les assassinats & conjurations
clandestines : c'est à dire, que
 quand un Pape a déclaré un Prince

privé de ses Estats , ses sujets peuvent lever l'enseigne de la rebellion, luy déclarer la guerre , luy refuser obeïssance, & le tuer s'ils le peuvent rencontrer ; pourvû que ce soit les armes à la main , & par les voyes ordinaires de la guerre. Je ne comprends pas comment on pourroit être assuré de la fidelité de ceux qui tiennent de semblables maximes. Car enfin les Rois ne sont pas infailibles , & s'il leur arrive de faire quelque chose que la Cour de Rome juge digne d'excommunication & d'interdiction, les voilà Rois sans Royaume & sans sujets , selon nôtre Clergé de France , aussi bien que selon les Theologiens d'Italie. Mais peut-être que la Sorbonne , qui est la dépositaire de la Theologie Françoisë , ne reçoit pas ces maximes si fatales à la seureté des Rois. Voyons ce qu'elle a fait. Au mois de Decembre 1587. parce qu'Henry. III. pour la seureté de sa personne

&

& de son Estat, fit un traité avec les Reîtres, la Sorbonne, sans attendre les décisions de Rome, fit un resultat secret, qui disoit, *qu'on pouvoit ôter le gouvernement aux Princes qu'on ne trouvoit pas tels qu'il falloit, comme l'administration au Tuteur qu'on avoit pour suspect.* Cela fut sçû par le Roy, il fit venir la Sorbonne quelques jours après, & s'en plaignit. Après la mort des Princes de Guise, arrivée à Blois, la Sorbonne fit bien pis: elle declara & fit publier dans tous les quartiers de Paris, que tout le peuple de ce Royaume étoit absous du serment de fidelité qu'il avoit juré à Henry de Valois, cy-devant leur Roy: ils rayerent son nom des prieres publiques, & firent entendre aux peuples qu'en bonne conscience ils pouvoient s'unir, armer & contribuer pour luy faire la Guerre, comme à un tyran. Si l'on vouloit ajouter à cela l'Histoire, que je sçay que Monsieur vous a

fait , concernant la mort du feu Roy d'Angleterre, on verroit que la Sorbonne est toujours dans le mesme esprit. Que l'on dise les choses comme elles sont , toutes les fois que nos Rois auront des affaires qui les porteront à l'extremité contre la Cour de Rome , le Clergé de France supprimera les mécontentemens pendant que les affaires iront bien pour la Cour de France ; mais si les choses tournent autrement , les chagrins de nos Ecclesiastiques contre leur Roy , ne manqueront jamais d'éclater. Toute personne sincere tombera d'accord , que cela n'a jamais esté autrement, & que cela sera toujours ainsi : on le peut remarquer jusques dans les moindres petits démêlez. Par exemple , dans celuy que le Roy a eu depuis peu avec le Pape au sujet de la Regale & des Urbanistes , le public a veu une Lettre de Messrs. du Clergé adressée au Roy quand il partit pour visiter la fron-

frontiere du Pais-bas; Dans cette Lettre ces Messrs. promettent au Roy, quelque suite que puissent avoir ses démêlez avec le Pape, d'estre toujours inviolablement attachez aux interêts de sa Majesté. Mais on sçait de bonne part que l'Archevêque de Paris & le Sr. Rose Secrétaire du Cabinet, sont les seuls Autheurs de cette Lettre; les Evêques l'ont désavouée presque tout hautement. Et cela fait assez voir que dans ce démêlé ils étoient dans les sentimens du Pape. Ne faut-il donc pas confesser qu'il est de l'intérêt du Roy de conserver le seul parti qui luy fait serment de fidelité sans exception & sans reserve, qui ne sçauroit jamais avoir de liaisons contraires à son service ni avec l'Espagne, ni avec la Cour de Rome, ni avec le Clergé révolté, & favorisant les ennemis de l'Estat? aussi sçait-on bien que du tems du Roy Henry III. pendant que tous les Corps du Ro-

yaume estoient dans une actuelle rebellion contre leur Prince, le parti Huguenot fut le seul qui demeura dans l'obeïssance. S'il étoit nécessaire d'ajouter encore quelque chose, poursuit nôtre Jurisconsulte, pour prouver qu'il est de l'intérêt du Roy de protéger les Reformez dans ses Estats, on pourroit dire que l'Estat ne s'est pas mal trouvé de ses Alliances avec les étrangers protestants. Depuis l'an 1630. Ses liaisons avec l'Angleterre, la Hollande, la Suede & l'Electeur de Brandebourg, luy ont bien servi à abbatre la maison d'Autriche. Le Cardinal de Richelieu employa heureusement le Roy de Suede pour châtier l'orgueil où cette maison étoit montée après la défaite de la maison Palatine qui avoit accepté la Couronne de Boheme. Et l'on sçait assez que la protection que le Roy donne aux Protestans dans ses Estats, facilitoit ces liaisons & ces al-

li-

liances étrangères. Voilà comme finit lors nôtre Orateur: c'est l'endroit où il reposa.

Le Par. Il a oublié un grand Article. Ce qui va contre la Paix d'un Estat, est toujours contre les intérêts de celuy qui le Gouverne: il n'y a rien qui soit plus incompatible avec la Paix que la diversité des Religions.

Le Prov. Il ne l'oublia pas; mais il crût que c'estoit assez parler pour une fois, & il remit au Lendemain ce qui luy restoit à dire. Ce matin nos Messrs. sont revenus & comme j'ay la Memoire plus fraîche de ce qui s'est dit, peut-être que je vous en feray un rapport plus fidele.

Je sçay bien, reprit nôtre Jurisconsulte Huguenot, que je dois aujourd'huy combattre une Maxime pompeuse, qui a pour soy toutes les apparences, qui se couvre de l'habit de la devotion, & contre laquelle les Bigots disent qu'on ne sçau-

roit se declarer sans impieté. Mais pourvû qu'on nous écoute , & qu'on nous permette de distinguer & de nous expliquer , nous ne paroîtrons rien moins qu'impies. Si l'on dit qu'il n'y a rien de plus souhaitable à un bon Prince , que de voir tous ses sujets vivre dans la veritable Religion , nous en tomberons d'accord. Si l'on ajoute , que pour réunir les esprits , & les amener à penser tous la même chose sur les matieres qui peuvent estre controversées , il doit employer tous les moyens que la Morale Chrétienne suggere & approuve , nous l'avoüerons encore. Mais tout cela ne pourra nous faire ni peur , ni mal. La Morale Chrétienne ne veut pas que l'on fasse du mal afin qu'il en arrive du bien. Elle ne conseillera jamais qu'on travaille à la réunion des Religions par la violence & par la mauvaise foy. Si l'on ajoute que cette maxime est aussi veritable dans la Politique

que

que qu'elle l'est dans la Morale , & qu'il est de l'intérêt d'un Etat pour sa conservation , de n'avoir qu'une seule Religion en telle sorte qu'il ne puisse estre grand , florissant & paisible pendant qu'on y souffre & qu'on y tolere la diversité des Religions, nous dirons qu'il ne se peut rien avancer de plus faux. Premièrement ces Mrs. qui soutiennent cette maxime avec tant de confiance , ne pensent pas à ce qu'ils font : ils ne voyent pas qu'ils font l'Apologie de tous les Princes persecuteurs. Si cela est ainsi , les Empereurs payens avoient raison de s'armer contre les Chrétiens , & de le faire couler des ruisseaux de leur sang. Les Chrétiens se separoient de la Société , ils regardoient les autres comme des ennemis de Dieu , & comme des sujets du Démon ; & la bonne Politique , selon la maxime qu'on enseigne à nos Rois , ne pouvoit permettre qu'on l'aissât vivre de telles gens. Si ces Mrs. en sont crûs, le

Grand Seigneur est bien mal conseillé de tolerer dans ses Estats la Religion Chrétienne: on ne le pourroit blâmer s'il lâchoit ses Janissaires sur les Chrétiens, & s'il les faisoit tous égorger.

Le Par. Voilà qui est bien imaginé, de comparer un Prince Chrétien qui est dans la veritable Religion, à un Prince payen ou infidele. C'est un crime de persecuter la veritable Religion; mais c'est une œuvre de grand merite d'extirper l'heresie.

Le Prov. Attendez, & vous sçauvez ce qu'il me disoit là - dessus. Il n'y a point d'homme, disoit-il, qui ne soit persuadé qu'il est dans la bonne Religion. Le Grand Seigneur croit être dans la voye de salut, comme le Roy Tres-Chrétien se persuade y être. Ainsi déjà, selon les principes de la Morale, sa conscience luy ordonne de faire tout ce qui luy est possible pour sauver son

son peuple, en le forçant d'entrer dans la Religion laquelle il croit estre l'unique voye de salut. Mais sur tout il faut se souvenir que nous examinons cette maxime selon les regles de la Politique. Or, selon ces regles, le grand Seigneur est tout aussi obligé à travailler à la Paix & à la conservation de ses Estats, que les Princes Chrétiens le sont à travailler à la conservation des leurs. Pour refuter cette maxime, je ne veux que ce mot si commun, *DIVIDE ET IMPERA* ; *nourrissez la division, & vous demeurerez facilement le Maître.* Quand il y a plusieurs partis dans un Estat, pourveu que le Prince n'en épouse aucun, cette division oblige chacun des partis à se tenir attaché aux interets du Prince, afin d'avoir sa faveur & la protection. Si l'un des partis l'emporte de beaucoup sur l'autre, & que le Prince même se rencontre dans ce parti le plus fort, pourveu qu'il

qu'il empêche le plus foible d'estre opprimé par le plus fort , il est clair qu'il ne peut manquer d'estre aimé & considéré de tous ses sujets. Il sera aimé du parti le plus fort , parce que luy-même en fera ; la crainte de le perdre fera qu'on le ménagera. Le parti le plus foible aura de l'amour & de la reconnoissance pour un Prince auquel il sera redevable de sa tranquillité par la protection qu'il en recevra. Ajoutez à tout cela que des gens , qui sont opposez dans la Religion , ne sçauroient entrer dans la même rebellion. Ainsi un Prince est assuré d'avoir toujours un parti fidele; Il est mesme difficile, que dans un Estat ainsi divisé , il se forme de grandes conspirations , car une partie veille continuellement sur les démarches de l'autre. * Les Anciens nous ont remarqué , que dans l'Egypte il y avoit presque autant de Religions que de villes , par-

cc

* *Plutarq. Traité d'Isis & d'Osiris.*

ce qu'elles avoient pour Dieux de differens animaux. A Memphis on adoroit le bœuf. Apis , à Leontopolis le Lion , ailleurs un Loup , dans une autre ville la brebis , à Mendes le bouc. Et ils étoient si fort opposez sur la Religion , que les uns mangeoient les animaux que leurs voisins adoroient , à dessein de leur faire dépit , & de tourner leur Religion en ridicule. * Les Rois d'Egypte nourrissoient cette division , & trouvoient qu'elle faisoit la sûreté de l'Estat , parce qu'elle empêchoit les conspirations. Je laisse aux Politiques à pousser plus loin les speculations qui se peuvent faire là dessus ; & je me contente de l'expérience par laquelle je fay voir qu'il est tres faux qu'un Estat ne puisse être & paisible & heureux quand il souffre plusieurs Religions. Il faudroit faire l'Histoire du monde pour dire tout ce qui se peut dire
là

* *Diodore lib. 1. de sa Bibliotheque.*

là dessus. Il faudroit parler de ces grands Empires qui renfermoient tant de Nations différentes, & tout autant de Religions. Il est certain qu'un paganisme étoit plus différent de l'autre, que les sectes des chrétiens ne sont différentes les unes des autres. Cependant les Romains n'ont pas laissé de rendre leur Empire Glorieux & florissant, & ce n'a jamais esté la diversité des Religions qui en a troublé la Paix. On a remarqué qu'ils emportoient les Dieux & les dépouilles des nations lesquelles ils rendoient tributaires, & qu'ils adoptoient ces Dieux étrangers, & leur bâtissoient des Temples dans Rome. Tellement qu'ils nourrissoient cette diversité de Religions jusques dans leur sein & dans la Capitale de l'Empire, sans que la Paix en fût en façon du monde altérée. Si de la conduite des Payens, nous passons à celle des Empereurs Chrétiens, nous y verrons la même

cho-

chose : c'est qu'ils ont toléré la diversité des sectes entre les Chrétiens sans préjudice du bien de l'Estat. Les Novations avoient leurs Eglises , leurs Evêques & leurs Prêtres jusques dans Constantinople qui étoit la Capitale de l'Empire. Non seulement ils y étoient tolerez , mais ils y étoient considerez. Constantin fit l'honneur à leur Evêque Acesius de l'appeller au Concile de Nicée , & de luy demander son avis sur le decret qui avoit esté fait touchant le jour dans lequel on devoit célébrer la feste de Pâques. Et quand le grand Theodose prit la resolution de faire une tentative pour réconcilier toutes les sectes par des conférences amiables , il communiqua son dessein à Nectaire Evêque des Catholiques dans Constantinople. Nectaire , qui n'avoit pas esté nourri dans les affaires Ecclesiastiques ,

* *Socrates Hist. Eccles. lib. 1. 70.*

* *Socrat. Hist. Eccles. lib. 5. cap. 10.*

ques, consulta les habiles gens, & entr'autres il fit l'honneur à Agelius, qui étoit alors Evêque des Novatiens; de luy demander son avis. Agelius avoit un Diacre nommé Sisinnius, habile & sçavant, auquel il donna commission de conférer avec Nectaire; & ce Sisinnius donna là-dessus un conseil qui fut approuvé de Nectaire & de l'Empereur. Mais à propos de Theodose, on nous oppose la conduite de ce grand Prince à l'égard des Arriens; on fait son Histoire, on la met entre les mains des enfans de nos Rois, on leur donne pour tablature de leur conduite avec nous celle de Theodose avec les Heretiques de son tems. En verité l'on nous fait bien de l'honneur de nous comparer aux Arriens qui étoient ennemis jurez de la divinité de Jesus-Christ, & par consequent de la Religion Chrétienne, & qui avoient persécuté l'Eglise jusqu'à l'effusion du sang;

sang ; nous qui recevons les six premiers Conciles generaux , & qui detestons toutes les Heresies que l'Eglise a condamnées. Je laisse à juger aux gens équitables , si ce sont-là des sentimens qu'on dût inspirer à de jeunes Princes. J'ajoute que Theodose n'avoit rien promis aux Arriens , il n'avoit fait aucun traité avec eux , il ne leur avoit point donné d'Edits. Et enfin je dis , que si Theodose rendit quelques arrests severes contre les Arriens , la plus part ne furent point executez. * La conduite de Gratien Empereur tres pieux & tres Chrétien , qui donna liberté de conscience & d'exercice à toutes les Sectes , excepté aux Eunomiens , Manichéens & Photiniens , merite d'estre considerée ; car c'est le modele sur lequel les Princes sages devroient se regler. C'est à dire , quand ils sont obligez à tolerer diverses Sectes , leur

to-

* *Socrate Hist. Eccles. l. 5. c. 2.*

tolerance ne doit pas aller jusqu'à celles qui ruinent les fondemens du Christianisme , comme faisoient les Eunomiens ou Arriens , les Manichéens & les Photiniens , qui étoient ce que sont les Sociniens aujourd'hui. Je pourrois poursuivre l'Histoire de l'Empire , & faire voir comme dans les Siecles suivans la Religion se partagea en plusieurs branches par les Schismes de Nestorius , d'Eutyches & des Monothelites qui remplirent l'Orient ; & cependant l'Empire ne laissa pas de subsister. Ce ne sont pas ces Schismes dans la Religion qui ont fait naître l'effroyable Empire des Sarrazins , qui ont fait venir les Turcs du Septentrion , & qui ont causé ces inondations de Barbares par lesquels l'Empire a esté ruiné. On me dira que ces Schismes dans la Religion ont souvent causé de tres-grands desordres dans

dans l'Estat ; je l'avouë. Mais cela
 est toujours venu de ce qu'un Parti
 vouloit opprimer l'autre , & de ce
 que les Empereurs & les Grands de
 l'Empire soutenoient ces differens
 partis , & les armoient les uns con-
 tres les autres. Ainsi, bien loin que la
 tolerance des differentes Religions
 causât du desordre , le trouble ne
 naissoit que de ce qu'on ne vouloit
 pas tolerer la diversité des sentimens.
 Si les Eutychiens eussent voulu to-
 lerer les Orthodoxes , & que les Or-
 thodoxes eussent voulu tolerer les
 Eutychiens , la Paix de l'Estat n'en
 auroit esté en façon du monde alte-
 rée. Ces Mrs. ont bonne grace de
 nous objecter l'Estat où la France
 s'est vüe dans le Siecle passé , pour
 nous prouver que la tolerance de
 plusieurs Religions dans un Estat est
 tres-dangereuse. D'où sont venuës
 nos guerres de Religion en France ?
 Ne naissoient-elles pas de la violen-
 ce

ce que le parti Catholique vouloit faire au parti Protestant ? Si l'on eût voulu se tolerer mutuellement, & si les Princes qui gouvernoient l'Estat , n'avoient pas conjuré de perdre les Reformez par le fer & par le feu , tout l'Estat auroit esté dans une parfaite tranquillité. Tout ce que j'ay dit n'empêche pas que je n'avouë , qu'il y a des occasions dans lesquelles un Prince peut employer la rigueur des Edits pour empêcher la diversité des Religions; c'est dans la premiere naissance des Schismes. Mais quand une fois un Schisme est fait, quand une Secte est devenuë nombreuse, & forte, c'est aller contre l'esprit de l'Evangile que d'employer ou la violence ou la mauvaise foy pour remédier à ce mal. Sur tout quand un Prince, qui monte sur le thrône , trouve cette diversité de Religions établie & tolerée , je soutiens que pour la

Paix

Paix de l'Estat il est obligé de continuer cette tolerance dont ces Sectes sont en possession. Les Provinces - Unies des Pais - bas peuvent nous apprendre, quel mal produit dans un Estat la diversité de Religions quand elle est tolerée. Tous le jours on leur reproche qu'elles renferment dans leur sein toutes les Religions de l'Europe. Je n'examine point à present si cette tolerance si generale pour toutes sortes de Sectes est selon les principes de la Religion ; je ne le croy pas trop. Mais je soutiens hardiment, que, selon les regles de la Politique, cette tolerance generale est ce qui fait la force & la puissance de cette Republique : c'est ce qui y attire un si grand nombre d'Habitans ; c'est ce qui y entretient le commerce. Toutes ces Sectes ont des intrests differens à l'égard de la Religion ; mais toutes conspirent au bien & à la conservation d'un Estat dans lequel elles

elles jouissent d'un repos qu'elles ne trouveroient pas ailleurs. Enfin , puis qu'il s'agit de la Religion de France , tirons nos exemples de la France même. L'Estat ne pensa-t-il pas perir dans le Siecle passé par la fureur de ceux qui s'estoient entêtez du dessein de ne souffrir qu'une Religion en France ? Jamais cet Estat n'a esté si glorieux , que depuis que la Paix a esté rétablie par les Edits de pacification. Qu'on me marque un Siecle dans nôtre Histoire , dans lequel la France ait esté aussi glorieuse & aussi triomphante qu'elle est depuis quatre-vingts ans ; c'est à dire depuis que les deux Religions sont obligées de se souffrir selon la disposition des Edits. Depuis qu'Henry IV. eut pacifié les affaires de la Religion , on peut dire qu'il eut toute sorte d'avantages sur ses ennemis. Quand le Cardinal de Richelieu eut achevé ce qu'il avoit dessein de faire contre les Protestans

restans , en leur ostant leurs Villes de sûreté , & qu'il leur eût rendu la Paix , il porta la gloire de la Monarchie par l'Alliance avec les Suédois plus loin qu'elle n'avoit encore esté. La diversité des Religions qui est encore en France , n'empêche pas que nôtre Glorieux Monarque ne soit l'admiration de tout l'Univers & la terreur de toute l'Europe. En un mot , il n'y aura jamais de trouble dans l'Estat par la diversité des Religions , pendant que l'on voudra bien protéger & tolerer les Protestans. Tant qu'il plaira au Roy , il aura en eux des sujets d'une fidélité inviolable : & pourveu qu'il voulût avoir de bonté pour eux , il tireroit de leurs veines jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour son service. C'est ainsi que nos conversations se sont terminées. Pour moy , je n'étois pas assez versé dans l'Histoire ancienne & moderne pour répon-

L

dre

dre à tout cela. Vous me ferez plaisir , Monsieur , de me dire ce que vous pensez là dessus.

Le Par. Ces Messieurs se sont donné le loisir de penser à leurs difficultés devant que de vous les proposer , il est juste que nous nous donnions le tems de penser à nos réponses. C'est assez pour aujourd'hui de les avoir ouïs.

FIN.

D Epuis que ces Dialogues sont achevez , il est tombé entre les mains de l'Autheur une Lettre du Sieur Pelisson celebre converti, & plus celebre convertisseur. On a crû qu'elle estoit digne de la curiosité du Public , & que rien n'estoit plus propre à faire voir combien est Apostolique la maniere dont on se sert pour convertir les ames. Rien n'est plus semblable à la conduite des Apostres , qui alloient de lieu en lieu répandant les richesses de la Grace au mépris de celles de la Nature , que la charité de ces Messieurs qui répandent par tout les richesses de la Nature pour attirer les hommes à la Grace.

A Versailles, ce 12. Juîn 1667.

MONSIEUR,

POur répondre à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 21. May ; outre ce que vous a déjà mandé Mr. de la Tour Daliez , je vous envoie Copie d'un Memoire que j'ay envoyé à quelques-uns de Messrs. les Evêques de Languedoc sur de semblables éclaircissemens qu'ils me demandoient. Vous y verrez, Monsr. premierement que je vous ay proposé en exemple à tous les autres, comme vous le méritez. Et en second lieu , que sans vous limiter aucune somme, vous pouvez , avec la même œconomie, & dans les conditions de ce Memoire, aller aussi loin qu'il vous plaira, tant au Prage: las , que dans tout le reste de vostre Diocèse en matière de petites gratifications aux nouveaux convertis.

Mr.

Mr. Daliez s'est chargé de vous envoyer un credit pour prendre ces petites sommes, qui en peuvent faire des grandes , à mesure que vous en aurez besoin : & moy je souhaite de tout mon cœur, Monsieur , d'avoir bien-tôt à acquitter plusieurs de vos Lettres de change , non - seulement pour trois ou pour six mille livres ; mais pour dix & pour quinze , & pour tout ce qu'il vous plaira. Je ne seray pas assez heureux pour avoir à me plaindre qu'il y en ait trop. Si vous me demandez , Monsieur , comment cela s'accorde avec la petitesse de nos fonds, & le dessein de travailler de même par tout le Royaume, je vous mettray en teste de mon compte celuy qui fait croître l'huile & la farine de la veuve , & qui multiplie les cinq pains. Après cela, que toutes les conversions ne se font pas en un jour : que pendant que le temps coule , les fonds avancent : que ces bons succès achevent de dé-

terminer le Roy a ne plus employer qu'à ces sortes de bonnes œuvres St. Germain & Cluny ; qu'on trouvera du crédit pour faire des avances mediocres au besoin sur ces Abbayes : que si l'on voyoit tant de succès & tant de fonds engagé pour l'avenir , on pourroit s'arrêter ou demander au Roy d'autres secours que sa pieté auroit bien de la peine à ne pas fournir , sans compter ceux dont on luy a déjà fait quelques ouvertures qu'il n'a pas rejets. Voilà , Monsieur , tout mon secret.

Pour ce qui est de Mr. de Gilliers , je ne voy pas dans vostre Lettre , Monsieur , s'il est à convertir , ou déjà converti : au premier cas je me puis charger de proposer au Roy ce que vous jugerez à propos en me le faisant sçavoir plus précisément. Au second cas , c'est à dire , si luy ou sa famille sont convertis il y a quelque - tems , il faudroit en faire parler au Roy par quelque autre

tre que moy qui ay renoncé Solemnellement & comme par contract, à ne luy proposer de mon chef nulle autre dépense que celle des conversions à faire.

J'admire, Monsieur, l'œuvre que Dieu a faite par vos mains, & par celles de Mr. Daliez pour vôtre Hospital General : c'est prendre Valenciennes, Cambray & St. Omer, selon moy. J'auray l'honneur de vous écrire plus particulièrement, quand j'auray pû lire vôtre Lettre à la petite assemblée que les Fêtes de la Pentecôte ont dispersée, en sorte que je n'ay point encore vû Mr. le Premier President, qui ne doit revenir que demain de Bas - ville. Continuez, s'il vous plaît, Monsieur, à m'honorer d'un peu de part en vos bonnes graces : & si vous voulez me faire un fort grand bien & un fort grand plaisir, d'un peu de part aussi en vos plus secretes prieres soit

de la cellule, soit de l'Autel. Je suis
avec tout le respect possible ,

MONSIEUR ,

Vostre tres-humble & tres-obeis-
sant Serviteur ,

PELISSON FONTANIER. .

Apostille.

IL a esté fait un tres-grand nombre
de conversions dans les vallées de
Pragelas , par les soins de Mr. de
Grenoble , d'une Compagnie de la
Propagation de la foy en la mesme
ville, & de quelques Missionnaires de
la Compagnie de Jesus: En sorte que
sans autre distribution que d'envi-
ron deux mille escus en tout , envo-
yez à diverses fois , on a les listes
bien certifiées de sept ou huit cens
personnes rentrées dans l'Eglise.
Quelques-uns de Mrs. les Evêques
m'ayant fait l'honneur de m'écrire ,
qu'ils voyoient aussi beaucoup de
conversions à faire dans leurs Dio-
ceses

ceses si on leur envoyoit des fonds ,
 je répondis par ordre du Roy qu'il
 n'estoit pas possible d'envoyer des
 fonds en tant de lieux:mais que cha-
 cun travaillât de son côté , qu'il don-
 nât avis des conversions à faire pour
 des familles considerables , afin que
 Sa M.y pensât, & y pourvût. Mesme
 qu'on ne laissât échapper aucune
 occasion pour convertir les familles
 du peuple , quand il ne tiendra qu'à
 peu de chose , comme on avoit vû
 dans ces vallées que pour deux ,
 trois , quatre ou cinq pistolles , on
 avoit gagné des familles nombreu-
 ses. Je marquay mesme qu'on pour-
 roit aller jusqu'à cent Francs , sans
 que j'eusse aucun ordre nouveau de
 Sa M. pour acquiter les Lettres de
 change qu'on tireroit sur moy. Ce-
 la a esté executé fort Religieuse-
 ment a l'esgard de ceux à qui j'en a-
 vois écrit.

Je dis la mesme chose à Mr. Po-
 tel Secretaire des commandemens
 de

de Mr. le Duc de Verneüil , allant aux Eſtats de Languedoc , afin qu'il le fiſt ſçavoir à Meſſrs. les Evêques qui y ſeroient aſſemblez : & je luy ay confirmé depuis par Lettres , d'autant plus volontiers , que le Roy , excité par le bon ſucces , venoit de faire un nouveau fonds , qui eſt le tiers de tous les œconomats expediez ou à expedier depuis le mois de Decembre dernier , qu'il deſtine uniquement à cet uſage : ce qui ne commencera à produire que dans le commencement de l'année prochaine : mais dont on peut eſperer un ſecours perpetuel pour l'avenir Les choſes ſont au meſme eſtat , & bien que ce fonds ne ſoit pas encore venu , on trouvera moyen d'acquiter les Lettres qui ſeront tirées ſur moy pour cet effet. Mais il faut obſerver les conditions ſuivantes :

- I. Que ce ne ſoient pas gens inconnus ou peu connus & ſans caractere,

tere , qui tirent ces Lettres des change sur moy.

2. Que chacune soit accompagnée d'une abjuration certifiée de Mr. l'Evesque du Diocèse , Mr. l'Intendant, ou quelqu'autre personne en charge considerable ; & d'une quittance de main publique à la décharge du Sr. Soutain Commis pour S. M. à la recepte du temporel des Abbayes de Cluny & de S. Germain des Prez , ensemble du tiers des Oeconomats destinez aux nouveaux convertis.

3. Que ces abjurations soient depuis le mois de Novembre dernier 1676.

4. Qu'encore qu'on puisse aller jusqu'à cent Francs , ce n'est pas à dire que l'intention soit qu'on aille toujours jusques-là; estant necessaire d'y apporter le plus d'œconomie qu'il se pourra : premierement pour répandre cette rosée sur plus de gens ; & puis encore, parce que si l'on donne
cent

cent Francs aux moindres personnes sans aucune famille qui les suive; ceux qui seront tant soit peu plus élevez ou qui entraîneront après eux nombre d'enfans, demanderont des sommes beaucoup plus grandes.

Messrs. Les Prelats ou autres qui entreront charitablement dans ces sortes de soins , ne peuvent mieux faire leur Cour au Roy , devant les yeux duquel toutes ces listes de convertis repassent , qu'en imitant ce qui a esté fait au Diocese de Grenoble ; où presque jamais on n'est allé jusqu'à cette somme de cent Francs , & presque toujours on est demeuré extrêmement au dessous. - Ce qui n'empêche pas neantmoins que pour des coups plus considerables, m'en donnant avis auparavant , on ne puisse fournir des secours plus grands , suivant que S. M. à qui on s'expliquera , le jugera à propos.

FIN.



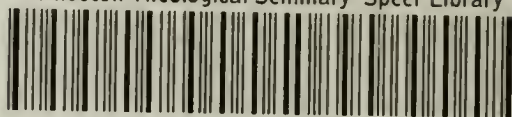
-9



BW5831 .J95

La politique du clerge de France, ou,

Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 00037 8200